

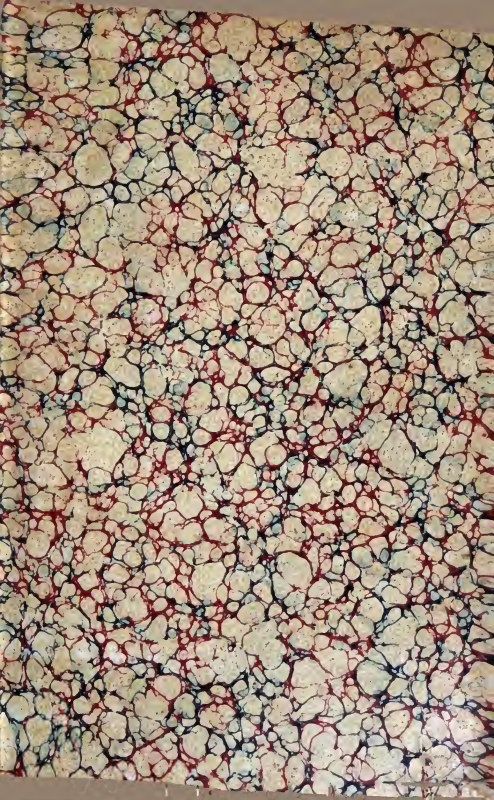


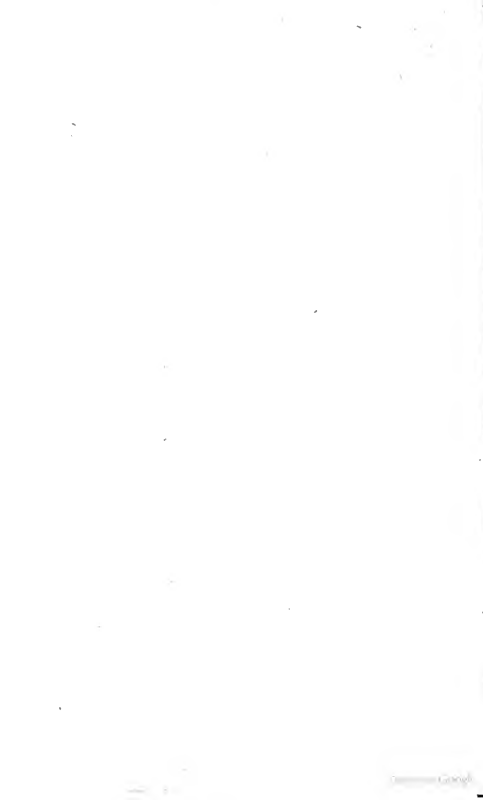
BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

B
XI
2

42. XI. 2







HISTOIRES

ANCIENNES



33119

ARTHUR BAINÈRES

HISTOIRES

ANCIENNES

FAUSSE ROUTE
UNE ÈLÈVE DE LAVATER
LOUIS FRANGETOT, SA VIE ET SES ŒUVRES
MORT OU VIVANT?



PARIS

J. HETZEL ET C^{ie}, ÉDITEURS

18, RUE JACOB, 18

Droits de traduction et de reproduction réservés.



2011

FAUSSE ROUTE

FAUSSE ROUTE

Je n'ai pas toujours été chauve, nous dit un soir le docteur Nativel. Des cheveux bouclés ombrageaient mon front, cette taille, dont vous admirerez aujourd'hui le majestueux embonpoint, eût tenu dans mes dix doigts; j'ai été jeune et beau. Beau, c'est une manière de parler. Ne me croyez pas plus que les douairières qui vantent leur beauté passée. Toutes les vieilles femmes ont été belles, n'est-ce pas? pourquoi n'en pas dire autant des vieux médecins? On ne rappelle la jeunesse que pour avouer qu'on a aimé; aussi vous doutez-vous bien que c'est une histoire d'amour que je veux vous conter. Vous vous trompez; je ne sais si le beau titre d'amour est dû au sentiment que je veux analyser devant vous, et que vous m'aidez à baptiser. Les hommes, pour

l'ordinaire, ne voient que les couleurs tranchées, les demi-teintes leur échappent; de sorte que les sentiments tendres ont été rangés en deux catégories : amour ou amitié; l'un ou l'autre, il faut choisir. Cependant, entre les deux que de nuances! que de sentiments divers, qui empruntent le dévouement à l'amitié, qui laissent la jalousie à l'amour, et qui vivent et meurent sans état civil!

Vous me jugerez et vous me rangerez parmi les amants ou les amis, si vous suivez la routine ordinaire; mais si la forme de ma tendresse vous semble exceptionnelle, dites-le-moi, avouez de bonne grâce que vous ne savez comment la classer, que la délimitation vous embarrasse, et que vous n'entendez rien aux questions de frontière. Ne vous laissez pas guider par le principe des nationalités; il a fait en politique une fortune si étrange, qu'on peut bien le négliger dans le domaine des sentiments. Telle est ma prétention; je l'affiche dès le début. Ni Latin ni Anglo-Saxon, je veux habiter un petit pays à moi, entre les terres de l'amour et de l'amitié. Je ne me croirai ni moins heureux ni moins libre pour l'être en plus petite compagnie. Mon histoire vous intéressera-t-elle? Ce qui me touche, non; ce qui regarde mon héroïne, oui, je l'espère. Elle était honnête, elle fut malheureuse, comme on disait au XVIII^e siècle, au beau temps de la sensibilité. Le bonheur ne ressemble pas à Rome, tout chemin n'y mène pas. Pour un temps, on croit

suivre la bonne voie, et lorsqu'on s'aperçoit de l'erreur, il est trop tard pour retourner en arrière. Mon héroïne a expié sa faute ici bas, sans doute parce que Dieu n'a pas voulu, dans l'autre monde, châtier une âme si charmante.

I.

Je vins à Paris, il y a vingt-cinq ans, pour suivre les cours de l'école de médecine. J'avais vingt ans, ces cheveux, cette taille dont je vous parlais tout à l'heure. Je n'étais pas beau, quoi que j'en aie dit, mes traits en font foi, mais j'avais je ne sais quelle fraîcheur juvénile, quelle prestesse accorte qui faisait dire à une de mes tantes, fine connaisseuse : « Ce gaillard-là fera des conquêtes à Paris. » La première fois que je l'entendis, son soupir me donna fort à penser. Je regardai ma tante, mais, en voyant ses cheveux grisonnants, ses lunettes à poste fixe et son gros bonnet à rubans, je me dis que, si mes conquêtes étaient taillées sur son patron, je ne m'appellerais jamais le victorieux ! Mon père, vous le savez, exerçait comme moi la médecine à Bayeux, et nous habitions alors une maison située hors de la ville. Nous vivions pour ainsi dire à la campagne ; j'étais habitué au plein air de la Nor-

mandie, aux prairies vertes l'hiver et l'été. Jugez de mon effroi lorsque je respirai l'âcre atmosphère de Paris, lorsque je vis les rues noires qui avoisinent l'École de médecine. Je descendis dans un hôtel du quartier Latin. Il était si sombre, que je jurai de n'y dormir qu'une nuit. Le lendemain, j'allai me promener au Luxembourg, puis je suivis la rue de Vaugirard jusqu'au boulevard. Là, je revis des feuilles qui pendaient encore aux arbres; devant moi s'étendait l'espace. « Si je demeurais là, me disais-je, je verrais se coucher le soleil, le même soleil que regardait ma mère; je pourrais humer l'air du bord de ma fenêtre. » Tout en me promenant, je dépassai la rue de Sèvres; j'aperçus alors une maison, un peu en retraite, séparée du boulevard par une grille. Je la regardais avec admiration, lorsque j'aperçus un écriteau sur lequel on lisait ces mots magiques : *Chambre de garçon à louer*. On me montra une mansarde propre et vaste; je l'arrêtai aussitôt. C'était un peu cher, un peu éloigné de l'école; j'en fis la folie. Un grand marcheur comme moi ne pouvait s'effrayer de quelques pas de plus.

J'avais eu jusque-là le cœur serré; le premier soupir joyeux que je poussai, ce fut dans ma chambrette, quand j'eus fini de disposer mes meubles et mes livres. J'étais chez moi ! Un fauteuil en vieille tapisserie, acheté d'occasion, tendait ses deux bras décharnés devant ma table de travail. Par la fenêtre s'épanchait un jour clair, et je pouvais du coin de

l'œil observer le lit enfantin qui m'attendait après le travail. Mes sentiments passaient rapidement de la tristesse à la joie; quand je me rappelais la maison de Bayeux, la bonne figure de ma mère, les gronderies de mon père, les recommandations de la servante, j'éprouvais une certaine contraction du gosier. Un picotement aux yeux m'eût averti que je pleurais, si je n'avais déjà senti sur mes joues deux tièdes ruisseaux. Puis du pied je repoussais mon fauteuil; entre mon lit et ma fenêtre, je faisais une promenade de prisonnier, et je devenais joyeux. « Je suis libre, me disais-je, pour la première fois; la liberté me fait homme, et la vie m'attend. »

Je me lançai avec une égale ardeur dans l'étude et dans les plaisirs, et bientôt j'eus plus à me louer de l'une que des autres. Vous ne tenez pas à savoir l'histoire de mes amours au quartier Latin. Ce n'est point d'elles qu'il s'agit ici; sachez seulement qu'en moins de trois semaines je fus amoureux, heureux et trahi. Avec l'exagération de la jeunesse, je fis de cette trahison une blessure mortelle, et je jurai de renoncer au bal et aux grisettes. Je restais beaucoup au logis, tantôt à ma fenêtre, occupé à rêver à l'inconstance des femmes, tantôt à ma table, à étudier les secrets du corps humain. Mes voisins ne me donnaient point de distractions. Au premier étage, un vieux général goutteux passait parfois sa tête, et je pouvais admirer les arabesques de sa calotte jaune sur un fond bleu. Au second

étage vivait une veuve avec un fils et une fille infirme. Ma maison semblait la succursale d'un hospice. Comme à vingt ans il faut bien rêver, ma curiosité fut éveillée par le rez-de-chaussée, dont les fenêtres restaient constamment closes. Le jardinet qui s'étendait au devant, composé d'une pelouse de gazon et de quelques touffes d'arbustes, était abandonné à lui-même; l'herbe croissait dans les allées et la pelouse se dégarnissait. Victor Hugo, qui peint en traits si magnifiques le désordre des jardins, n'eût pas pris celui-ci pour modèle. Je l'aimais cependant, parce qu'il m'occupait. L'appartement était retenu pour une dame qui habitait l'Italie, et ces deux mots magiques *dame* et *Italie* me troublaient sans que je susse pourquoi. Qui viendra là? me disais-je; quels pieds petits ou grands fouleront ce gazon décoloré? Verrai-je des fleurs au printemps? Sera-t-elle blonde ou brune, laide ou jolie? Pour un jeune homme, ce sont des questions d'État. La solution ne se fit point attendre.

Un matin, je me rendais à l'École de médecine: je suivais la rue de Vaugirard, absorbé dans ma lecture, le nez sur mon livre, lorsque j'entendis le roulement d'une voiture et le tapage d'un fouet. C'était une chaise de poste qui arrivait grand train. Elle passa si près de moi, qu'elle me lança à bout portant toute une mitraille de boue dont je fus à peu près couvert; mon habit eut aussitôt l'air d'une constellation. Furieux je m'arrêtai, tout prêt à la

vengeance; mais la voiture s'enfuit rapidement. Deux petites têtes d'enfant, toutes blondes, passaient par la portière; elles riaient de ma déconvenue. Je m'essuyai à la hâte. Le soir, en rentrant, je trouvai le vestibule encombré de paquets et de malles. L'idée me vint alors que ma voisine était arrivée, et que c'était sa voiture qui m'avait, le matin, si bien accommodé. Elle doit être laide et désagréable, pensai-je aussitôt.

Le lendemain matin, je n'eus plus de doute en apercevant dans le jardin mes petites moqueuses de la veille. Elles étaient charmantes. A quoi bon? mon roman me semblait fini [avant d'avoir commencé. Connaitrais-je jamais une personne qui arrivait avec tant de fracas, et qui éclaboussait si bien les passants?

Mon portier m'apprit que la nouvelle locataire se nommait madame Mortimer, et que ces deux petites filles étaient ses nièces. Je demandai si elle était veuve; il me répondit avec un air de finesse :

« C'est tout comme; elle ne vit point avec son mari. »

J'étais irrité contre madame Mortimer, mais pas au point de médire d'elle. Je mis fin à la conversation.

Les jours suivants, les petites filles prirent possession du jardin, et je pus les examiner à loisir. L'une devait avoir neuf ans et l'autre cinq environ, toutes deux jolies, avec de grands cheveux blonds qui tombaient sur le dos.

Le froid empêchait sans doute leur tante de sortir; je ne la voyais point, mais j'entendais sa voix, la plus douce du monde. Elle appelait Louise et Marie; alors les enfants rentraient. Après quelques jours froids, le temps se radoucit, et j'eus la joie de voir, par un beau soleil, madame Mortimer tourner autour du rond de gazon qui lui tenait lieu de jardin. Sa promenade devint quotidienne, et je pouvais examiner ma voisine à loisir. Comme ses nièces, elle était blonde, et d'ensemble elle me parut si charmante que je m'empressai d'oublier les éclaboussures. A vol d'oiseau, ainsi que j'étais placé, j'avais peine à juger de sa taille et de ses traits; je ne voyais que l'arête de son nez, qui me semblait droit; la forme de sa tête, qui me paraissait exquise. Sa mise était remarquablement simple, comme celle de toutes les femmes en ce temps-là. Elle portait sous son manteau une sorte de blouse de soie, froncée au cou, et que retenait à la taille une ceinture d'étoffe pareille. Elle en variait parfois la couleur, mais jamais la façon. Rien n'était gracieux comme ce visage ainsi jugé de haut. Un jour, elle se pencha pour ramasser une fleurette; je vis sa nuque blanche, sur laquelle brillaient quelques fils d'or échappés de son peigne.

Ici, je vous demande pardon; je vais vous parler un peu de moi et des dispositions de mon âme. Les jeunes gens, au lendemain de 1830, ne ressemblaient pas à ceux de ce temps-ci. Il y avait dans l'air tant

de romanesque qu'un étudiant en médecine n'était point dépourvu d'imagination. La passion d'ailleurs était de droit commun. Nous tous qui avions vingt ans, nous en étions passibles; et si notre cœur ne nous y entraînait, le respect humain nous en faisait un devoir. Heureux jours, heureux temps que ceux où tout homme jeune se croit déshonoré s'il n'aime point! Dans quel terrain bien préparé d'ailleurs venait de tomber cette graine d'amour : une âme désespérée, un cœur désabusé! « Oui, me disais-je, je l'aimerai de loin, sans la connaître, sans l'approcher. Cette apparition sera l'intérêt de ma vie. Les jours heureux seront ceux où je l'apercevrai dans son jardin; les malheureux, ceux où la pluie et le froid la tiendront au logis. La distance nous sépare, je ne la franchirai jamais. Douce et mystérieuse intimité des âmes, qui n'a besoin ni de l'aide des regards ni du soutien des paroles! Ne suis-je pas ton frère, sans que tu le saches? et ces beaux cheveux blonds ne sont-ils pas à moi, bien que je ne les torde pas dans une étreinte passionnée ou que je ne les couvre point d'ardents baisers? »

Tel était le pathos à la mode, auquel je me livrais du haut de ma mansarde. Raillez si vous voulez, mais je valais mieux alors. Aujourd'hui, j'aurais beau me mettre à ma fenêtre et voir sous mes yeux toutes les blondes de la terre, je ne... d'abord je ne me mettrais pas à la fenêtre, de peur des rhumatismes.

Que de soupirs! que de rêves! que d'heures j'ai passées là, le front sur la vitre. Tout le monde connaît cet état où l'imagination, en se donnant carrière, fait à elle seule les frais de nos pensées. L'esprit dort et le cœur sommeille. Unique objet de ces folles rêveries, nous sommes tour à tour beau, jeune, riche, poète, prince..., quelquefois le tout ensemble; nous habitons quelque temple dont la divinité, tant soit peu païenne, nous a pris pour grand prêtre ou plutôt pour amant. C'est ma voisine qui me suivait dans toutes mes fortunes diverses; je l'avais choisie pour compagne. On l'eût fort étonnée sans doute en lui disant que, dans la même journée, elle avait été, elle, reine ou comédienne. Eût-elle cru à cette métempsycose, qui n'avait de réalité que dans mon cerveau?

Le ciel me favorisa. Que peut-il faire de mieux, que venir en aide à ces êtres charmants qu'on nomme des amoureux? Cette année-là, le mois de décembre se signala par des journées rares. Le temps, humide, était d'une incomparable douceur: on pouvait se croire en avril, tant le ciel semblait plein de promesses. On eût dit la répétition d'une comédie bien-aimée. Madame Mortimer ne manquait point un jour de venir au jardin. Elle lisait souvent, mais mon œil n'était point assez perçant pour découvrir le titre de son livre rouge à tranches d'or. Ses robes trainantes, mode inusitée à cette époque, donnaient à sa démarche cette grâce antique que

mademoiselle Rachel allait bientôt déployer sur la scène. Exact à mon poste, j'observais chaque jour la promenade de madame Mortimer. Ce spectacle me suffisait; je pensais à elle tout le jour, mais l'idée ne m'était point venue d'interroger un domestique. C'était une occupation idéale pour moi, et ce jardin me représentait un paradis où je voyais errer Béatrice sans me demander ce qu'elle devenait lorsqu'elle le quittait. Souvent je voyais à la porte une voiture attelée de beaux chevaux. Elle ne venait que depuis le retour de madame Mortimer; elle devait appartenir à quelqu'un qui lui rendait visite. Deux ou trois fois, dans le vestibule, je rencontrai un homme jeune, de tournure élégante, qui sonnait à la porte. Tous ces détails matériels passaient devant mes yeux sans les frapper. Je me laissais aller aux douceurs de cette vie idéale, sans qu'aucune ombre vint gâter l'éclat du tableau. Je serai à jamais un étranger pour madame Mortimer, pensais-je, et je me contentais du lien mystérieux des âmes. Un hasard me rapprocha d'elle. Pouvais-je me douter que c'est à la médecine que je devrais de pénétrer chez elle? Si je n'en avais déjà eu le goût, n'était-ce pas pour me le donner?

II.

Un soir, j'avais projeté de travailler tard. La voiture s'était arrêtée devant la maison, puis, après un court séjour, elle était repartie. On frappa à ma porte, et je vis entrer une femme que je reconnus; elle était la bonne de mes petites voisines.

« Pardon, monsieur, je vous dérange, me dit-elle avec un accent anglais très-prononcé. Madame est malade, nous ne savons que faire. Vous êtes médecin, venez la soigner. »

Je protestai.

« De grâce, reprit-elle, on est allé chercher le médecin de madame. Il demeure loin; en l'attendant, venez. »

Je cédaï aux instances de cette servante dévouée, et je descendis. Le cœur me battait très-fort. On me fit entrer dans une chambre obscure, où madame Mortimer éclatait en larmes et en sanglots. Elle avait une violente attaque de nerfs. Troublé au plus haut point, je n'eus le loisir de rien examiner. Les traits de ma voisine étaient si bouleversés que c'est à peine si je pus en admirer les lignes correctes. Une pâleur livide couvrait son visage, ses dents cla-

quaient. Des calmants que j'ordonnai, la présence d'un étranger, lui rendirent un peu de tranquillité.

Depuis ce jour, j'eus de nombreuses et tristes occasions d'étudier son tempérament; jamais je ne vis de femme si nerveuse. Sous l'influence des remèdes, ses frissons devinrent plus rares, son cœur cessa de battre à coups redoublés. Peu à peu, son visage prit une expression angélique, et sur ses joues pâlies s'étendit une teinte du rose le plus délicat. On eût dit l'ivoire d'une miniature qu'une main habile commençait à colorer. J'engageai la femme de chambre à mettre au lit sa maîtresse et je me retirai.

Ma nuit se passa dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil. Ce visage, qui m'avait apparu un instant, ne quittait point mon chevet. Maître de mes songes, je rêvais que madame Mortimer, en danger de mort, avait été sauvée grâce à moi. Quand le jour vint m'arracher à un état presque léthargique, je crus, éveillé, à la réalité de ce que je m'étais figuré endormi. En passant le matin, je m'informai de la santé de la malade. Elle n'avait point sonné; on pensait qu'elle dormait. Au cours, je regardais mes condisciples d'un air de pitié, et je fus plus d'une fois tenté de leur dire: « J'en sais plus que vous, j'ai sauvé quelqu'un. »

Lorsque je rentrai à la maison, on me remit une lettre qui me sembla un peu pesante, comme si elle contenait de l'argent. Qui pouvait m'en en-

voyer? ce n'était point ma famille. L'écriture fine, le papier parfumé ne venaient pas de Normandie. J'attendis d'être remonté chez moi, bien installé devant mon bureau, pour savourer à mon aise le délicieux plaisir de décacheter une lettre. Du papier plié en quatre, que j'ouvris brusquement, s'échappa une pièce. C'était un bel et bon louis d'or. On n'avait pas encore inventé cette traîtresse pièce de dix francs qui allége le budget des malades de tout ce qu'elle enlève à celui des médecins. Le billet contenait quelques mots : une succession de remerciements bien tournés. Cette lettre, froide et polie, suscita en moi la colère la plus vive. Pourquoi m'envoyer de l'argent, à moi qui me serais jeté au feu pour elle? Mes soins valaient-ils un pareil salaire? J'étais indigné; je me dis aussitôt que ma conscience, ma dignité, mon honneur m'obligeaient à restituer cet argent à madame Mortimer; et moi qui pensais, quelques minutes auparavant, l'avoir sauvée, je me répétais à présent que le premier venu aurait pu en faire autant. Pourquoi devenir si modeste après avoir été si présomptueux? Comment le savoir? Qui peut débrouiller l'écheveau emmêlé de nos sentiments? Qui peut, dans l'amas confus de fils qui nous tirent, distinguer celui qui nous dirige? Est-ce le bleu, est-ce le rouge? Un secret désir de revoir madame Mortimer m'animait sans doute et me rendait si scrupuleux. Jamais je ne fis tant de raisonnements sur les devoirs de la dignité. Combien de syllogismes

avant de tirer le cordon de la sonnette ! Et on dit que l'amour ne raisonne pas ! Quelle erreur ! Il raisonne faux, je le veux bien, mais il raisonne beaucoup, j'en suis la preuve. Du reste, j'étais si pénétré de mon bon droit, si convaincu de la justice de ma démarche, que j'entrai presque sans trembler dans le salon où madame Mortimer me fit attendre. La pièce était vaste, reliée au jardin par une porte-fenêtre ouvrant sur un perron. On pouvait y observer quelques établissements variés, combinés à dessein. Près de la cheminée, un petit troupeau de fauteuils attendait les causeurs ; dans une fenêtre, une table assez large était consacrée à la peinture à l'aquarelle. On y voyait des petits chevalets, des verres pleins d'eau colorée où trempaient des pinceaux. Sur le piano près duquel je m'approchai, j'aperçus la partition de *Don Juan*, quelques vieilles romances françaises et deux ou trois opéras-comiques de Grétry. Tous ces morceaux épars avaient le sans-façon d'hôtes accoutumés. Du luxe ? on n'y songeait point. Les meubles étaient couverts d'indienne ; mais un tapis d'un beau dessin, quelques vases précieux, venaient rehausser ce fond simple. Quel art ont les femmes pour exprimer par des objets inanimés tout le charme de leur personne morale ! C'était bien là le mobilier d'une âme. Moi, qui ne pouvais comparer ce salon qu'aux chambres rustiques de notre maison normande, aux amphithéâtres dénudés de l'École de médecine, ou bien encore au café décoré

de peintures malséantes où je passais mes soirées, je pris ce lieu élégant pour la salle d'un palais. J'étais ravi lorsque la porte s'ouvrit, et je vis entrer madame Mortimer. Dès le premier abord je fus charmé : je n'aperçus qu'un ensemble de plis trainants, de cheveux blonds, de grands yeux bleus et pâles, une physionomie enchanteresse ; c'était la douceur mêlée à la tristesse. Tenez, j'aurais beau employer tous les mots de la langue française, je ne réussirais point à vous expliquer ce charme. Ajoutez à toutes les séductions une exhalaison de violette, qu'elle portait toujours avec elle, et qui, de loin, me la faisait deviner. Elle s'avança vers moi avec une sorte de glissement qui lui était familier ; on ne la voyait pas marcher. Elle me tendit la main, et moi, tout embarrassé, je ne pouvais me dégager de mon chapeau. J'allais parler, elle ne m'en laissa pas le temps.

« Vous êtes très-aimable d'être venu ; vous avez deviné que je voulais vous remercier de vive voix, me dit-elle du ton le plus doux.

— Oh ! madame, balbutiai-je, oubliant déjà le but de ma visite et glissant dans ma poche la pièce de vingt francs que je tenais à la main.

— Vous êtes bien jeune pour sauver vos malades. Mon médecin, quand il est venu, a approuvé tout ce que vous aviez ordonné. Je suis beaucoup mieux aujourd'hui. N'ai-je pas meilleure mine ?

— Oh ! madame. »

Je répondais debout sans oser m'asseoir. Elle m'invita à prendre une chaise en face d'elle, et, après m'avoir demandé permission, elle se mit à travailler.

« Je ne sais pas rester oisive, dit-elle en souriant. Vous qui faites de grandes études, vous ne pouvez appeler travail le bout d'étoffe que brode une femme.

— Oh! madame, » répondis-je en variant l'intonation, mais sans changer la rédaction de ma réponse. J'étais à cent lieues de ma restitution et des phrases que j'avais préparées.

En me voyant si peu aguerri, elle prit le parti le plus simple et se mit à m'interroger sur mes parents et ma province. Ma langue se délia tout à coup, et je devins d'autant plus bavard que j'avais été plus timide; elle paraissait prendre intérêt à l'histoire de mes parents, à celle de tous nos voisins, et cependant que lui importait que mon père exerçât la médecine à Bayeux et que ~~notre~~ maison eût deux étages? Parfois elle interrompait son travail, joignait les mains, m'écoutait en me regardant et murmurant un « c'est bien vrai » qui me comblait d'aise. J'étais ridicule, gauche et troublé, tant qu'on voudra; mais je n'étais point absolument bête. Je voulus briller et je passai de la Normandie aux romans. J'étais fanatique de ceux de George Sand et je m'écriai d'un air tragique :

« Lélia, c'est mon bréviaire! »

Elle sourit doucement, et, sans prendre en pitié la forme ridicule sous laquelle j'exprimais une admiration qu'elle partageait :

« Vous avez raison, me dit-elle, d'aimer ce qui est beau. »

Puis-je vous avouer sans rougir mon étrange fatuité? Je me figurai que j'avais le plus grand succès, et, abandonnant mon chapeau, je me livrai à toute la fougue de mon éloquence. Les bras en l'air, l'œil enflammé, les cheveux hérissés, je parlais lorsque la porte s'ouvrit. Un homme entra, c'était celui que j'avais si souvent rencontré dans le vestibule. Je fus frappé de son bon air. Il échangea une poignée de main avec madame Mortimer et s'assit avec une aisance qui me fit envie; ce fut alors seulement qu'il m'aperçut. Son œil exprimait en me regardant un tel étonnement, que je ne savais que répondre à cette muette interrogation. Madame Mortimer vit mon embarras; elle y mit fin.

« Permettez-moi, dit-elle au nouveau venu, de vous présenter M. Nativel, ce jeune médecin dont je vous ai parlé et qui m'a rendu de si bons soins. Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, M. de Lespardaye, un de mes amis. »

Comme après toutes les présentations, il y eut un moment de silence. Il ne pouvait être long avec un homme si habitué au monde que M. de Lespardaye.

« Depuis combien de temps habitez-vous Paris? »

me demanda-t-il avec l'apparence du plus vif intérêt.

Il ne tenait qu'à ce détail de ma vie, car ce fut la seule question qu'il daigna m'adresser.

« J'ai à vous rendre compte de la commission dont vous m'aviez chargé, » dit-il à madame Mortimer en se tournant vers elle.

Il espérait sans doute me voir me lever. Je n'en fis rien; la pensée de traverser le salon m'épouvantait. Immobile à ma place, je les écoutais parler par énigmes, échanger quelques phrases italiennes, sans songer à la retraite. L'idée me vint que j'aurais dû partir, lorsque madame Mortimer m'eut laissé seul au salon après m'avoir demandé la permission de dire un mot en particulier à M. de Lespardaye. Elle avait annoncé un entretien de cinq minutes, il dura une demi-heure. Elle rentra au salon, me fit beaucoup d'excuses, mais je ne revis point M. de Lespardaye. Je voulus reprendre mon discours où il avait été interrompu; mais, hélas! je ne retrouvai plus l'attention qu'elle me prêtait un instant auparavant de si bonne grâce. La tête penchée, les yeux humides, elle regardait fixement les tisons. C'était l'attitude de la tristesse. Un faible sourire me prouvait de temps à autre qu'elle était vivante. Et pourtant, je ne m'en allais point... Toujours ce salon à traverser.... Il me causait une peur mortelle.

Devais-je donner la main? pouvais-je demander à revenir? Que de problèmes insolubles! Toutes ces

terreurs me faisaient rester. Je ne poussai pas la timidité jusqu'à demeurer après l'annonce du dîner. Elle me mit en fuite. Madame Mortimer était si bonne qu'elle m'engagea à revenir.

« Je vous reverrai, n'est-ce pas? » me dit-elle.

Plus tard, quand je compris la portée de mon indiscretion, le souvenir de son indulgence m'attacha plus fortement à elle. Avais-je besoin de ce lien nouveau? Vous verrez.

III.

Je ne connais pas de mendiant moins exigeant qu'un bambin de vingt ans, amoureux d'une grande dame. Toute aumône lui semble une largesse. Quelques mots aimables, une ou deux formules d'approbation; j'emportais toutes ces richesses dans mon grenier, et je m'en faisais un trésor. Comment! je parlais à cette femme, je la voyais, elle m'écoutait! J'étais surpris de ne pas l'être davantage. Quand je rêvais au bord de ma fenêtre, si on m'eût dit qu'un jour je serrerais la main de madame Mortimer dans la mienne, j'aurais traité d'imposture cette aimable prophétie. Je ne pensais qu'à elle. « Elle sera mon amie, me disais-je, je lui conterai tous mes rêves, tous mes projets. » Heureusement pour moi, si

j'étais audacieux en pensée, j'étais fort respectueux en paroles. Mes visites se renouvelaient modérément, et elles étaient moins longues que la première. La jeunesse a le funeste don de ne penser qu'à elle. C'est un don que la vieillesse partage souvent; mais enfin, je ne puis attribuer qu'à la personnalité l'indifférence avec laquelle je songeais à M. de Lespardaye. Pourquoi n'eus-je pas un instant l'idée de le soupçonner d'aimer madame Mortimer? Je n'étais point innocent au point d'ignorer qu'on peut s'aimer en ce monde sans être mari et femme. Non, madame Mortimer occupait une si haute place dans mon imagination, je l'avais entourée d'une telle auréole de pureté, que je ne pouvais lui attribuer une faiblesse terrestre.

Figurez-vous que l'aventure suivante ne fut pas suffisante pour m'éclairer. Un soir, je venais d'entendre sonner minuit à toutes les horloges du voisinage; la nuit était brillante et la lune éclairait le boulevard. Je me mis à la fenêtre, malgré le froid, pour admirer les arbres couverts d'un étui de givre. En face, je vis s'arrêter une voiture, un homme en descendre. C'était M. de Lespardaye, je le reconnus. Il s'approcha de la grille, il tira de sa poche une clef, sans doute, et il ouvrit. Les gonds étaient huilés, car la porte ne fit aucun bruit. Je me couchai en me disant : « Il vient lui donner quelque réponse; encore une commission dont il s'était chargé! » Je le voyais presque toutes les fois que j'allais chez

madame Mortimer, et bien qu'il y eût l'attitude d'un ami et non celle d'un maître de maison, j'aurais cependant dû remarquer quelle place il tenait là. On le consultait sur toutes choses; si madame Mortimer brodait une tapisserie, il choisissait la couleur du fond; si l'on déplaçait un meuble, il fallait qu'il donnât son assentiment. Rien ne m'ouvrait les yeux, et le nuage qui les couvrait était, je crois, un mélange de personnalité, d'inexpérience et de pureté.

Encore une circonstance qui aurait pu m'éclairer si j'avais été moins naïf ou moins honnête, c'est la présence de ces deux nièces qui ne parlaient jamais de leur père ni de leur mère. Une ressemblance frappante avec madame Mortimer aurait dû me faire supposer qu'un lien de parenté plus étroit les unissait. Elles devinrent bientôt mes amies; je jouais dans le jardin avec elles, je leur servais de cheval. On se disputait à qui monterait sur mon dos; et moi, je faisais pour Louise, un caractère passionné, le cheval ombrageux, tandis qu'à la moindre ruade Marie poussait des cris perçants. Elles m'étranglaient avec leurs petits bras, elle m'arrachaient les cheveux sans se douter que je regretterais amèrement ce bien perdu. Pourvu que madame Mortimer parût à la fenêtre, m'encourageât d'un regard ou d'un mot, j'étais content. Je me vante peut-être; j'étais, je crois, moins homme et plus enfant, et je goûtais un vrai plaisir dans ces jeux. Marie surtout avait une prédilection pour moi.

« Je veux, disait-elle dans son langage enfantin, que vous ne nous quittiez plus. Vous viendrez dès que nous serons levées, et puis vous prendrez la leçon avec nous, et puis nous irons chez mon bon ami Camille.

— Qui est-ce, Camille?

— C'est M. de Lespardaye. Nous allons chez lui tous les matins pour l'embrasser. Vous viendrez avec nous, et vous l'embrasserez aussi. »

Je n'avais point de raison de haïr l'ami Camille, mais je ne désirais nullement l'embrasser; aussi, je fus obligé de résister aux projets de Marie. Cette visite quotidienne des enfants n'était-elle pas bien singulière? Je n'en fis pas la réflexion.

Je n'avais d'autre but, d'autre espérance que de gagner les bonnes grâces de madame Mortimer; et, tout naturellement, je compris qu'un des meilleurs moyens d'y arriver était de plaire à M. de Lespardaye. J'y fis tous mes efforts. Il m'inspirait une sympathie qui rendit ma tâche assez douce. Tout d'abord, son esprit me parut cultivé et assez étendu; j'ignorais que les gens du monde, pour la plupart, mettent au jeu les idées des autres; ils trichent en causant. J'étais républicain, je le suis encore, mais autrement qu'à vingt ans. Or, après avoir juré d'exterminer tous les nobles, je tombais sous le charme du premier que je rencontrais. Je me les figurais comme des monstres, hautains et impertinents, en en trouvant un aimable et poli, je me

sentis désarmé. Maintenant, je sais ce qu'ils cachent sous ces grâces mondaines; je sais de quelles fleurs ils parent l'abîme de leur cœur et de leur esprit, et je puis les rencontrer sans crainte de les aimer.

J'éprouvais, à les entendre causer de l'Italie, un vrai plaisir; l'Italie, c'était le rêve de ma jeunesse; tous les poètes l'avaient visitée, et leurs muses s'y étaient couronnées de lauriers. M. de Lespardaye parlait volontiers de peinture, il en faisait d'assez médiocre, mais il admirait celle des autres. Entendre prononcer à l'italienne les beaux noms de Titien, de Corrège et de Véronèse, ravissait mon âme et mes oreilles. Je passais quelquefois, entre eux deux, de charmantes soirées; on lisait, on faisait de la musique. Le salon parfumé, la lumière que projetait la lampe, la chaleur douce, tout cela constituait un séjour enchanteur. Depuis six semaines environ que je rendais souvent visite à madame Mortimer, mon culte discret devait l'avoir touchée, et j'espérais lui demander un jour l'honneur de son amitié. Par cette intimité, je comptais trouver le chemin de son cœur; il n'en fut rien. Dans les relations humaines, il y a quelque chose de plus froid que la froideur, c'est la grâce indifférente. On croit la ville gagnée, on ne s'occupe ni de lever des plans, ni de combiner l'attaque, on se fie aux apparences; et un beau jour on s'aperçoit qu'entre la ville et l'assiégeant se creusent des fossés et s'élèvent des murailles; mille obstacles séparent de ce cœur qu'on croyait pris.

Je découvris bientôt que j'étais un étranger dans cet intérieur où je me croyais regardé comme un ami. Depuis quelques jours, madame Mortimer me semblait triste et préoccupée. Un soir, devant moi, elle demanda à M. de Lespardaye s'il n'avait point envie de quitter Paris.

« Pourquoi ? »

— Je ne trouve pas Marie très-bien.

— Elle se porte à ravir. Où voudriez-vous aller ?

— A Pau, passer la fin de l'hiver ; nous irions aux Pyrénées pendant l'été. »

On fit alors des projets, des combinaisons de voyages. M. de Lespardaye voulait rester et madame Mortimer désirait partir. Je m'arrêtai heureusement au moment où j'allais dire d'une voix suppliante :

« Et moi ? »

Je me retirai assez vite pour cacher mon attendrissement, et une fois dans ma chambre je donnai à mes pleurs un libre cours. « Je ne suis qu'un étranger pour elle, me disais-je, moi qui voyais avec effroi venir l'heure des vacances, moi qui préférerais au foyer maternel son intérieur harmonieux et paisible ! elle songe à me quitter, sans une parole de tristesse ! A-t-elle dit un mot de regret ou d'affection ? » Je souffrais sérieusement. Pour adoucir mes peines, je m'efforçai de trouver très-naturelle l'indifférence de madame Mortimer. Pourquoi m'aimerait-elle ? quels droits pouvais-je exercer sur son cœur ? Lui avais-je jamais parlé de mes senti-

ments? Malgré mes beaux serments d'indulgence, il s'élevait en moi un secret dépit. Cette mystérieuse rancune se fit jour et elle éclata sous la forme la plus inattendue.

Sur ces entrefaites, je reçus une invitation à dîner de M. Boulod, un notaire de Paris, à qui j'avais été recommandé, et qui avait été camarade de collège de mon père. Madame Boulod, sous prétexte que son nez et son front ne faisaient qu'un, se croyait la tête de Niobé; c'était une vraie Parisienne, éprise des célébrités, des artistes et des millionnaires, fière de connaître des gens dont le nom est dans le journal, n'importe à quelle page; prude parce qu'elle avait été galante, médisante parce qu'elle avait été jeune.

A table, près de moi, était placé un homme de cinquante ans environ, à qui madame Boulod parlait souvent et qu'elle appelait M. Mortimer. Un voisin, que j'interrogeai, me dit qu'il était banquier. Je vis un homme froid, avec un visage incolore, un œil sans regard. Il parlait peu et ne rompait le silence que pour nous entretenir des péripéties de la liquidation.

Je ne sais comment madame Boulod, qui avait de grandes prétentions à la maternité, mit la conversation sur l'éducation : qui valait mieux des bonnes anglaises ou françaises? Je n'avais pas dit un mot du dîner, et je crus que la politesse m'obligeait à faire entendre le son de ma voix.

« Moi, je suis pour les bonnes anglaises. Leurs soins sont précieux. J'en connais une qui élève les nièces d'une de vos parentes, sans doute. »

Je me tournai gracieusement vers M. Mortimer.

« Qui donc, je vous prie? reprit-il avec froideur.

— Une personne qui porte votre nom, qui s'appelle madame Mortimer, et qui a passé quelques années en Italie. Je la... »

Je ne pus pas achever ma phrase, car je recevais dans les jambes le plus vigoureux coup de pied. Tout le monde se taisait, la conversation restait suspendue, puis chacun, comprenant l'embarras du silence, prit la parole en même temps sur les sujets les plus divers. Le tumulte succéda au recueillement. M. Mortimer avait rougi, puis il s'était brusquement tourné vers sa voisine. Moi aussi, je me sentais devenir rouge; j'avais perdu la tête; je comprenais que j'avais commis une grave maladresse: laquelle? je ne pouvais le deviner. Plus je faisais d'efforts pour pâlir, et plus mes joues en feu trahissaient mon embarras.

Dès qu'on fut rentré dans le salon, madame Boulod me prit à part.

« Malheureux! qu'avez-vous fait? me dit-elle, vous ne saviez donc pas que c'était sa femme? »

— Non, répondis-je accablé.

— Et ces nièces, dont vous parliez, ce sont sans doute ses filles et celles de ce M. de Lespardaye, qui l'a enlevée il y a dix ans. »

Je vous épargne le portrait, plus aigre que doux, que madame Boulod me fit de madame Mortimer. C'était une femme perdue, qui avait donné au monde le plus affreux scandale. Si encore elle avait cédé à une passion ! Et ici madame Boulod poussa un soupir en femme qui sait compatir aux faiblesses humaines ; mais elle ne cédait qu'à la vanité. M. de Lespardaye était comte ; la noblesse lui avait tourné la tête.

Je tentai de défendre ma voisine. Je représentai à madame Boulod quelle vie respectable elle menait. Je fus interrompu par le plus amer ricanement.

« Ah ! ah ! vous êtes bien jeune, mon cher monsieur. Vous vous laissez attraper comme les autres. Si j'étais votre mère, je ne vous permettrais pas de voir une femme pareille... »

Comme contraste, j'entendis le plus bel éloge de M. Mortimer. C'était l'homme du devoir ; il avait remis à sa femme toute sa dot, tandis qu'en la faisant condamner il aurait pu ne lui servir qu'une rente de douze cents francs ; il ne demandait qu'à la reprendre avec lui, mais le moyen ? De la médiansance sur une femme jeune et jolie, le panégyrique d'un homme riche, une verte semonce à un novice, telle fut la série d'agréables exercices qui aida à la digestion de madame Boulod.

J'ignorais encore que le monde aime à attaquer les faibles. Les salons ont leur bain, ils y envoient les hommes et les femmes, celles-ci plus que ceux-là,

trainer le boulet de la solitude. Les condamnés font croire à l'honnêteté des juges. Douces victimes, qui n'ont ni avocat pour les défendre, ni cour de cassation pour reviser leur jugement. Madame Mortimer, je l'appris plus tard, était condamnée par un jury qui valait moins qu'elle. Je crus madame Boulod, et ses calomnies me semblèrent vérités. Cette découverte me jeta dans un si grand trouble, que je quittai la place. Madame Boulod ne se doutait pas dans quelle terre bien préparée elle avait semé l'ivraie.

IV.

Ici, je dois me confesser. Était-ce le dépit qui m'animait contre madame Mortimer, était-ce les fumées du vin et l'éclat des lumières qui brouillaient mes idées, je me laissais aller aux plus coupables pensées.

« Bah ! me disais-je, voilà donc la vertu des Parisiennes. Étais-je assez naïf ! Jamais la province n'envoya à Paris un pareil innocent. Pourquoi ne pas me mettre sur les rangs ? Quelle folie de pousser des soupirs platoniques ! Doit-elle se moquer de moi ! Sa froideur s'explique, à présent... Tout est clair... Qui sait... Son attaque de nerf n'était

qu'une feinte, un piège pour m'attirer chez elle ! Son mal a sitôt quitté prise... Quant à M. de Lespardaye, il est son amant. Où avais-je les yeux ? Cette visite nocturne... ces nièces... que de preuves ! Étais-je assez enfant ! »

Je m'animais tout en marchant, et l'air froid de la nuit, loin de me calmer, allumait encore mes joues embrasées. Du dépit je passais à la joie, et je concevais les projets les plus audacieux. Je voulais à tout jamais faire oublier ma sotte réserve.

Avouez que si j'étais fort absurde, au moins montrais-je beaucoup de modestie. Je n'entrevois la conquête de ce cœur qu'au moment où je le croyais banal. J'espérais me glisser avec la foule. Combien versatile est la jeunesse ! De mes propres mains j'avais renversé mon idole, et cet adorateur muet et respectueux devenait tout à coup un amant plein de rage et d'ardeur.

J'appris en rentrant que madame Mortimer m'avait plusieurs fois demandé et qu'elle m'attendait. Avec quelle hâte je courus chez elle, vous l'imaginez.

« Plus de doute, me disais-je en entrant dans son salon, elle ne peut se passer de moi. »

Je trouvai madame Mortimer très-émue, la figure pâle, les yeux rougis.

« Je vous crois mon ami, me dit-elle en m'apercevant. Si je vous demandais un service, me le rendriez-vous ?

— Sur l'heure.

— Sans intelligencē, sans commentaires?

— Ce sera plus facile.

— Prenez une voiture, allez au cercle de l'Union, demandez M. de Lespardaye, et accourez me dire ce qu'on vous aura répondu. Je n'ai confiance qu'en vous. »

Elle m'indiqua l'adresse, j'y courus en toute hâte, et j'appris que M. de Lespardaye était bien tranquille, occupé à faire son whist. J'étais en veine de folies ce soir-là, et je rougis en vous avouant la pensée saugrenue qui me trottait par la tête. « Elle m'aime, me disais-je, et c'est pour me le dire qu'elle veut s'assurer que M. de Lespardaye ne peut pas la surprendre. » Quand une mauvaise pensée germe en nous, rien n'est plus difficile que de l'extirper. Tous nos instincts vicieux y font obstacle, et ce ne sont pas les moins puissants.

En apprenant que M. de Lespardaye jouait au whist à son club, madame Mortimer trahit la joie la plus vive. Son visage, tout à l'heure si sombre, s'éclaircit et prit une expression de ravissement. Avec quelle effusion elle me remercia! cette joie, cette reconnaissance, autant d'indices que je ne laissai point échapper. Je m'étais promis de me précipiter aux pieds de madame Mortimer, je ne m'y jetais point. Une invincible timidité me paralysait. Honteux de mon hésitation, mais ferme dans mon dessein, je me jurai à moi-même, par le plus invio-

lable serment, de tomber à ses genoux lorsque la pendule sonnerait la demie. Ce projet héroïque, loin de me donner du calme, me troublait jusqu'au fond de l'âme. En m'asseyant en face de madame Mortimer, je sentais les forces m'abandonner, et je crois que je n'aurais jamais accompli l'acte ridicule que je projetais, si la beauté de madame Mortimer ne m'eût fait perdre la tête. Ses cheveux étaient relevés plus haut que de coutume, et pendant qu'elle chauffait ses pieds, droite devant la cheminée, dans une attitude un peu cambrée, je voyais son cou rond et blanc, que sillonnaient quelques cheveux d'or et quelques veines bleues. Les plis de sa robe la drapaient comme une Polymnie. Comment cette créature chaste, voilée, pudique, pouvait-elle à ce point troubler l'imagination? Comment, en face de cet ange, se souvenait-on d'être un homme? A moitié fou, je regardais toujours la pendule; je suivais la marche de l'aiguille. Elle arrivait lentement, enfin elle toucha le terme. Aucun timbre ne retentit, l'horloge n'avait point de sonnerie. J'ai dit sonner, pensais-je avec la rigueur d'un casuiste, je suis quitte de mon serment. Cette lâcheté me fit rougir, et, pris d'un élan subit, éperdu, à moitié fou, je me jetai à genoux et je couvris ses mains de baisers et de larmes. Le marbre sur lequel elle les avait appuyées leur avait communiqué une fraîcheur délicieuse. Je ne les tins qu'un moment, car madame Mortimer, en se redressant, se dégagea de mon

étreinte. Je levai les regards vers elle. Sa figure exprimait une surprise mêlée de pitié, mais nulle colère ne brillait dans ses yeux.

« Êtes-vous fou ? Qu'avez-vous ? me dit-elle.

— Je vous aime, répondis-je en balbutiant.

— Allons, mon enfant, relevez-vous et allez dormir. Je vous ai fait veiller trop tard, et la privation de sommeil a troublé vos idées. »

Je me relevai confus, rougissant ; j'allais parler :

« Bonne nuit, » me dit-elle. Et marchant vers la porte, elle l'ouvrit et me montra le chemin avec la plus parfaite dignité. Son geste n'avait rien d'impérieux. Je ne méritais ni sa colère, ni son mépris, tout au plus sa pitié. Elle me traitait comme un enfant mutin qu'on met dehors.

J'obéis machinalement, je ne répliquai pas. Que pouvais-je dire ? Ni une excuse, ni une prière, je me tus et je sortis. Comment je rentrai chez moi, je l'ignore, tant j'étais bouleversé. Au milieu de l'obscurité de la nuit, pendant les longues heures de l'insomnie, ma faute m'apparut tout entière. J'avais pu méconnaître une âme si pure ; quoi ! je l'avais méprisée à ce point ! j'avais osé lui parler de mon amour ! Quelle offense ! Moi qui dédaignais d'ordinaire l'opinion publique, j'avais cru aux premiers accents de la calomnie, j'avais cédé aux inspirations de madame Boulod ! Pendant deux heures, je m'étais fait un jouet de la réputation de cette femme ; j'avais terni sa pureté. Personne, il est

vrai, ne m'avait entendu, mais ma conscience n'était-elle pas là pour m'accuser? Madame Mortimer ne devait-elle pas aussi me trouver coupable? n'avait-elle pas deviné ce qui s'était passé dans mon esprit? Me pardonnerait-elle jamais? Tant de bonté avait été récompensée par une si noire ingratitude!

Dès que le jour parut, l'idée me vint de lui écrire, et je courus à mon bureau pour composer une lettre de contrition. La passion et l'éloquence étaient alors de mode. J'usai de grands mots pour peindre mes petits sentiments. En moins d'une heure, je couvris douze pages. Heureusement j'en supprimai la moitié. Aujourd'hui, en me souvenant de quelques phrases de ma lettre, je ne puis m'empêcher de sourire. Quelle emphase! Saint-Preux ne me semblait pas si éloquent. J'avouais ma témérité, pouvais-je la nier? Je cherchais des circonstances atténuantes dans la pureté de mes sentiments et dans la profondeur de mon respect. J'attribuais ma faute à un moment de vertige causé par la beauté de celle que j'avais offensée. Une demande de pardon terminait ma lettre et j'offrais ou de me bannir à jamais de la présence de madame Mortimer, ou de lui témoigner par mon adoration muette et par ma constante vénération la sincérité de mon repentir. Il y avait, je me rappelle, un portrait de moi un peu exagéré. Mes yeux étaient rouges comme le sang, mes joues pâles comme la lune, mes cheveux hérissés comme une broussaille; si on avait

rédigé mon passe-port d'après ce signalement, je n'aurais pu franchir la frontière.

Dès que j'eus adopté une rédaction j'envoyai ma lettre. Madame Mortimer me fit dire qu'elle me répondrait dans la journée. Que le temps me sembla long ! Vers quatre heures, Louise et sa bonne vinrent m'avertir que madame Mortimer voulait me parler. Je descendis la mort dans l'âme. Était-ce là ce vainqueur de la veille ? Qui l'eût reconnu dans ce timide adolescent qui s'avançait les yeux baissés et les joues rougissantes ?

En entrant dans le salon, je repris un peu de confiance. Le soleil y donnait de tous ses rayons, et madame Mortimer souriait au milieu de la poussière d'or dont l'atmosphère était parsemée.

« J'ai voulu moi-même vous dire que vous étiez un grand enfant. Quel accès vous a pris hier soir ? Ne me répondez pas, c'est inutile. Oublions ce qui s'est passé et restons bons amis. Vous avez toujours été pour moi très-serviable, je me le rappelle. Mes nièces vous aiment beaucoup. Ne gâtez pas par des prétentions inutiles une intimité qui ne peut qu'augmenter et qui sera douce pour nous tous. Vous vivez seul à Paris, profitez de l'intérieur que je vous offre et ne me mettez pas dans l'obligation de ne plus vous y admettre. M. de Lespardaye le regretterait comme moi, car il a pour vous beaucoup de sympathie. Oubliez que je suis une femme, et songez que je pourrais être votre mère. »

Si réellement j'avais été un fat, j'aurais pu prendre le langage de madame Mortimer pour celui d'une coquette ; mais son regard était si limpide, sa façon si franche, que je ne pus me méprendre sur ses intentions.

« Vous êtes trop bonne, madame, de me pardonner, dis-je, mais laissez-moi vous expliquer...

— Point d'explications, reprit-elle, nous avons juré de tout oublier. »

Elle m'arrêta heureusement, car j'allais commettre l'irréparable maladresse de lui conter les confidences de madame Boulod. Hélas ! ce dîner fatal devait avoir encore d'autres conséquences plus graves pour elle. Ainsi se termina cette tentative de séduction que je ne renouvelai point. En me pardonnant, madame Mortimer agit avec un grand bon sens, car elle tint compte de mon âge et de mon inexpérience. Je dois dire qu'à dater de ce jour, je la trouvai plus aimable ; ce qui prouve que la femme la plus pure, la plus engagée dans des liens amoureux n'est pas insensible à la déclaration d'un bambin. Que dites-vous de ma présomption ? mais, pensez-y, les femmes sont prodigues et elles aiment à jeter l'amour par les fenêtres. La coquetterie chez les femmes, la fatuité chez les hommes, n'est-ce pas la clef de bien des mystères ? Accusez madame Mortimer d'être coquette, j'y consens, mais à condition que vous me traiterez de fat.

V.

Quelques jours après, je jouais dans le jardin avec les enfants. Madame Mortimer frappa au carreau; elle voulait me parler.

« Donnez-moi le bras, dit-elle; vous allez me conduire chez M. de Lespardaye.

— Le plus volontiers du monde.

— Il est un peu souffrant; je vais lui tenir compagnie.

— Qu'est-ce qu'il a?

— Un rhume, la grippe.

— Pourquoi dites-vous cela en souriant?

— Sa maladie n'a rien de grave, et je ne suis pas fâchée qu'il soit retenu au logis; il devenait trop mondain: je ne le voyais plus. »

Je la laissai à la porte d'une maison de la rue de Bourgogne. Elle me montra un petit pavillon qui donnait sur la rue; c'était la demeure de M. de Lespardaye. J'offris à madame Mortimer de venir la rechercher, mais elle n'accepta point. Elle ne savait pas à quelle heure elle reviendrait, et me pria, si elle ne rentrait pas, de passer la soirée et de dîner avec ses nièces. J'y consentis de grand cœur.

Nous étions occupés, le soir, à construire une

tour de dominos, qui avait une vague ressemblance avec celle de Pise, lorsque madame Mortimer entra brusquement ; elle était très-pâle.

« Venez, me dit-elle, je crains qu'il ne soit malade ; il a la fièvre, du délire. Venez, nous passerons la nuit à le veiller. Je vous attends. »

Elle embrassa ses nièces, leur recommanda de ne point oublier Camille dans leurs prières, et nous partîmes pour la rue de Bourgogne.

« Le ciel me punit, me dit-elle en route ; je me félicitais de le savoir souffrant. Oh ! mon Dieu, s'il allait être malade ! Aurais-je assez de force pour le soigner ? »

Toute la nuit nous veillâmes ; le lendemain matin, Camille n'était pas mieux. Madame Mortimer m'envoya chercher le docteur Desrouleaux. Je le connaissais un peu ; je lui avais été recommandé. Il vit Camille et nous fit craindre une fluxion de poitrine. Il me donna des explications sur les soins à donner, et consentit à m'adjoindre à lui. Madame Mortimer m'avait supplié d'accepter ces fonctions d'infirmier. La fluxion de poitrine ne tarda pas à se déclarer, et la maladie suivit son cours.

Nous ne quittions presque point le malade. Madame Mortimer se retirait lorsque madame de Charmance, la sœur de Camille, venait voir son frère ; moi, je tâchais de l'éviter, car elle était hautaine et impertinente. Elle arrivait avec grand tapage, souvent accompagnée par une amie.

Camille de Lespardaye habitait, comme je l'ai dit, un pavillon. Au premier étage était sa chambre et ce qu'il appelait son atelier, titre un peu présomptueux pour une pièce où Camille écrivait une lettre de temps à autre, et où il lavait une aquarelle tous les six mois. C'est dans cette chambre que nous nous tenions, et je me souviens encore de l'admiration qu'elle m'inspira la première fois que j'y entrai. On y voyait accumulé tout le mobilier que le romantisme venait de mettre à la mode : dressoirs de chêne, lustres flamands, miroirs de Venise. La portière qui séparait l'atelier de la chambre de Camille était relevée, et j'aperçus M. de Lespardaye étendu sur un lit à colonnes torses. Son beau visage ressortait sur le blanc mat de l'oreiller. Une peau de lion sur ses pieds, un demi-jour savamment ménagé, tout cela constituait un tableau que je ne pus contempler sans un soupir d'envie.

Depuis trois jours, M. de Lespardaye était malade; son délire était tel, qu'il nous connaissait à peine. Minuit venait de sonner, et madame Mortimer et moi, assis à notre place ordinaire, chacun dans un grand fauteuil, nous nous étions assoupis bien légèrement, car le bruit du marteau sur le timbre nous réveilla.

« Allez voir s'il dort, » me dit-elle.

Je m'avançai sur la pointe des pieds pour examiner le malade.

« Il est très-accablé, dis-je à voix basse, en venant reprendre ma place près du feu.

— Ah ! mon Dieu ! » dit-elle.

Et elle poussa un petit cri étouffé. Elle alla dans la chambre du malade. Elle revint tout en larmes ; puis, en proie à une vive agitation, elle se promena à travers la chambre. Je la voyais aller, venir. La nuit était noire ; on entendait le vent. Tout à coup, elle revint s'asseoir près de moi, et elle commença à parler à voix basse avec une volubilité qui m'effrayait.

« Pourquoi feindre avec vous ? me dit-elle ; vous êtes trop jeune pour être sévère. Écoutez-moi. M. de Lespardaye est toute ma vie. Depuis dix ans, j'ai pour lui l'affection la plus vive, la plus profonde. C'est un si grand cœur !... Quelle âme ! quel dévouement ! Non, il n'est pas en danger, je ne puis le croire, c'est impossible. Ah ! mon pauvre enfant, vous connaîtrez peut-être un jour ces sentiments éternels qui font le bonheur d'une existence. Mais Dieu vous garde jamais de souffrir ce que je souffre en ce moment. La mort !... quel horrible mot ! Le docteur Desrouleaux a du talent, il le sauvera ; vous aussi, vous le soignerez bien, comme moi le jour où j'étais malade. C'était à cause de lui que je souffrais... la jalousie !... Je voudrais en être encore là... S'il n'y avait que moi de malheureuse... Pauvre Camille ! comment supportera-t-il la maladie ? Il n'a pas l'habitude de la souffrance, lui ! »

Les larmes l'empêchèrent de continuer. Elle appuya le front sur le marbre de la cheminée, et elle sembla trouver quelque soulagement dans ce froid contact. Elle resta ainsi, penchée, immobile. Je la croyais endormie. Tout à coup elle tressaillit.

« Il appelle, » me dit-elle en levant la tête.

Quelle divination ! je n'avais rien entendu.

En effet, M. de Lespardaye demandait à boire avec l'avidité d'un fiévreux. Il prit une tasse de tisane des mains de madame Mortimer et lui dit :

« Merci, Marie ! »

Sa tête retomba sur l'oreiller.

« Vous voyez, il n'a pas le délire, il me reconnaît, » me dit-elle avec une figure rayonnante.

Je profitai de ce mouvement de joie pour la décider à prendre quelque repos. Elle était brisée par la fatigue. Je l'engageai à s'étendre sur un canapé. Dieu merci ! elle s'y endormit. Je craignais tant pour elle les veilles prolongées !

Moi, je restai seul, plus désireux de réfléchir que de dormir. Madame Mortimer venait de me confier le plus cher secret de son cœur. Elle me traitait en ami véritable. En apprenant de sa propre bouche qu'elle aimait un autre que moi, j'aurais dû ressentir contre ce rival toutes les angoisses de la jalousie. Pourquoi la colère ne m'animait-elle pas ? Je ne sais, et pourtant j'aimais madame Mortimer. Cet amant préféré était là, gisant dans un lit, malade, et c'est moi qui le soignais ! Que nos sentiments sont inat-

tendus ! Aucune haine ne prit place dans mon cœur ; bien au contraire, il débordait d'amour. La bonté de madame Mortimer éclatait à mes yeux ; elle se confiait à moi, à moi qui l'avais un jour grossièrement insultée. Quelle indulgence ! elle m'avait pardonné ; elle avait permis à un indifférent de vivre à ses côtés ; elle m'avait enfin donné une petite place dans ses affections. D'ailleurs, comment mettre en balance mes rêves de dix jours et une liaison de dix ans ? J'avais vu briller comme un éclair une passion éclatante, et j'osais mêler mes sentiments de collégien à un amour si profond, qu'il avait entraîné dans le mal l'âme la plus honnête. Comment expier cette présomption ridicule ? Cette femme, que j'avais insultée en pensée, en action, me disait : je vous pardonne et je vous aime. Son amitié était l'unique punition que me gardait sa clémence. Comment la remercier ? comment me rendre digne de cette générosité ? Un moyen, un seul, c'était d'envelopper d'un même amour ces deux êtres, et de me vouer à leur bonheur avec une égale ardeur. L'occasion était là, ... prochaine. « M. de Lespar-daye vivra, me dis-je, si les soins peuvent arracher un homme à la mort. »

Je me sentis tout fier de ma résolution. Je m'approchai en silence de ce canapé où reposait madame Mortimer ; je voulais la contempler. Une émotion subite m'envahit, et là, le genou en terre, les lèvres sur le bord de sa robe, je jurai de la servir jusqu'à

ma mort. Mon exaltation intérieure se trahit, et des larmes abondantes coulèrent de mes yeux. Je voulus prendre à témoin de mon serment les meubles qui m'entouraient; je jetai un regard sur la chambre, qu'un jour naissant éclairait à peine. On ne voyait que des masses confuses, dont la forme indéterminée m'effrayait. La lampe de nuit répandait une triste lumière dans la chambre de Camille, dont j'entendais le souffle agité. La mort planait sur nous; ce fut un instant lamentable. Mes larmes redoublèrent; elles tombèrent sur la soie avec un bruit sec. Je me relevai aussitôt, j'avais peur que madame Mortimer ne se réveillât. Elle ouvrit les yeux, mais j'étais déjà debout.

On s'habitue à tout, même à l'inquiétude. Les jours suivants, madame Mortimer était aussi triste et moins agitée. Ne vous attendez pas à ce que je vous donne, minute par minute, l'état du malade. Si j'étais un romancier, je ne dis pas. Quel mérite aurais-je à décrire ce que je connais, et vous, quel plaisir éprouveriez-vous à écouter quelqu'un qui sait ce qu'il dit?

Malgré tous mes efforts pour abuser madame Mortimer, je n'y parvenais pas toujours. Elle avait de singuliers accès de clairvoyance. Que les heures coulaient lentement dans cette chambre obscure, au milieu de cette lourde atmosphère! Chaque jour je faisais des progrès dans son anxiété. Quelque messenger mystérieux lui avait peut-être rapporté le serment

fait à ses pieds. Pour la tirer de la préoccupation où elle était plongée sans cesse, j'avais un moyen infailible ; je lui parlais de Camille. C'est ainsi que, fragment par fragment, je sus l'histoire de leurs amours.

« Je me souviendrai éternellement, me disait-elle, du jour où je le vis pour la première fois. C'était à la campagne, chez une de mes cousines qui avait la manie de la noblesse, et qui mettait à la disposition des jeunes gens du faubourg Saint-Germain une table exquise et une chasse superbe. Elle m'invita un jour du mois d'août, c'était le dimanche 12, à venir avec M. Mortimer passer la journée à Saint-Germain. Elle m'annonça, comme un événement, que je trouverais M. de Lespardaye chez elle. M. de Lespardaye ! Vous êtes trop jeune, et vous n'habitez pas Paris, d'ailleurs, pour savoir tout le prestige dont jouissait ce seul nom. Il était à la mode, c'est vous dire qu'on admirait sa figure, sa mise, ses voitures et ses chevaux. Cette invitation me sembla ridicule, car je n'aimais point à sortir de ma condition, mais M. Mortimer avait de la vanité et il me contraignit d'accepter. Ma cousine m'accueillit avec une figure attristée en m'annonçant que M. de Lespardaye ne viendrait point.

« — Tant mieux, dis-je assez haut pour qu'on l'entendit.

« On me présenta quelques jeunes gens fort insignifiants ; puis, comme il pleuvait, on garda la

maison. Vers cinq heures on entendit un bruit de voiture; on courut aux fenêtres; c'était M. de Lespardaye. Quels cris de joie! Tout le monde alla au-devant de lui. Je ne partageais pas la curiosité générale, je restai au salon. Bientôt on vint m'y retrouver. Pourquoi devins-je si rouge quand on me présenta M. de Lespardaye? Je m'en aperçus, et le dépit que j'en ressentis me rendit maussade; je me tins à l'écart jusqu'à l'heure du diner. De temps à autre, M. de Lespardaye me regardait avec un air si respectueux, que peu à peu je sentis ma mauvaise humeur se fondre. Je regrettais presque qu'à table on ne l'eût pas placé près de moi. La conversation du diner ne fut pas générale, de sorte que je n'entendis point M. de Lespardaye; mais il me parut distrait et j'observai que ma cousine le railla plusieurs fois.

« Après diner, on voulut danser et je courus au piano pour jouer une valse. M. de Lespardaye ne voulut pas danser. Il s'approcha du piano et se mit à me complimenter sur mon talent.

« — On dit que vous avez une voix superbe; que j'aimerais à vous entendre!

« Je feignis de ne l'avoir pas écouté; mais, machinalement, je lui obéis. Mes doigts cessèrent de jouer une valse, et je me mis à chanter *les Plaintes de la jeune Fille*, au grand scandale des valseurs.

« — Merci, me dit M. de Lespardaye. Quel beau talent!

« Il était vraiment ému et ses yeux brillaient. Il ne me quitta point de la soirée. On lui avait répété qu'en apprenant son absence je m'étais écriée : Tant mieux. Il me fit une douce querelle.

« — Quoi ! me disais-je, est-ce là ce jeune homme à la mode, ce séducteur ? Quel intérêt peut-il avoir à me plaire ? Qu'il est aimable ! On le dit occupé de chevaux et de frivolités. Quelle injustice ! comme il aime la musique, la poésie !

« Je ne pensais qu'à lui et c'était pour l'admirer. Quand M. Mortimer vint me chercher, il voulait partir, je répondis : Déjà ! avec une naïveté qui fit sourire M. de Lespardaye.

« — Est-ce que je n'aurai pas l'honneur de vous revoir ? me dit-il avec un ton si suppliant que je ne sus pas lui résister.

« Je répliquai qu'on me trouvait le lundi matin , et je fis les vœux les plus sincères pour qu'il ne vînt pas.

« Cette soirée est restée tellement gravée dans mon souvenir que je vois encore, en fermant les yeux, les arbres de la route et les longues raies noires que l'ombre traçait sur le pavé ; je sens encore le parfum d'un bouquet que ma cousine m'avait donné et que de temps à autre je portais à mon front pour en apaiser la brûlante ardeur. J'aimais M. de Lespardaye. Je me cherchais moi-même et je ne me trouvais plus. Comme emportés par un fleuve impétueux, je voyais tous mes liens s'enfuir ; prin-

cipes, serments, piété, tout s'en allait à la dérive. C'était la passion qui m'envahissait : je ne pensais plus à Dieu. M. de Lespardaye était toujours devant mes yeux, à tel point qu'au lieu de mon mari je me figurais qu'il était là, assis à mes côtés. Je me disais : « Il va se réveiller, me jurer qu'il m'aimera. » L'illusion était si forte que je fus obligée de me pencher pour reconnaître les traits de M. Mortimer. Alors, je céдай au découragement. « Que je suis folle ! Pourquoi m'aimerait-il ? » Ce doute m'accablait, et je pleurais silencieusement. Je devins superstitieuse. Si la lune paraît, il m'aimera. Avec quelle anxiété je regardais le ciel ! La campagne était voilée par le brouillard ; les collines se fondaient avec l'horizon, tout était gris, lorsqu'un voile d'argent, léger, diaphane, s'étendit sur la terre : la lune venait d'apparaître. Ce muet oracle ne m'a pas trompée. Si je l'interrogeais encore ? une fois il m'a annoncé son amour, aujourd'hui me dira-t-il qu'il vivra ? »

Elle marcha vers la fenêtre, tira les rideaux, et elle interrogea l'horizon. La nuit était profonde et le silence mortel. Le vent roulait au ciel de gros nuages, qu'à travers l'obscurité on devinait noirs et menaçants. Je l'avais suivie, et, bien que cette épreuve me semblât puérile, je me sentais oppressé.

« La voilà ! » me dit-elle tout à coup, et, en effet, elle me montrait entre deux nuages un mince croissant d'argent.

VI.

Après cette nuit, le malade fut un peu mieux. Madame Mortimer se reprenait à l'espérance et à la vie. Cette amélioration ne fut que passagère et Camille retomba plus malade qu'auparavant.

Un dimanche matin, le docteur me déclara que, dans la nuit, le sort de M. de Lespardaye se déciderait. Il avait plus de chance pour mourir que pour vivre. Cette nouvelle m'accabla, et le docteur me laissa troublé et inquiet. Madame Mortimer était à la messe; quand elle en revint, elle m'interrogea. Mon envie de la rassurer doubla mes angoisses, et, de maladresse en maladresse, j'arrivai à lui faire entendre que jamais l'état du malade n'avait été aussi grave. Vous ne pouvez imaginer son désespoir. Appelé près de Camille, je dus la quitter et je la retrouvai dans l'atelier à moitié étendue, à moitié agenouillée près du canapé, la tête dans les coussins. Je ne savais comment lui redonner le courage. L'idée me vint de lui tendre son livre de messe qu'elle avait laissé sur un meuble. Elle le prit, se redressa; dans l'attitude de la prière, elle lut pendant quelques minutes; puis, fermant le livre brusquement, elle le jeta loin d'elle.

« Non , dit-elle, je ne peux pas prier. J'ai le cœur plein de colère et d'amertume, il faut être humble pour parler à Dieu , et moi je ne sais pas me repentir. J'ai commis ce que les hommes appellent une faute; je crois, je suis catholique, je suis pieuse, je sais que j'ai violé la loi. J'ai beau me le répéter , je ne puis me convaincre. Trouver au fond de mon cœur un regret sincère m'est impossible. Rien ne peut me faire dire que je ne recommencerais point. C'est de cette impénitence que Dieu veut me punir; lui, je ne puis le tromper. Un confesseur peut s'abuser sur des paroles banales, mais Dieu!... En Italie, quand j'y arrivai, j'aurais dû, le rouge au front, m'agenouiller devant ces autels fameux. J'étais si heureuse... de mes lèvres il ne sortait que des paroles de remerciement, de bénédiction. Mon crime, loin de me faire horreur, m'inondait de joie et je murmurais : merci, merci , au lieu de balbutier : pardon , pardon. Ah! si je pouvais trouver un accent de repentir! Camille vivrait peut-être, Dieu lui pardonnerait; mais je ne sais pas mentir. »

Tout le jour, elle fut préoccupée des idées de justice et de châtiment; sans cesse, elle parlait de Dieu , mais d'un Dieu vengeur et cruel.

« Après tout, disait-elle pour se consoler, je ne peux pas être responsable. Quand Camille me proposa de partir, je lui répondis oui et nous partîmes le lendemain. M. Mortimer me défendait de le voir. Était-ce possible? Moi ne plus le voir! Si on m'avait

dit que je pouvais ne pas le suivre, je ne l'aurais pas cru. J'étais son esclave, sa chose ; il ordonnait, j'obéissais. Quand j'arrivai dans cette terre où nous passâmes deux ans, j'étais dans une sorte d'extase, sans force, sans volonté. Il me semblait que je ne vivais que pour aimer, pour être heureuse. C'était la première fois que je voyais le beau ciel du Midi ; insensible aux beautés de la nature, passive comme une Orientale, je passais mes jours à l'admirer. C'est pour secouer cette torpeur que je voulus aller en Italie. Il me fallait le mouvement d'un voyage, la vue des chefs-d'œuvre. Pendant ces dix années, il m'a quittée trois fois pour des affaires de famille, pour le mariage de sa sœur. L'automne dernier, il a voulu venir ; je l'ai accompagné, j'avais trop souffert pendant son absence. Paris me fait toujours peur. Ses amis, sa sœur, voudraient peut-être le marier. Aussi, j'ai eu des moments d'inquiétude terrible. Il a voulu retourner un peu dans le monde pour complaire à madame de Charnance ; il m'en avait demandé la permission ; moi, je ne sus pas lui refuser. Cependant, je souffre quelquefois quand je le sais au bal ; c'est de la folie, mais je ne suis pas raisonnable. La maladie... voilà la punition que je ne pouvais prévoir. De tous les maux, c'est le plus cruel. Oh ! la mort ! quel châtiment ! Mon ami, sauvez-le, de grâce, sauvez-le... »

Je préférais son exaltation à son silence. Quand elle ne parlait pas, elle me faisait peur avec son

sourcil froncé, son œil sec, et son immobilité de statue. Rien, cependant, n'était triste comme de l'entendre évoquer des souvenirs d'amour au chevet de ce moribond. Je me plaisais à ces récits; mon imagination me retraçait leur bonheur passé; je les voyais à Florence ou à Venise, errant aux Cascines ou en gondole, jeunes, aimants, heureux. Cette vie était au delà de ma portée, et j'en écoutais les détails sans envie. Je poussais seulement un soupir de regret, et je me disais : « Si j'avais été noble et beau comme M. de Lespardaye, peut-être aurais-je été aimé comme lui ? » Je voyais se déployer devant moi l'âme aimante et candide de madame Mortimer, et je me demandais si elle était aimée comme elle méritait de l'être ; c'était là la réserve que se ménageait mon amour-propre. Je trouvais chez Camille plutôt la quiétude d'un mari satisfait que l'ivresse d'un amant passionnément aimé : le ravisseur s'était fait propriétaire. Madame Mortimer aimait la veille autant que le lendemain; pouvait-elle penser que son amant fit autrement qu'elle ? Que cette nuit de crise me sembla longue ! Nous la passâmes tous deux dans la chambre de Camille, inquiets et silencieux. Le malade avait une fièvre si violente, qu'il ne nous reconnaissait plus. Vers le matin, il goûta un peu de repos, et se réveilla plus calme et moins fiévreux. Avec quelle émotion j'interrogeai le visage du docteur lorsqu'il vit le malade ! Il était content, et nous donna des paroles rassurantes. Madame

Mortimer me saisit les mains avec une joie convulsive.

« Ah! me dit-elle, qui saura jamais ce que j'ai souffert dans le cours de cette longue nuit? Vous m'avez trouvée plus caline le matin, c'est que j'avais pris la ferme résolution de mourir s'il mourait! »

M. de Lespardaye recouvra très-vite la santé. Son tempérament robuste, qui pouvait lui être nuisible pendant la maladie, abrégé le temps de la convalescence. Ce fut dans ma vie un temps très-gai, très-heureux dans celle de mes amis. Tant que M. de Lespardaye ne put quitter sa chambre, nous allions souvent dîner chez lui. Je revoyais, tout paré de fleurs, cet atelier où j'avais passé de si cruels instants. Camille avait pris joyeusement ce retour à la vie; il m'avait comblé de remerciements et de protestations d'amitié : madame Mortimer avait fait valoir mes soins. Je tenais enfin une place parmi eux, et elle me contentait, quoique bien modeste. Je parlais plus volontiers, et j'écoutais moins; en général, on estime les compagnies où on garde le silence, on aime celles où on prend la parole. A notre existence d'autrefois, à nos soirées autour de la lampe, nous avions ajouté des promenades dans les bois des environs. Quand le soleil paraissait, nous allions surveiller les premières pousses. Je les vois encore bras dessus, bras dessous, moi derrière, sous prétexte d'herboriser. Leurs silhouettes élégantes se détachaient sur le fond bleuâtre de l'allée.

Quelque menu feuillage vert, à peine éclos, contrastait avec la dépouille des chênes, qui semblait de bronze. Avril finissait; mon amie, je l'appelais ainsi, était radieuse comme au premier temps de son bonheur. Ces courses dans les bois la fatiguaient un peu, mais elle en était si heureuse, que je n'osais pas les interdire. Quand le temps était mauvais, elle restait au logis, occupée à peindre les petites fleurs printanières que j'avais cueillies; elle illustrait quelque beau livre. Toute cette joie l'aida à supporter une nouvelle fâcheuse. Quelquefois, la Providence nous imprègne de bonheur à tel point que nous devenons insensibles au malheur; c'est le secret du chloroforme. Je reçus un jour un petit mot de M. Boulod, qui me priait de passer à son cabinet dans le plus bref délai. J'y arrivai sans méfiance. Après les formules de politesse :

« Venons tout de suite au fait, me dit-il. Vous connaissez beaucoup madame Mortimer; ma femme me l'a dit.

— Beaucoup, oui, monsieur, et je l'aime de toute mon âme.

— Ceci ne m'importe pas. Vous allez chez elle?

— Tous les jours.

— Vous connaissez ses nièces?

— Je les aime tendrement.

— Encore une fois, il ne s'agit pas de vos sentiments. Que pensez-vous de ces petites filles?

— Qu'elles sont charmantes.

— Croyez-vous qu'elles sont les nièces de madame Mortimer ?

— Pourquoi ne le croirais-je pas ?

— N'avez-vous pas découvert quelques indices qui pourraient vous faire supposer que... ?

— Pardon, monsieur Boulod, est-ce que vous avez troqué votre charge de notaire contre le cabinet d'un juge d'instruction ? Cet interrogatoire...

— C'est tout simple et tout naturel : c'est sur madame Mortimer que je vous interroge. Ainsi, rien ne peut faire supposer, ni l'attitude de madame Mortimer, ni les procédés de M. de Lespardaye, que ces deux enfants sont à eux ?

— Rien au monde. »

Je me tenais sur la défensive, et moi, qui ne brillais pas par la prudence, je déployai un tact et une mesure... Je ne répondis qu'à moitié à toutes les questions que m'adressa M. Boulod sur leur séjour en Italie, dans le Midi. Là, je fus un peu plus explicite ; je n'y voyais pas de gravité, et puis j'étais fier de mon intimité dans la maison, et je voulus en faire montre. M. Boulod me congédia en me remerciant.

Je courus au boulevard des Invalides, et je fis part à madame Mortimer de l'interrogatoire qui venait d'avoir lieu dans le cabinet de M. Boulod. Elle ne me parut pas troublée. Le lendemain, je rencontrai M. Boulod à la porte, et il me demandait de lui indiquer l'appartement de madame Mortimer.

« Je vous fais mon compliment, me dit-il en souriant; vous êtes boutonné comme un diplomate. »

Que voulaient dire cette visite, ces félicitations? Je craignais un malheur pour madame Mortimer. Le soir, quand nous fûmes seuls, je n'osais l'interroger.

« J'ai à vous remercier, mon ami, me dit-elle, vous avez pris mes intérêts chez M. Boulod. Je m'y attendais.

— Comment le savez-vous?

— C'est lui-même qui me l'a dit.

— Il vous a donc parlé de ma visite?

— Non, il m'a dit seulement que vous m'étiez très-dévoué, et comme vous m'aviez conté ce que vous vous étiez dit, je savais sur quel sujet s'était exercé votre dévouement.

— Il vous a donc parlé de vos nièces?

— Non, ce n'est pas d'elles qu'il s'agissait. Du reste, vous m'avez prouvé tant de dévouement, que je puis bien vous confier une affaire qui doit rester secrète, et qui n'a aucune importance réelle. M. Boulod est venu, au nom de M. Mortimer, me demander de retourner près de lui. Il m'a priée de réfléchir à cette proposition, et d'y répondre dans huit jours. Je voulais immédiatement lui dire non, mais son client et ami, M. Mortimer, l'a chargé d'une mission en ces termes, et il ne peut les modifier. »

Madame Mortimer n'était pas émue. Sa vie, à jamais fixée, ne pouvait changer, et elle s'éton-

nait de cette proposition sans en être inquiète. Au bout de huit jours, M. Boulod recevait une lettre par laquelle on le pria de transmettre un refus à M. Mortimer, et, le lendemain même, M. Boulod venait déclarer à madame Mortimer que son mari allait poursuivre contre elle une action en désaveu de paternité, attendu qu'il avait toute raison de supposer que ses deux nièces n'étaient autres que les filles de sa femme et de M. de Lesparde. Madame Mortimer était si troublée en recevant cette nouvelle, qu'elle me pria de voir M. Boulod, afin de compléter les explications qu'elle n'avait pas eu la force de lui donner. Elle voulait surtout qu'on sût bien que jamais elle ne ferait passer Louise et Marie pour ses filles. Lorsque j'eus transmis cette déclaration à M. Boulod :

« Bon, bon, me dit-il en ricanant, voilà bien les femmes, comme elles entendent les affaires; est-ce que l'on s'occupe des intentions? M. Mortimer se soucie bien de promesses; ce qu'il faut consulter, c'est la loi. Or, ces enfants deviendront grandes, elles se marieront, leur mari prouvera qu'elles sont nées tel jour, à telle époque; que leur mère est madame Mortimer, et, comme elle est unie par légitime mariage à M. Mortimer, mon client, les enfants seront reconnus légitimes, et vos petites amies, comme vous les appelez, hériteront de la fortune de mon client. C'est ce qu'il ne veut pas.

— La loi est ainsi faite?

— Formelle; et maintenant, vous comprenez si nous nous contenterons des intentions de madame Mortimer. »

Je le voyais clairement, le procès était inévitable. Ce que je ne comprenais point, c'était la démarche courtoise de M. Mortimer. Pourquoi la conciliation était-elle si vite suivie de menaces? M. Boulod voulut bien aussi m'éclairer à cet égard.

« Les gens d'affaires, me dit-il, aiment les situations nettes. Pourvu que M. Mortimer ait pris un parti, peu lui importe dans quel sens. Si sa femme eût consenti à revenir près de lui, je ne doute pas qu'il ne se fût montré le meilleur des maris; mais maintenant on le pousse vers la rigueur, il sera inexorable. »

J'arrivai avec beaucoup d'efforts à comprendre ce raisonnement. Il est difficile de mettre de côté, dans l'appréciation des actes, les sentiments, les impressions et les passions. Avec les financiers, c'est pourtant ce qu'il faut.

Madame Mortimer, à qui je demandai si elle craignait ce procès, me répondit :

« Je le redoute comme tout ce qui est bruit et scandale; mais on ne pourra m'enlever ces enfants. Pourvu qu'elles soient près de moi, peu m'importe à quel titre. Voulez-vous savoir le secret de ma résignation? Camille se porte bien, et j'ai craint de le perdre. »

VII.

Madame Mortimer avait le projet de passer l'été aux bains de mer. La maladie de Camille, les soins de son procès l'en détournèrent; heureusement, car je craignais pour ma voisine l'air excitant des côtes; son tempérament nerveux pouvait en souffrir. Elle chercha une maison aux environs de Paris, et la trouva à Bougival. Un Anglais y avait bâti une façon de chalet qu'il voulait louer, et qui avait toute la coquetterie des habitations anglaises : piliers entourés de plantes grimpantes, larges fenêtres donnant sur des pelouses vertes; une porte du jardin s'ouvrait dans les bois, et quand il avait plu, la brise en apportait l'enivrant parfum jusque dans le salon. M. de Lespardaye s'occupait également de l'installation à la campagne et du procès de madame Mortimer; il avait dans le sang un mélange de tapissier et d'avoué qui le rendait apte à cette double besogne.

« Je vais devenir jalouse de mon procès, me disait un jour madame Mortimer, Camille s'en occupe trop. »

Sans s'expliquer sur le fond de l'affaire, elle me laissait libre de comprendre à demi-mot. Ses nièces

étaient ses filles, je n'en doutais point. L'une, l'aînée, avait dû naître dans la terre de M. de Lespar-daye, et l'autre, en Italie, à Florence ou à Venise.

Le moment de mon examen approchait, et je ne le voyais pas arriver sans tristesse. Madame Mortimer, toute à ses apprêts de campagne, s'occupait peu de moi; de plus, j'allais bientôt la quitter, et un amer découragement s'emparait de moi. Cette amitié, que j'avais si à cœur de conquérir, me semblait insuffisante maintenant que je l'avais obtenue. Mes études m'absorbaient sans me satisfaire. Je devenais irritable, je discutais volontiers, et madame Mortimer, plus d'une fois, me railla de mon mauvais caractère. J'avoue que je prenais l'habitude de la contradiction; je n'étais pas heureux. Je me souviens d'une de nos plus grandes querelles; l'objet en était futile, mais la cause fut si importante dans la vie de madame Mortimer, que je n'ai garde de l'oublier. Elle reçut la visite, un matin, d'une dame de charité qui venait faire appel à sa bienfaisance. Peu catholique comme je l'étais, je m'élevai assez vivement contre les aumônes mondaines et les vieilles dévotes.

« La quêteuse de ce matin est jeune et belle, dit madame Mortimer, et je suis sûre que vous vous laisseriez toucher par elle. »

Je me déclarai incorruptible.

« Elle est bien connue, au reste, reprit madame Mortimer, c'est la marquise de Tocquemont. »

Je la connaissais, en effet, beaucoup de vue et trop de réputation. Tocquemont est à deux pas de Bayeux. Je la savais corrompue, vaniteuse et galante; elle devait de l'argent à tous les gens du pays, à commencer par mon père. Je triomphais, et je fis de madame de Tocquemont un portrait dont Saint-Simon eût été jaloux; ce n'était pas un argument contre la charité. Madame Mortimer répondit à mes critiques par des éloges. Elles devaient échanger des modèles de tapisserie et des patrons de robes; n'est-ce pas le premier degré de la sympathie entre femmes? C'est moi qui cédaï et qui mis fin à la discussion. Je pouvais prêter un sentiment mesquin à mon adversaire, je me tins pour satisfait. Madame Mortimer devait être glorieuse de voir une grande dame franchir cette enceinte où elle vivait bannie et isolée.

Aux premiers jours de juin, madame Mortimer partit pour Bougival. On m'y attendait tous les dimanches, et nous passions là d'heureuses journées. La nature était en fête, et moi j'aimais toute cette maisonnée! Le jour de mon examen, que j'avais passé convenablement, je dînai là; je devais prendre congé de mes amis! Pendant ces six derniers mois, s'étaient écoulés bien des jours tristes et gais. En les voyant réunis à table, madame Mortimer, Camille et les deux enfants, j'éprouvai un étrange serrement de cœur. Ils s'aiment trop tous quatre pour garder le souvenir de l'ami absent ;

ils m'oublieront. Leur sort ne m'inquiétait point. Ce procès même, s'il était perdu, ne pouvait les désunir. L'idée de mon isolement m'accablait. Après le dîner, on alla se promener; le temps était superbe, le jardin odorant.

« Allons dans les bois, me dit madame Mortimer. Vous, Camille, restez avec les enfants; j'ai peur pour elles de l'humidité du soir. »

Je la suivis dans une allée toute verte. A travers les arbres, on voyait quelques lambeaux de pourpre que le soleil laissait après lui. L'ombre se faisait. On entendait tous ces bruits délicieux de la campagne : le roulement lointain d'une charrette, la cadence d'une rame dans l'eau, le mugissement d'une vache oubliée dans les prés. Quelle heure douce et triste ! J'étais là, seul dans une allée avec cette femme qui occupait toute ma vie, et je ne trouvais pas un mot à lui dire. Ce fut elle qui parla.

« Vous allez partir, mon cher enfant, vous allez revoir votre mère et votre père ; ne nous oubliez pas, moi surtout. J'ai, je vous jure, beaucoup d'amitié pour vous. J'ai voulu vous le dire avant de vous quitter, et vous le dire avec solennité, parce que, dans cette vie au jour le jour que nous menons tous, on ne trouve jamais une de ces heures où le cœur aime à s'épancher. Le moment d'un départ est bien choisi pour une pareille déclaration. Oui, mon ami, vous avez du cœur, et je crois que la vie vous garde du bonheur. Si M. de Lespardaye a du

goût et de la reconnaissance pour vous, moi, j'ai mieux que cela : une bonne et sincère amitié. Vous m'écrirez de Bayeux, car je m'intéresse à vous, et je veux savoir ce que devient votre ambition. Vous pouvez prétendre à beaucoup, et ce sera pour moi un bien doux sentiment de songer, lorsque vous serez arrivé, que j'ai assisté à vos débuts et que j'ai prédit la brillante carrière qui vous attend. Rien n'est doux dans la vie comme de trouver des âmes qui se comprennent. Nous pensons de même, nous dédaignons également la richesse, nous mettons bien haut les qualités de l'esprit, et si vous n'aimez pas Dieu comme moi, au moins ne le méconnaissez-vous pas. Gardez soigneusement tous ces trésors du cœur. Dans quelques mois, vous reviendrez, et nous reprendrons cette vie d'intimité confiante et de doux échange. »

Vous ne sauriez croire combien j'étais ému. Elle s'appuyait sur mon bras tout en parlant, et nous marchions sur les feuilles sèches qui craquaient sous nos pieds. Ce bilan de nos cœurs, que madame Mortimer venait d'établir avec tant de rigueur, me désespéra. Entretenais-je donc le secret espoir d'être aimé? La barrière se dressait. J'étais attendri, et, cédant à un mouvement de faiblesse, j'allais me précipiter à ses pieds. Je me souvins heureusement de ma folle escapade après le dîner de madame Boulod, et je m'arrêtai au bord de l'abîme. Je pris sa main et je la mouillai de mes larmes. Mes lèvres mur-

muraient : merci, merci. Nous étions revenus devant la maison et madame Mortimer, effrayée de mon attendrissement, me quitta et me laissa seul au jardin. Elle se souvenait peut-être aussi. Là, j'étais libre et je m'abandonnai au plus profond désespoir. La nuit était venue, et les collines au loin avaient un ton froid qui glaçait. Le soleil avait disparu, et pas une étoile ne brillait encore au ciel. La cloche sonnait. Je tombai sur le gazon et je pleurai... je pleurai... Que signifiaient ces mouvements irréflechis ? Pourquoi ce désespoir ? Je n'aimais donc pas madame Mortimer comme un ami ?.. Il me fallut rentrer ; je puisai à la fontaine un peu d'eau pour apaiser la brûlure de mes yeux. J'apportai au salon un visage calmé. J'enembrassai les enfants, je dis au revoir à M. de Lespardaye, je baisai la main de madame Mortimer et je regagnai la voiture publique. Le lendemain, je prenais la diligence pour Bayeux.

VIII.

J'avais, par avance, imaginé toutes les joies du retour dans ma ville natale : la diligence qui s'arrête, ma mère qui me tend les bras, mon père qui gronde, le chien qui aboie, la servante qui emporte ma malle, ces détails me ravissaient. Tout arriva

comme je l'avais prévu, hormis la joie sur laquelle je comptais. Loin de me réjouir, j'étais navré et je sentais un vide affreux : mon cœur et mon esprit étaient restés à Bougival. Je ne me plaisais que dans la solitude, j'errais au milieu de nos prairies. Les foins coupés exhalaient le plus doux parfum. Je le respirais tout en regardant les haies en fleurs. Quelquefois, étendu au bord d'un ruisseau, je passais de longues heures à voir couler l'eau, à surprendre une truite qui filait à travers les pierres, à considérer une digitale qui mirait dans l'eau ses clochettes tigrées. On s'aperçut de ma tristesse, et, plus encore pour la dissiper que pour assurer mon avenir, mon père me proposa une tournée dans les châteaux du voisinage. Je devais lui succéder, et il voulait me présenter à sa clientèle. Que les malades seraient avisés de choisir pour médecin un père de famille ! N'a-t-il pas tout intérêt à conserver la vie de ses clients pour augmenter son héritage ?

Nous commençâmes par le château de Tocquemont. Le matin j'avais reçu une lettre de madame Mortimer. « J'étais bien heureuse, me disait-elle, dans ma maisonnette de Bougival. Tous ces jours-ci, le soleil était éblouissant, je me serais crue encore à Florence. Mon triste procès vient de m'enlever Camille. Il a dû partir pour cette terre du Midi où l'envoie notre avoué. M. Mortimer fait là une enquête, et c'est pour déjouer ses manœuvres que notre ami est parti. Il se plaisait ici ; il avait un bateau où

nous nous promenions chaque jour. Pauvre bateau ! il est amarré ; maintenant , personne n'y monte. »

Elle me donnait de bonnes nouvelles de sa santé ; c'était l'important. L'absence de Camille ne m'attendrissait qu'à demi , et , le cœur content , je chevauchais à côté de mon père. Madame de Tocquemont avait vu madame Mortimer ; ce n'était point une étrangère pour moi.

« Ne parle pas de notre visite à ta mère, me dit mon père qui croyait me confier un secret, elle a des préventions contre la marquise. Nos petites bourgeoises n'aiment pas les grandes dames. Ma femme d'ailleurs a contre elle une cause d'animosité particulière. Au surplus, ce sont tes affaires aussi bien que les miennes ; te voilà grand garçon, je puis bien te les conter. J'ai prêté, il y a quelques années, de l'argent à madame de Tocquemont. Je venais de vendre un fonds de terre, celui que ton oncle m'a laissé ; je désirais faire fructifier cette petite fortune à ton intention. J'en parlai à ma cliente, qui m'offrit aussitôt un placement. « Elle connaissait, disait-elle, une affaire superbe qui donnait les plus beaux bénéfices. » Elle me proposa d'y entrer. Tu devines avec quelle reconnaissance j'acceptai. La première année, je touchai dix pour cent d'intérêts ; depuis, je n'ai rien reçu, et ta mère prétend que je ne reverrai jamais ni intérêts, ni capital. Je compte, en même temps que je te présenterai, réclamer ce qui m'est dû.

— Vous aurez, je crois, de la peine à l'obtenir, répondis-je. On dit dans la ville que madame de Tocquemont est à moitié ruinée; elle doit plus de cent mille francs à M. Lemâle.

— Bah, bah! ce sont des calomnies! Elle est belle comme le jour, et, retiens bien ceci, les jolies femmes ne peuvent nuire à personne. Ah! si j'avais trente ans de moins, elle m'aurait fait perdre la tête. »

Je ne répliquai pas. A quoi bon convaincre mon père de sa faiblesse? Il partait en se croyant bien armé, sans se douter qu'à sa cuirasse il avait deux défauts : il aimait l'argent et les femmes. Nous continuâmes notre chemin en silence. Le château de Tocquemont est superbe; on dit que Mansart l'a bâti. C'est un bruit que font courir tous les propriétaires de mansardes; j'en ai connu dans toutes les provinces. On nous fit entrer dans une bibliothèque. Une femme, assise à un bureau chargé de gros registres, écrivait sous la dictée d'un petit homme maigre à cheveux blancs. En nous voyant, ils se levèrent : c'étaient M. et madame Tocquemont. On nous reçut à merveille. La marquise nous interrogea sur notre santé, sur notre maison; don Juan n'adresse pas plus de questions à M. Dimanche. Je tremblai pour l'argent de mon père, et cette bonne grâce eût fait évanouir tout espoir de remboursement, si j'en avais gardé. Comment madame de Tocquemont devina-t-elle que mon père désirait lui parler?

Elle invita son mari à me montrer le parc. Sans se faire prier, il m'entraîna. M. de Tocquemont était un ennuyeux de la pire espèce : bavard, occupé de lui, questionneur sans écouter les réponses. Quand il ne vantait pas son parc, c'étaient les vertus de sa femme qu'il chantait; sa béatitude semblait devoir être éternelle; une myopie déclarée servait à l'entretenir. Je n'ai vu personne moins que lui vivre sur la terre : ce n'est pas dire qu'il habitait dans le ciel, et je ne sais vraiment où résidait sa pensée; du reste, le meilleur homme du monde; malheureusement, car il fallait l'écouter sans se plaindre. Que de bêtises circulent ici-bas sous le pavillon de la bonté!

Nous sortions d'un petit bois proche du château, lorsque mon attention fut subitement attirée vers une pelouse du parc, où j'aperçus, sous un grand parapluie, un homme en veste blanche qui peignait. L'éloignement ne me permettait de distinguer ni sa figure, ni sa taille. M. de Tocquemont me proposa d'aller voir la vue qu'on prenait de son château. Nous traversâmes le gazon, et nous arrivâmes à pas lents derrière le peintre. Il ne remarqua notre présence que lorsque M. de Tocque mont mit le nez sur le chevalet.

Il se retourna; c'était Camille de Lespardaye.

Certes, nous fûmes surpris autant l'un que l'autre, mais il réussit mieux que moi à cacher son étonnement. Il mit un doigt sur sa bouche pour me fair

signe de me taire, puis il murmura : « Ne me reconnaissez pas. » Je devinai ces paroles au mouvement des lèvres plutôt que je ne les entendis. J'obéis machinalement. J'étais trop étonné pour avoir envie de parler. Que faisait-il en Normandie, lui qu'on croyait dans le Midi ? Je brûlais de l'interroger, mais M. de Tocquemont ne nous quittait pas, pour s'extasier sur la beauté de son château et l'exactitude de la copie.

Décidément la marquise voulait de nouveau emprunter de l'argent à mon père ; elle nous garda à diner. Je ne me rappelle plus ce qu'on dit à table, mais vous ne perdez rien. Madame de Tocquemont était intelligente ; sa conversation précise comme celle d'un homme d'affaires. En dehors de l'argent, on voyait que rien ne l'intéressait, excepté l'amour, probablement ; et comme d'un de ces sujets elle ne pouvait parler, c'est de l'autre qu'elle nous entretenait. Les affaires lui étaient familières. Lespar-daye, avec la souplesse d'esprit des gens qui n'en ont pas, s'associait à la discussion. Il avait des points de vue sur l'escompte et sur le numéraire. Lui que j'avais vu chez madame Mortimer rêveur et artiste, je le trouvais ici financier et statisticien. Il paraissait du reste fort à son aise, commandait aux domestiques, ordonnait la chasse à l'heure qui lui plaisait. Madame de Tocquemont était heureuse de ce sans-façon ; les regards attachés sur lui, elle épiait ses moindres désirs. Mon année de séjour à

Paris m'avait un peu dépouillé de ma naïveté. Si j'avais vu, sans les soupçonner d'illégitimité, les relations de madame Mortimer et de M. de Lespardaye, en présence de madame de Tocquemont je devins soupçonneux; méfiance bien naturelle, car le respect ne me fermait point les yeux. Ma jeunesse m'autorisait à ne pas parler, et je mis mon silence à profit pour penser à madame Mortimer. Cette visite, qu'elle avait reçue de madame de Tocquemont, ne fallait-il pas l'attribuer à la curiosité d'une rivale plutôt qu'à l'ardeur d'une prosélyte? Que signifiait ce mystère? Je me souvenais tout à coup d'avoir vu, pendant la maladie de Camille, une grande femme brune que je reconnaissais à présent. C'était madame de Tocquemont. Pourquoi Camille prétendait-il être dans le Midi? Ce mensonge prouvait, d'une manière accablante, sa culpabilité. Je passais de l'indigation à l'attendrissement, suivant que je pensais à Camille ou à madame Mortimer.

Après le diner, M. de Lespardaye cherchait visiblement à me parler. Tous mes efforts tendaient à l'éviter, et par cette malice je me vengeais du crime dont je l'accusais. Madame de Tocquemont le surveillait du regard, le suivait partout, et comme il était parvenu à me rejoindre près d'une table où je regardais des gravures, elle accourut vers nous, demandant avec un sourire :

« Quelle conspiration faites-vous donc là?

— J'invite M. Nativel à chasser avec moi, répondit Camille, qui avait commencé à me parler de madame de Mortimer.

— C'est une fort bonne idée. Restez donc, monsieur Nativel; voulez-vous que je le demande à monsieur votre père?

— Je vous remercie beaucoup, madame, repris-je avec une froide politesse, mais j'ai besoin d'être demain à Bayeux. »

Au moment du départ, Camille nous suivit sur le perron, mais là encore il ne réussit pas à me parler. Madame de Tocquemont courut après nous pour nous faire promettre de revenir. Mon père n'eut garde de refuser, et je crois qu'on prit jour. Il avait dû prêter de nouvelles sommes, la marquise était trop aimable. En route, il me fit ses confidences, mais il me recommanda toujours le secret.

« Oui, me dit-il, j'ai encore engagé mille écus dans une nouvelle affaire; mais celle-ci est à coup sûr. Quand j'aurai doublé mon capital, ta mère ne se plaindra plus. Qu'elle est belle cette marquise! Dirait-on qu'elle a plus de trente ans? »

Je jurai à mon père de garder le silence. Que m'importait qu'il fût enrichi ou ruiné? Je n'avais qu'une pensée, qu'une crainte : ma pauvre amie. Son bonheur était donc compromis et peut-être à jamais perdu. Camille la trahissait; il aimait une autre femme. Quel crime! avec quel art il l'avait caché! c'était mon devoir aussi d'abuser madame

Mortimer; il fallait à tout prix qu'elle ignorât la vérité.

Le sommeil fut bien lent à venir. Il me semblait que cette infidélité m'était faite, et que cette peine était mienne. J'éprouvais contre M. de Lespardaye des mouvements de rage furieuse. Enfin, je m'endormis. Vers neuf heures, je fus réveillé en sursaut par quelqu'un qui entraît vivement dans ma chambre, et qui m'appelait par mon nom. C'était Camille.

« Je ne vous dérange pas? me dit-il en s'asseyant auprès de mon lit.

— Nullement.

— Je voulais vous parler. Hier, je n'ai pas pu; mais il n'y a pas de temps perdu. »

Je l'interrompis, car ses façons gracieuses, son sourire obligeant m'irritaient.

« Vous accourez ce matin, lui dis-je avec une colère sourde, pour me prier de ne pas dire à madame Mortimer que vous êtes ici en Normandie à chasser, à vous divertir, tandis qu'elle vous croit dans le Midi occupé de ses intérêts.

— Qui vous dit que je ne m'en occupe pas ici?

— Je veux d'abord vous rassurer; il est inutile de me prier, je ne parlerai pas de vous à madame Mortimer. J'irais au bout du monde pour lui épargner un chagrin; ainsi...

— Qu'entendez-vous par ces mots de chagrin, de bout du monde? Je ne vous comprends pas. Une

raison particulière, sans importance, peu durable, m'oblige à cacher ce voyage à madame Mortimer; mais, dès que je serai de retour, elle en saura la cause. Une surprise...

— S'il vous plaît de m'abuser, mon cher monsieur, libre à vous de me tromper, libre à moi de ne pas vous croire. Je suis d'âge à garder un secret. Le jour où madame Mortimer saura que vous êtes l'amant de madame de Tocquemont, elle mourra. »

J'articulai nettement ces mots, en jetant sur Camille un regard fixe et accusateur. Il ne se troubla point, et il reprit en ricanant légèrement :

« Allons, jeune homme, vous avez hier soir quelque roman à la mode; vous avez des airs dramatiques. Si vous vous voyiez en ce moment, avec vos cheveux ébouriffés et vos grands bras, vous ne pourriez vous empêcher de rire de vous-même.

— Je dois être bien comique, pour prêter à rire, car je n'en ai nulle envie. Comment le pourrais-je quand une personne que je vénère est ainsi trahie! Ne rougisiez-vous pas de...

— Permettez, monsieur : j'ai consenti à vivre près de vous sur un terrain de familiarité fort agréable sans doute, mais je n'admets point qu'un jeune homme de votre âge se permette de faire des observations à un homme du mien. De personne je n'accepte de leçons. »

Ceci dit fort sèchement, il quitta la place en

jetant violemment la porte derrière lui. Je sautai à bas de mon lit; je voulais courir, le rejoindre, le provoquer peut-être. Quand j'arrivai dans la cour à demi vêtu, M. de Lespardaye était déjà loin. Il s'en allait bien tranquille à Tocquemont; je lui avais promis de me taire. Mon père me pressa de retourner au château, je m'y refusai. Je ne voulais plus voir M. de Lespardaye; mais il ne dépendait pas de moi d'exécuter mes projets; je fus contraint de le revoir, et voici comment.

Une semaine environ après le dîner et la visite qui s'ensuivit, je reçus de madame Mortimer la lettre suivante :

« Cher ami, je meurs d'inquiétude depuis le départ de Camille; pas un mot de lui. Qu'est-il devenu? Hier, j'avais si peur, que j'ai couru à Paris. C'est son valet de chambre qui est chargé de me remettre ses lettres. Il n'en avait pas pour moi; sait que son maître va bien. Pourquoi ce silence Qu'il est cruel! Je souffre; j'ai des attaques nerveuses. Que vous me gronderiez, si vous étiez là! »

Je n'achevai point la lettre; je courus seller un cheval et je partis au galop pour Tocquemont. Je trouvai Camille installé dans la plus belle chambre du monde. La pièce voisine, séparée par une portière, avait été disposée en atelier. On voyait là tout un établissement qui semblait être durable. Sur une table était étalé le nécessaire de toilette que j'avais vu à Bougival.

« Qu'avez-vous? me dit-il en me voyant si troublé : surtout pas de bruit.

— Tenez, lui dis-je, et je lui tendis la lettre de madame Mortimer.

— Comment! s'écria-t-il avec une surprise trop naturelle pour être feinte! Comment! c'est impossible! Je lui ai écrit tous les jours. Mon valet de chambre est très-exact; c'est lui qui reçoit nos lettres. Comme je dois cacher à madame Mortimer mon séjour ici, je l'ai engagée à prendre cet intermédiaire, de peur que M. Mortimer ne surprît notre correspondance. Ce qui est fort singulier, c'est que je n'ai reçu non plus aucune lettre d'elle, et que j'étais presque disposé à m'inquiéter.

— C'est impossible. La poste ne peut être infidèle à ce point; il y a là-dessous quelque mystère. Vous êtes sûr de votre valet de chambre?

— Comme de moi-même.

— Où mettez-vous vos lettres à la poste?

— Ici : je les donne au valet de pied qui est à mon service, il les transmet au facteur.

— Cet homme est peut-être négligent?

— Il me paraît très-soigneux.

— Interrogez-le. »

M. de Lespardaye sonna.

« Vous remettez chaque jour mes lettres au facteur?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous ne l'avez jamais oublié? Dites la vérité.

— Jamais.

— Vous les lui remettez directement?

— Oui, monsieur le comte, à peu près.

— Qu'entendez-vous par là?

— Madame la marquise prend les lettres chez elle, et c'est son valet de chambre qui les donne au facteur.

— C'est l'usage?

— Depuis que monsieur le comte est ici.

— C'est bien, je vous remercie. »

M. de Lespardaye était fort embarrassé.

« C'est clair, madame de Tocquemont intercepte vos lettres. »

Il ne me répondit pas tout de suite, non parce qu'il ne savait que dire, mais parce qu'il attendait de sa réponse un effet sans réplique.

« Mes lettres sont adressées à mon valet de chambre. Comment voulez-vous que cette suscription ait éveillé la jalousie de madame de Tocquemont? »

Il avouait la jalousie ; quelle imprudence ! Je ne voulus pas lui dire que je croyais madame de Tocquemont capable d'ouvrir une enveloppe.

« Je n'ai point, lui répondis-je, à faire des calculs de probabilités. Madame de Tocquemont agit comme il lui plaît et vous aussi. Sachez seulement que madame Mortimer est dans une inquiétude mortelle arrangez-vous pour l'en tirer. »

Là-dessus, je le saluai et je partis.

IX.

Je reçus quelque temps après une lettre de madame Mortimer. Tout s'était expliqué. Une malade du valet de chambre avait interrompu la correspondance. Camille quitta Tocquemont sans que je le visse, et il retourna à Bougival, où sa présence fut fêtée. Madame Mortimer m'écrivit tous les détails de ce retour ; on sentait qu'elle renaissait. Madame de Tocquemont abandonna la Normandie pour l'Anjou ; elle y avait un autre château. Je ne sais si M. de Lespardaye allait l'y retrouver, je ne pouvais le suivre ; mais je n'en doutais pas, car madame Mortimer se plaignait des fréquentes visites qu'il rendait à sa sœur. Heureusement la pauvre femme s'abusait toujours. Malgré ma ferme volonté d'espérer, je ne pouvais nier l'évidence. Il me fallait reconnaître que le bonheur de mon amie était bien précaire, et qu'un jour ou l'autre ce léger échafaudage de félicités devait s'écrouler. Sur quoi reposait-il ? Sur un homme sans délicatesse et sans conscience. Il avait toute la perfidie de don Juan ; mais la grandeur, l'imagination lui manquaient. Il aimait les petites aventures et les petites joies. Ses aspirations ne différaient guère de celles du *Vieux*

Célibataire, de Béranger; seulement avec Babet il aoulait Lisette; il prenait son lait de poule dans une écuelle d'or, et au lieu d'une mansarde son bonheur voulait pour cadre les plus éclatantes splendeurs d'un château ou les élégances les plus raffinées d'une chaumière.

Le temps de mes vacances finit tristement; je me préparais à la dissimulation et j'exerçais ma figure au mensonge.

Quand je revins à Paris, madame Mortimer était encore à Bougival. C'était là que je la revis par un jour d'automne. La cordialité de son accueil me remplit de joie. Avec quelle émotion je la regardais! Elle était pâlie et je la trouvais un peu changée. Les enfants m'accablèrent de caresses. C'étaient des récits qui n'en finissaient point : des promenades à âne, des bains dans la rivière. Louise avait planté des noyaux de cerises dans son jardin; elle comptait sur un verger pour l'an prochain. En respirant de nouveau cette atmosphère parfumée, j'éprouvais un bien-être délicieux. Le temps de mes vacances disparaissait de ma mémoire; j'oubliais mes craintes, mes angoisses. M. de Lespardaye n'existait plus, et je ne me souvenais pas que madame de Tocquemont fût au monde.

Après déjeuner, madame Mortimer me proposa une promenade; nous suivîmes l'allée où nous nous étions promenés déjà. Nous marchions entourés d'un brouillard tiède et épais. A peine distin-

guait-on à travers ces voiles gris le tronc des chênes et les feuilles rouillées. Ce n'étaient plus les bruits de la campagne qui troublaient le silence, mais bien le fracas des branches qui tombaient et le bruissement des feuilles mortes que nous fouillions aux pieds.

« Êtes-vous heureuse ? dis-je après un moment de silence.

— Oui. »

Elle semblait se consulter, puis des larmes vinrent à ses yeux et elle reprit d'une voix faible :

« Oui, je suis heureuse, je n'ai pas le droit de me plaindre. Tenez, ma vie ressemble un peu à ce jour doux et triste. Je m'enveloppe de nuages. Je ne regarde pas devant moi : l'avenir me fait peur.

— D'où vient ce découragement ? Est-ce votre procès ? Je ne songeais pas à vous en parler.

— Non, mon ami, rien ne me trouble en ce moment que Camille ; il est toute ma vie ; je vous l'ai dit cent fois et je vous le répète encore.

— Avez-vous donc à vous plaindre de lui ? demandai-je en tremblant.

— Non, il est bon comme toujours ; mais à vous je dis tout. Nous autres femmes, nous ne sommes pas des créatures de raisonnement, et quand il nous faut dire nos peines, nous nous apercevons bien qu'elles n'ont rien de réel. Que penserait de mes réponses un juge d'instruction ? Rien n'est précis dans mes souffrances, dans mes inquiétudes.

Camille est près de sa sœur; il veut la ménager; elle est influente et peut me servir auprès de mes juges. Pourquoi me plaindre de ce que son frère est auprès d'elle? Quoi de plus logique? Et pourtant je me trouble. Nous en voulons toujours à la raison, pauvres amoureuses que nous sommes, et avouez que nous n'avons pas tort: c'est notre ennemie la plus acharnée; sans cesse elle prêche contre nous. En conscience, je n'ai pas un fait, pas un mot, pas une démarche à reprocher à M. de Lespardaye, et je ne me sens pas heureuse. J'ai comme le pressentiment, je ne dirai pas d'un malheur, mais d'un changement. J'ai peur, voilà tout, et ce mot niais, cette impression irréfléchie, me font souffrir. »

Singulier instinct du cœur! cette âme se troublait sans se douter qu'elle en avait le droit, elle tremblait sans savoir que l'ennemi était proche. Consoleur vulgaire, je pris la défense de Camille par quelques considérations banales.

« Vous m'avez peut-être comprise, dit-elle quand j'eus fini, mais vous n'avez certainement pas trouvé le remède à mes maux. Ne me dites pas que Camille me doit de l'amour, ne me placez pas dans cette dure condition de créancier. Camille ne me doit rien, rappelez-vous ceci; aucun devoir ne nous lie: nous nous aimons, c'est là tout. Pourquoi renonce-t-il à ses chères habitudes? voilà ce qui m'étonne et m'inquiète. Certes, personne n'a plus d'imagination

que lui, mais il aime la vie sédentaire. Ses pinceaux, son grand fauteuil, sa cigarette et son bateau, tels sont les éléments de son bonheur. Jusqu'ici, c'est dans cette tempérance de goûts que je lisais le plus clairement son amour. Comment un homme distingué, noble, spirituel, accepterait-il cette existence monotone et bourgeoise s'il n'aimait passionnément celle qui la partage avec lui? Aussi, en le voyant devenir nomade, épris de changement, je ne sais que penser, et je m'inquiète.

— Soyez sûre, risquai-je d'une voix timide, que, s'il vous quitte, c'est par dévouement.

— Je le crois comme vous ; je ne sais pourquoi je me plains depuis une heure : c'est sans doute l'automne, le temps gris ; et puis, je vais revenir à Paris, et j'aime cette campagne : j'aurais voulu y passer l'hiver. Le moyen, avec les hommes de loi ! Camille me rappelle ; je ne veux pas lui imposer un pareil voyage pendant l'hiver. S'il allait ne plus venir.

— Et moi, je ne vous attire donc pas à Paris ?

— Si fait, mon ami, mais vous n'avez pas besoin de moi. La jeunesse est une meilleure compagne, et celle-là ne vous manque pas. Pourquoi vous attrister par mes plaintes ? Rentrons au logis. Parlez-moi de vous ; cela vaudra mieux que de penser à deux vieux amoureux qui radoteront bientôt. Je commence déjà, n'est-ce pas ? »

Qu'elle avait de grâces et quelle mobilité char-

manie ! Un nouveau roman de George Sand venait de paraître. C'était l'aurore de son génie. Madame Mortimer s'oublia pour ne parler que de l'héroïne. Ah ! la belle âme ! comme elle était ouverte à toutes les grandeurs de ce monde, à l'art, à la nature, à la religion ! A côté de cette élévation, quelle gaieté juvénile ! Dans mon terne récit, je ne sais pas rendre vivante cette femme rare. Quand je vous montre un côté de sa séduction, c'est-à-dire cette âme tendre et noble, je néglige cet esprit gai et brillant, cette philosophie des petites choses ; je ne parle pas de sa bienveillance générale, mêlée d'une petite pointe si douce de moquerie, et cette dévotion si profonde et si discrète. Si elle illustrait quelques livres de piété, elle encadrerait toujours de fleurs la figure des saints. Telle était sa croyance, et son idéal était fait de sourires et de guirlandes. Rien ne me la représente mieux que ce tercet du Dante :

Una dona soletta che si gia,
Cantando ed iscegliendo fior da fiore,
Ond'era pinta tutta la sua via.

Une surprise nous attendait au logis. Camille était arrivé inopinément ; il venait demander à dîner. Il me revit sans embarras, et me tendit la main comme autrefois. Madame Mortimer était radieuse ; Camille expliqua son retour par un mensonge. Quand je pris congé de madame Mortimer

pour regagner la voiture publique, elle m'attira près d'elle en me donnant la main :

« Oubliez ce que je vous ai dit ce matin. Je suis heureuse. »

Au bout de peu de jours, elle reprit ses quartiers d'hiver. Je retrouvai près d'elle les douces soirées et les longs entretiens. M. de Lespardaye était fort empressé; on le voyait tous les soirs. J'admirais son front paisible et son air calme. Sa conscience était donc muette, ou, si elle parlait, n'avait-il point d'oreilles pour l'entendre? Que j'ai connu en ce monde de ces êtres insensibles, qui goûtent dans le crime une paix profonde! On les dirait irresponsables, en les voyant si tranquilles. C'est une erreur; il y a toujours une minute où nous nous rendons compte de nos fautes. Ce n'est qu'un éclair, mais l'éclair suffit. « Ils ne savent pas ce qu'ils font, » a dit le Christ, parce qu'il était la bonté; mais la justice parlera autrement sur le seuil de l'autre monde. Où la jalousie m'emporte-t-elle? Revenons sur terre, chez madame Mortimer.

X.

Au milieu de ce regain de bonheur, madame Mortimer changea subitement. Une toux nerveuse l'agitait et la privait de sommeil. Camille, cependant, ne se montrait pas moins assidu ; chargé par mon père de voir madame de Tocquemont, j'avais appris qu'elle était à la campagne, ce qui m'expliquait les fréquentes visites de M. de Lespardaye. J'espérais que nous métrions cette absence à profit pour ramener l'infidèle. Madame Mortimer ne semblait pas saisir cette occasion ; ses traits s'altéraient sans que je pusse en deviner la cause. Il y avait là quelque mal moral ; à certains jours elle était plus triste et plus nerveuse que de coutume. En me trouvant seul un soir avec elle, j'amenai la conversation sur sa santé.

« Si vous êtes agitée, lui dis-je, vous devriez prendre un peu de tilleul. »

— Les tisanes ne me feront rien, reprit-elle avec vivacité. Vous me trouvez malade, je le crois bien, je souffre tant. »

Je voulus lui tâter le pouls.

« J'ai sans doute la fièvre ; rien ne pourra me l'enlever. Oh ! si, une chose, ... mais ce n'est pas la médecine. »

Alors elle se dirigea vers sa table à écrire, ouvrit une petite cassette et jeta sur mes genoux un paquet de lettres.

« Lisez, » me dit-elle impérativement.

C'étaient des lettres anonymes. On cherchait, par gradations, à lui inspirer des soupçons sur la fidélité de M. de Lespardaye. Quelques détails précis suffisaient à prouver que l'auteur connaissait madame Mortimer et son amant. On offrait des preuves; on désignait, pour répondre, une adresse, poste restante, à Paris. Je regardai la suscription; l'écriture semblait contrefaite, et le timbre de la poste portait le nom du département où madame de Tocquemont demeurait.

« C'est une infamie! dis-je en tâchant de cacher mon trouble; jetez ces lettres au feu et n'y songez plus.

— N'y plus songer, c'est facile à dire, mais, bien que le soupçon me semble odieux, je ne puis m'y soustraire. C'est une attraction fatale; je n'ai plus confiance. Pauvre Camille! je n'ose pas lui en parler de peur de l'affliger. Je ne puis m'empêcher de penser à ces lettres. Quand nous sommes là tous deux au coin du feu, quand il me parle, le son de sa voix atteint mes oreilles sans pénétrer dans mon esprit. Par la pensée je relis ce que j'ai lu le matin, et alors je l'épie, j'attends une hésitation, une contradiction, que sais-je? chacune de ses paroles me semble un mensonge. Ma préoccupation le rend sou-

cieux ; je me figure qu'il m'a devinée, je veux me faire pardonner, mais il me garde rancune de ma maussaderie et me traite de capricieuse... Je sens que je lui déplais, et je pleure. Ma vie s'écoule dans de tristes anxiétés. Que faire ? ne pas ajouter foi à ces infâmes suggestions... »

J'abondai dans son sens et je lui conseillai de jeter les lettres au feu sans plus s'en soucier. J'affectai beaucoup d'indifférence. Éclairée par une lueur subite, elle me saisit les mains.

« Ah ! me dit-elle, vous savez quelque chose... j'en suis sûre... parlez, répondez-moi. Votre insouciance n'est pas naturelle... vous voulez me rassurer, avouez-le.

— Je ne sais rien, je vous le jure, » répondis-je sans hésiter.

Elle resta pensive un instant.

« Pardonnez-moi, reprit-elle, j'étais presque heureuse de savoir la vérité, s'il y en a une. Ce qui me tue, c'est le doute. Je brûle, en répondant à cette lettre, de demander la preuve qui m'est offerte ; mais je ne veux pas, ce serait mal. Quand j'ai suivi M. de Lespardaye, j'ai juré d'avoir en lui la confiance la plus absolue. En m'enlevant, il me donnait une preuve d'amour qui devait suffire à toute ma vie. Cependant, si cet anonyme disait vrai... si Camille... Oh ! mon Dieu, què je souffre ! »

Je ne savais que répondre. Heureusement M. de Lespardaye arriva. Elle me laissa seul au salon,

parce qu'elle voulait réparer le désordre de ses traits. Depuis notre rencontre à Tocquemont, sous une apparence de familiarité, une grande froideur régnait entre Camille et moi. Ce soir-là, mû par une pensée de conciliation, je l'avertis des menées de madame de Tocquemont; je lui dis à voix basse ce qu'on venait de me confier, et je l'exhortai à faire cesser cette correspondance anonyme. Il me laissa parler, puis, lorsque j'eus fini, il me répondit avec un dédain que les gens du monde connaissent seuls :

« Vous trahissez singulièrement la confiance de madame Mortimer. Je ne comprends rien à ce que vous me faites l'honneur de me dire, et à l'avenir je vous prierai de ne plus me parler de mes affaires. »

Le reste de la soirée, il fut très-maussade. A plusieurs reprises, il querella madame Mortimer. Quoi! il était irrité contre elle parce que madame de Tocquemont la rendait malheureuse! Cette cruauté me faisait peine; j'en étais la cause involontaire.

Huit jours après, je rentrais chez moi, à sept heures, après mon dîner, on me remit une lettre.

« Cher ami, me disait madame Mortimer, voulez-vous m'accompagner ce soir aux Italiens? j'y vais seule. On donne *Norma*. »

Je m'habillai en toute hâte, et je descendis chercher ma voisine. Elle était déjà prête, et m'attendait au coin du feu. Nul ne pouvait se douter qu'elle se préparait à un plaisir. Elle était plus pâle

que de coutume, et ses yeux, un peu rougis, témoignaient qu'elle avait pleuré. Comme elle était gracieuse dans sa longue robe blanche, enveloppée d'un cachemire noir!

« Partons, » me dit-elle, en s'efforçant de sourire.

La loge était une baignoire. Nous y entrâmes avant que le spectacle fût commencé. La vue de ma compagne silencieuse et immobile me causait une pénible oppression. Je m'étais promis un plaisir; et je devenais triste; ma langue se glaçait, et, pour un royaume, je n'aurais voulu l'interroger. Étrange contrainte qui surgit tout à coup entre les cœurs les plus unis! c'est comme la neige de printemps qui couvre la terre en fermentation. Plus de brise tiède, une atmosphère glacée; plus de bourgeons, partout le blanc tapis!

Norma avait commencé : la mélancolie de la musique, la beauté de madame de Grisi ne parvenaient pas à me distraire, et de temps à autre je jetais un regard sur ma voisine. La pénombre de la loge ne me permettait point de distinguer ses traits, mais, à voir son attitude, on eût dit que la douleur était à mes côtés. Immobile, elle gardait ses deux mains jointes appuyées sur le bord de la loge, tandis que, le corps adossé, elle penchait la tête sur sa poitrine. Vers le milieu du second acte, j'entendis à mes côtés un cri étouffé, un frémissement de soie, puis des sanglots comprimés. Madame Mortimer avait

quitté sa place; elle était sur un canapé dans le fond de la loge. Je lui offris son flacon.

« Laissez-moi, me dit-elle, je veux pleurer; de grâce, laissez-moi, les larmes me font du bien. »

Je lui obéis. Je n'avais rien compris à ce brusque mouvement de retraite; en regagnant ma chaise, j'en eus la cruelle explication. A peu près en face de nous, dans une loge d'avant-scène, venaient d'entrer M. de Lespardaye et madame de Tocquemont; j'aperçus, dans le fond de la loge, les cheveux blancs du mari. La marquise faisait tout ce petit manège d'une femme élégante qui arrive au spectacle : elle posait sa lorgnette, rejetait une écharpe de tulle qu'elle portait autour du cou, défaisait son gant pour rehausser ses cheveux, puis, comme si tout à coup sa tête devenait trop lourde, elle l'appuyait sur un de ses doigts, qui parvenait à la tenir en équilibre. Le secret de la manœuvre était d'exposer aux regards du public un bras superbe et une main blanche. A tous les chefs-d'œuvre, les gens du monde préfèrent leur conversation; aussi M. de Lespardaye ne cessa pas un instant de causer avec madame de Tocquemont. Pendant l'entr'acte, la loge regorgeait de visiteurs, et tout ce monde parlait si haut, que l'éclat des voix parvenait jusqu'à nous. Alors, madame Mortimer tressaillait. Elle avait quitté le canapé pour reprendre sa chaise, et elle suivait avec sa lorgnette ce qui se passait devant nous. Nous gardions tous deux un silence absolu.

Vers la fin, je proposai à madame Mortimer de partir, elle refusa : les autres étaient encore là. La toile tomba.

« Obéissez-moi, me dit-elle lorsque je lui mis son manteau, et faites tout ce que je veux. »

Madame Mortimer me prit le bras avec une violence fébrile. Elle se hâta, traversa le péristyle; j'étais contraint de la suivre. Là, appuyée contre la muraille, pâle comme une morte, à moitié défaillante, elle attendit. La foule était compacte. Au haut des marches de l'escalier, j'aperçus M. de Lespardaye; il donnait le bras à madame de Tocquemont avec le plus grand air. On ne vit jamais faire de mauvaises actions de si bonne grâce. Je crois qu'il nous aperçut, car subitement je le vis rougir. Il ralentit le pas pour nous laisser partir, mais nous restions immobiles. Il descendit hardiment quelques degrés, puis je compris qu'il conseillait de s'arrêter, et qu'il offrait d'aller chercher le valet de pied. Malheureusement, madame de Tocquemont nous vit aussi, et elle vint se placer à nos côtés. Je tentai d'entraîner madame Mortimer, qui me répondit d'une voix saccadée :

« Je veux rester. Que va-t-il me dire ? »

Il ne dit rien. Il était là près de nous, à quelques pas, causant, riant, évitant avec la plus grande habileté le regard de madame Mortimer, constamment fixé sur lui. Qu'allait-il advenir? Madame de Tocquemont, parfaitement calme, riait aux éclats.

Madame Mortimer, cédant à un mouvement irréflechi, abandonna mon bras et s'avança hardiment vers le groupe. Ce fut l'affaire d'un moment. Tout d'un coup, je la vis défaillir : penchée en arrière, les bras abandonnés, elle tombait par terre si je n'avais été là pour la soutenir. Elle s'était évanouie bien à propos ; de tous les esclandres c'était le moindre. On s'approcha de nous, M. de Lespardaye comme les autres ; il apportait le flacon de madame de Tocquemont. L'indignation doubla mes forces : ivre de colère, je pris madame Mortimer dans mes bras, et je l'emportai à travers la foule, qui s'écartait. Je trouvai une voiture dans laquelle elle put monter sans mon aide, car le grand air l'avait ranimée. Au bout d'une demi-heure, elle était chez elle, devant un bon feu, en proie à des attaques nerveuses bien autrement vives que celles que j'avais déjà traitées. Il fallait à tout prix la réchauffer, ramener le sang à ses extrémités glacées. Je sortis pour que Fanny la mît au lit, et là, à grand renfort de boules d'eau chaude et de boissons brûlantes, nous ramenâmes la circulation. Dès qu'elle recouvra l'usage de la parole, elle me conta que, le matin, elle avait reçu une lettre de la même écriture que les précédentes, et qui lui donnait avis de se trouver aux Italiens, si elle voulait surprendre M. de Lespardaye et sa rivale. Elle avait bien reconnu madame de Tocquemont. Comment vous peindre son désespoir, ses paroles entrecoupées de larmes et de

sanglots, ses abattements succédant à la colère? Nous la soignons depuis deux heures, et elle avait repris quelque couleur, lorsqu'un coup de sonnette nous fit tous tressaillir.

« C'est lui, » dit-elle, et aussitôt elle devint toute pâle. Les mouvements nerveux la reprirent.

« Je ne veux pas le voir, répétait-elle, je ne veux pas le voir... Allez, mon ami... de grâce, chascez-le. »

Je courus au salon où Fanny venait de faire entrer M. de Lespardaye.

« Comment va madame Mortimer? me demandait-il aussitôt avec anxiété.

— Un peu mieux.

— Puis-je la voir?

— Non, monsieur, elle m'a expressément enjoint de ne pas vous laisser entrer.

— Elle ne peut avoir donné un pareil ordre.

— Croyez-vous donc que je mente?

— Je veux la voir, je vous le répète. »

Il se dirigea vers la chambre de madame Mortimer, et moi j'étendis les bras pour lui barrer le passage. Derrière moi la porte s'ouvrit et une voix dit :

« C'est moi qui viens vous ouvrir, monsieur de Lesparday; je ne suis pas encore morte... Non, vous ne m'avez pas tuée. »

Je me retournai et je vis madame Mortimer qui avait revêtu à la hâte une robe de chambre. Elle

grelottait, et, les forces lui manquant, elle tomba assise sur une chaise.

M. de Lespardaye, sans dire un mot, tomba à ses genoux; il lui prit les mains, il en couvrit son visage, et, d'une voix haletante, il répéta : « Pardon... pardon. »

J'allais céder à je ne sais quel mouvement de rage, et je m'approchais de Camille le visage enflammé, la main presque levée, lorsque madame Mortimer s'aperçut de mon trouble. Elle me fit un signe de la main pour m'apaiser, me jeta un regard suppliant. Elle avait deviné l'état de mon âme. Je m'inclinai et je sortis.

Dans quelle inquiétude je passai la nuit ! Ce mystère était donc découvert; ce secret que j'avais si religieusement gardé, un hasard venait de le divulguer. Comment mon amie résisterait-elle à ce malheur ? Un amoureux comme un autre se serait réjoui de l'infidélité de son rival; moi, au contraire, j'éprouvai contre M. de Lespardaye une haine intense. Je commençais à le juger tel qu'il était : un de ces lâches qui se font un jeu des larmes d'une femme et qui ne cherchent en ce monde que l'égoïste satisfaction de leurs sens.

XI.

Le matin, j'appris que madame Mortimer était mieux et qu'elle me verrait avec plaisir dans l'après-midi. Plus calme, j'avais moins d'inquiétude et autant de tristesse. Je revis ma voisine étendue sur sa chaise longue, pâle encore, mais apaisée, à demi souriante.

« Ne reparlons plus, me dit-elle, de ce qui s'est passé hier; j'ai oublié et pardonné. »

Ma figure exprima sans doute un bien vif étonnement, car elle me répondit sans que j'eusse besoin de l'interroger.

« Camille m'a tout expliqué. Cette madame de Tocquemont est une méchante femme. Que vous aviez raison! Sa visite chez moi, sous prétexte de charité, n'avait d'autre but que de m'observer. C'est elle qui m'a écrit ces lettres anonymes; c'est elle qui a combiné cette partie de spectacle pour m'en rendre témoin. La cause de cette guerre est une rancune féminine qui remonte à de longues années. Il paraît qu'avant de me connaître, M. de Lespar-daye lui faisait la cour. Elle considéra notre fuite comme une offense mortelle dont elle voulait se venger. Elle attendit. Pendant notre absence, elle

s'était intimement liée avec madame de Charmance, la sœur de Camille. Elle a donc revu son ancien adorateur, l'a invité à venir la voir. Camille a confessé ses torts; il n'aurait pas dû accepter ses invitations, mais madame de Charmance l'y força. Il y a entre elles je ne sais quelle complication d'intérêts et d'affaires que Camille a voulu m'expliquer. Je n'y ai rien compris; je n'ai entendu d'ailleurs que cette phrase qu'il m'a dite d'une voix si tendre : « Du moment où mes relations avec madame de Tocquemont vous déplaisent, j'y renonce. » Cette assurance dissipa tous mes doutes, car j'en avais encore. J'avais tant souffert, j'étais si brisée, que mon cœur ne savait point revenir à la joie; et cependant j'étais bien heureuse. Si vous l'aviez vu, il vous aurait touché. Il couvrait mes mains de larmes et de baisers. Que de repentir dans ses yeux, de désespoir dans ses sanglots! J'ai fait un mauvais rêve, n'y pensons plus. Dinez avec nous, voulez-vous? »

Je refusai, car j'avais grand besoin d'être seul.

« Voilà bien, me disais-je à ma table d'étudiant, l'âme vulgaire du séducteur. Mentir après avoir trompé, n'est-ce pas son occupation favorite? Je ne puis me figurer que ce M. de Lespardaye, traître et hypocrite, soit le même que celui que j'ai vu tant de fois à la lueur de la lampe, lisant, échafaudant des châteaux de cartes, dessinant des bonshommes pour les enfants. Pendant que je dine ici maigrement, il est là-bas, choyé dans cet intérieur où on l'adore. Ces

apparences paisibles aident à tromper madame Mortimer, et puis c'est l'amour qui l'abuse, l'amour qui a associé à un homme léger et superficiel la femme la plus aimante et la plus sincère. Le beau sentiment, vraiment, pour l'admirer ! N'est-il pas la perturbation de toutes nos facultés ? Pourquoi l'étudier, si de nous il ne fait que des êtres incohérents et bizarres ? C'est qu'il jouit d'un merveilleux privilège : il nous fait grands ! »

L'épisode du Théâtre-Italien avait resserré les liens de madame Mortimer et de M. de Lespardaye.

« Je l'ai retrouvé comme autrefois, me disait-elle souvent ; il ne voit plus madame de Tocquemont ; comme il m'est secourable pour mon procès ! Quel grand cœur ! Il a cédé à un égarement d'esprit que je dois lui pardonner. Depuis dix ans, il n'était pas venu à Paris. Le monde l'a grisé comme un vin auquel on n'est plus habitué. »

Je vous ferai remarquer avec quelle discrétion je vous parle du procès de madame Mortimer ; je vous épargne tous les détails techniques, si fort à la mode. Tout à l'heure, comme médecin, à présent, comme légiste, je pourrais en abuser. Remerciez-moi donc de ma discrétion. Je suis bien aise de me faire valoir au moment de conter une grave maladresse que j'eus le malheur de commettre. Malgré mon affection pour madame Mortimer, elle reçut plus d'une fois, comme l'amateur de jardins, un pavé de ma main.

Mon père m'écrivit pour m'engager à voir madame de Tocquemont; il me chargeait de recouvrer des arrérages. Cette commission me troubla. Je consultai madame Mortimer, je lui confiai mes scrupules. Pouvais-je aller chez son ennemie? Elle se hâta de me rassurer.

« Vous me raconterez votre visite, me dit-elle; regardez les meubles, la toilette, la coiffure... tout m'intéresse. Allez, je vous en prie; d'ailleurs, c'est un devoir : votre père le veut. »

Cette condescendance m'étonna, parce que j'étais fort jeune. La haine, chez une femme, est toujours mitigée par la curiosité : je l'appris plus tard. On arrache les cheveux d'une rivale, mais on veut savoir s'ils sont nattés ou bouclés.

Lorsque j'eus pénétré dans le plus bel hôtel de la rue de Varenne, on me dit que madame de Tocquemont me priait de l'attendre un instant. On me fit entrer dans un salon qui donnait sur le jardin. Machinalement, je regardai par la fenêtre. Le temps était le plus beau du monde; le soleil réchauffait la brise presque printanière. A travers les arbres, j'aperçus un pan de robe de velours grenat. C'était madame de Tocquemont qui passait la revue des bourgeois, en compagnie de M. de Lespardaye : lui qui ne devait plus la revoir! Je poussai un cri d'indignation que personne n'entendit, par bonheur. Ils se dirigeaient tous deux vers le salon par une allée droite taillée à la française : ils causaient

avec animation. M. de Lespardaye ne rentra point dans la maison, et madame de Tocqueмонт vint me retrouver. Mon indignation était telle, que je fis part des réclamations de mon père avec une certaine brutalité. Mais elle sembla ne point s'en apercevoir, et me montra beaucoup de bonne grâce, me fit asseoir, puis, à grand renfort de chiffres et de comptes, elle m'expliqua que l'affaire dans laquelle mon père était intéressé prospérait, mais qu'en ce moment les actionnaires devaient prendre patience et attendre. Pendant cette longue explication, j'eus le temps de me calmer, et, honteux de ma vivacité première, je cherchai à me la faire pardonner en devenant plus traitable. Cette nuance ne passa pas inaperçue, et madame de Tocqueмонт, voyant son adversaire à moitié désarmé, en profita pour le renverser tout à fait. Son moyen de séduction était infaillible; elle me parla de moi, non-seulement de mes examens et de ma carrière, mais de mes goûts, de mes opinions. Elle me prit au sérieux. En imagination, je me la représentais comme une ogresse capable de tuer les petits enfants; au contraire, j'avais devant moi une belle personne, de la meilleure compagnie, plus intelligente que spirituelle, mais rompue à la conversation, habile et douce-reuse. Elle me parut si bonne, que j'attribuai ses égarements à l'ignorance. L'idée me vint que j'avais un beau mandat à remplir. Je devais l'éclairer sur madame Mortimer. Avec quelle chaleur je plaidai

la cause de ma pauvre amie ! Si madame de Tocquemont avait pris intérêt à m'écouter tout à l'heure, son intérêt se changea en curiosité avide dès qu'il s'agit de madame Mortimer. M. de Lespardaye la voyait-il tous les jours, l'aimait-il beaucoup ? Et elle ? Chaque parole était une question, et j'y répondais. Je peignais avec les mots les plus enflammés ce bonheur compromis par elle ; je faisais appel à sa générosité, à son cœur. Je triomphai, car elle parut touchée.

« Hélas ! tout ce que vous m'apprenez est nouveau pour moi. De tout temps j'ai connu M. de Lespardaye. Cet hiver, je l'ai revu parce que sa sœur me l'a amené. Toute cette histoire de madame Mortimer s'est passée loin de moi, je l'ignorais. Vous me rendez grand service en m'avertissant du mal que je peux faire. Voulez-vous que nous reparlions des affaires de M. votre père ?

— Non, madame, c'est inutile. Le bonheur de madame Mortimer m'est plus cher que tout au monde ; fermez votre porte à M. de Lespardaye, et vous serez bénie par moi.

— Je fais le bien chaque fois que j'en trouve l'occasion. Ainsi, vous engagerez M. votre père à prendre patience ?

— Sans doute, madame, c'est convenu. »

Je la quittais tout fier de ma négociation. Ce rôle de pacificateur me plaisait ; je me disais avec orgueil que j'avais assuré le bonheur de mon amie.

Au moins, avais-je dépensé cette ardeur de dévouement dont j'étais enflammé.

Le soir, avant le dîner, madame de Tocquemont faisait demander à madame Mortimer si elle pouvait la recevoir au sujet de cette œuvre de charité. Ce n'était qu'un prétexte. Madame Mortimer n'osa point refuser, et les deux rivales se trouvèrent en présence. Madame de Tocquemont laissa bien vite de côté son rôle de dame patronnesse; elle déclara brusquement qu'elle aimait avec passion M. de Lespardaye, et que rien ne pouvait la faire renoncer à lui. Madame Mortimer, atterrée, ne savait que répondre; elle balbutiait quelques mots à demi morte de douleur et d'effroi.

« Oui, disait madame de Tocquemont, je l'aime mieux que vous, car je lui ai rendu le monde dont vous l'aviez séparé. M. de Lespardaye est fait pour vivre dans la bonne compagnie, et croyez-vous qu'il s'amuse dans votre vie bourgeoise? Le bal lui plaît mieux qu'une soirée passée entre ces quatre murs, avec des enfants qui dorment et un voisin qui sort de son village. A quoi lui sert d'être jeune, noble et beau?

— D'être aimé depuis dix ans, reprit faiblement madame Mortimer.

— Dix ans, que m'importe? Luttons, s'il le faut, je suis prête au combat. Jamais, en ce monde, je n'ai reculé devant ma volonté. Ce que je veux est; et ce que j'ai résolu, je le fais. »

Toutes ces paroles m'étaient rapportées le lendemain par madame Mortimer. Voilà à quoi j'avais servi. Que de soins il fallut prodiguer à mon amie!

« Je ne croyais pas, me disait-elle, qu'une femme du monde pût afficher un pareil cynisme. Quelle impudence! comme elle m'a menacée, bravée! Pensez-vous qu'il puisse aimer une femme pareille? C'est fini... me voilà retombée dans le malheur. Aussi étais-je assez crédule! Je l'avais vu infidèle, et j'ai pu le croire, quand il mentait là à mes pieds! Ah! folle que j'étais! Voyons, mon ami, cette femme a parlé de lutte, il faut combattre; mais comment? La vie qu'il mène près de moi l'ennuie; c'est peut-être vrai; s'il aime le monde, je ne puis l'y suivre; il m'en a arrachée. Je n'ai même pas le droit de me plaindre. Que m'a-t-il promis? de m'aimer, voilà tout. S'il ne m'aime plus, c'est fini alors, Nos liens sont illégitimes : un mari seul doit rendre compte à sa femme d'une infidélité; mais une maîtresse, qui la protège? Voyons, conseillez-moi, que faire? Si vous saviez comme je souffre. Ce que je ne veux pas, c'est me laisser aller au découragement. Je relèverai la tête, et, si le malheur me frappe, il m'atteindra debout. »

Je restais muet, sans conseil, sans avis, effrayé de son exaltation, attendri de ses larmes, honteux de ma maladresse.

La pauvre femme ouvrit alors une campagne désastreuse. Elle résolut de ressembler autant qu'elle

put à ces femmes du monde qu'elle ne voyait plus. Elle commanda des toilettes brillantes chez les fournisseurs à la mode; elle prit une loge à l'Opéra. M. de Lespardaye lui avait présenté quelques amis, que madame Mortimer recevait à dîner une fois par semaine. On jouait le soir. J'étais tout naturellement éloigné de ces réunions brillantes, où mon nom plébéien et ma toilette d'étudiant eussent fait tache. Je voyais quelquefois ma voisine le soir, avant qu'elle allât au spectacle. La tête parée de fleurs, elle pleurait amèrement en se regardant devant la glace.

« La triste comédie que je joue, disait-elle en soupirant, le dénouement sera toujours le même, mon ami, je mourrai au cinquième acte. Comme je change ! Ce soir, j'ai mis un peu de rouge ; sans cela, on m'eût prise pour une morte. »

M. de Lespardaye ne devinait pas le secret de cette animation factice. Il l'avait prise pour le besoin d'une coquetterie inavouée, et s'y était prêté de bonne grâce. Cependant il regrettait la vie sédentaire. Vaniteux comme tous les hommes du monde, il redoutait cette exhibition d'un bonheur déjà ancien et peu légitime. Madame de Tocquemont était enchantée de voir sa rivale tomber dans le piège. Elle comprenait que, si la lutte s'engageait sur son terrain, tout l'avantage serait pour elle.

Cette comédie eut les conséquences les plus funestes pour madame Mortimer : elle perdit son pro-

cès. L'avocat de son mari ne manqua pas de faire valoir la dissipation de la partie adverse. Le désaveu de paternité fut prononcé, et, bien qu'on eût tout employé pour étouffer l'affaire, ce ne fut pas moins un petit scandale dans Paris. M. de Lespar-daye en tira profit : plus de spectacles, plus de diners, plus de courses à cheval. Il engagea prudemment madame Mortimer à se retirer à Bougival avec ses filles. Il la vit s'installer sans dissimuler sa satisfaction, et lui promit de fréquentes visites. Lui, bien entendu, devait rester à Paris ; pour qui ? vous le devinez. J'aurais donné beaucoup pour pouvoir accompagner madame Mortimer ; mais mes études me retenaient, et d'ailleurs elle voulait rester seule pendant quelque temps, et ne me permettait même pas d'aller la voir le dimanche.

XII.

Depuis dix jours, madame Mortimer était partie. J'avais reçu d'elle quelques billets très-brefs, dans lesquels elle me rassurait sur sa santé, et ne me parlait point de l'état de son âme. J'étais seul un jour dans ma chambre et je travaillais, lorsqu'on frappe à ma porte.

« Entrez, dis-je sans lever la tête.

« J'entends une voix bien connue.

« Bonjour, mon ami, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? »

C'était madame Mortimer. Comme elle avait pâli pendant ces dix jours !

« Je viens ici, je ne peux plus rester là-bas... je ne peux plus. »

Elle s'assit sur mon vieux fauteuil ; épuisée, elle laissa tomber sa tête sur mes livres en répétant toujours :

« Je ne peux plus... je ne peux plus. »

Quel spectacle navrant ! Je me mis à genoux. Qu'il était loin, ce jour où je m'étais agenouillé en sortant du diner de madame Boulod ! Que d'amour autrefois ! que de respect aujourd'hui !

« Ah ! mon pauvre ami, plaignez-moi, reprit-elle, la vie là-bas m'est insupportable. Vous n'avez pas idée de mes angoisses. Il est venu me voir une seule fois, et avec quel visage ! Je lui suis odieuse, cela est clair. Pourquoi ? Est-ce parce que j'ai perdu mon procès ? mais, si on m'a flétrie, lui seul doit me le pardonner. On l'indispose contre moi ; lui si bon, si généreux, en arriver à me mépriser ! Oh ! mon Dieu, que je suis malheureuse ! »

Pour la distraire, je cherchais à l'occuper de détails matériels. Avait-on préparé sa chambre ? Comment dînerait-elle, si ses gens étaient restés à Bougival ?

« Peu m'importe, me répondit-elle. Je ne veux pas qu'on me sache à Paris. Je dînerai avec vous,

n'importe où. Je suis venue ici pour l'épier; je veux savoir ce qu'il fait. Là-bas, j'ai des rêves horribles, et je suis sûre que la réalité me sera moins amère. Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas? Vous êtes bon, vous. »

Quelle soirée je passai avec elle! Cachés tous deux dans un fiacre, nous attendîmes M. de Lespar-daye à sa porte. Il sortit, nous le suivîmes jusque chez madame de Tocquemont où il dînait, puis au bal. Nous étions rentrés à trois heures du matin, et pendant quatre jours même existence. Vous ne pouvez avoir une idée de son exaltation. Après des accès de violence farouche, elle reprenait tout à coup à la vie.

« Suis-je assez humiliée? disait-elle alors; me voici réduite à espionner celui que j'aime. Ah! quelle épouvante! C'est donc là qu'aboutissent tous mes rêves! Aujourd'hui enfin je comprends l'horreur de ma situation, je suis coupable; mon cœur s'aigrit et se corrompt. Pour moi, je n'ai ni le droit ni la loi; il faut donc que je recoure aux mauvais conseillers de ce monde. L'ingrat! dans quelle abjection il me plonge! Malgré tous mes efforts, je ne puis sortir de ce cercle de feu qui déshonore. Où est donc ma pureté passée? Tous les hommes me semblaient bons, et maintenant je les déteste. Sur terre je ne vois que corruption et crime; autrefois, j'y voyais régner l'innocence et la vertu. Qu'est devenu ce cadre romanesque dans lequel j'aimais

à vivre? ma chaumière, déserte; mes livres, abandonnés; mes pinceaux gisent sur ma table et la poussière couvre mes chevalets. Que puis-je faire contre cette femme? Comment ramener cet ingrat? Ah! que je voudrais ne plus l'aimer!»

J'entrai chez elle un matin, et je la trouvai devant sa table à écrire. En me voyant, elle rougit, puis elle jeta sa plume et froissa le papier qu'elle avait devant elle.

« Vous arrivez à temps, me dit-elle, j'allais commettre une mauvaise action. Moi aussi, j'écrivais une lettre anonyme. Quelle honte! en être réduite là. Quel abaissement ! »

Elle cacha sa tête dans ses mains, et ses doigts blancs brillaient sur son visage rougi par la honte. Je ne pus supporter cette vue.

« Relevez la tête, lui dis-je. Il vous sied bien de vous humilier! Les coupables, ce sont ceux qui vous trahissent? Qu'ils rougissent de confusion, ceux-là! »

Je ne m'en doutais pas, mais je l'aimais encore d'amour. Cette intimité, ces tête-à-tête n'avaient pas manqué de me troubler. Emporté par une irrésistible admiration, par une tendresse ardente, je lui parlai d'elle. Rien n'égala mon éloquence. Elle m'écoutait avec une attention fiévreuse et elle semblait m'encourager à continuer. Peu à peu mes paroles semblaient l'apaiser: Quand j'eus fini, j'avais parlé longtemps; elle me regarda bien en face :

« Vraiment, me dit-elle, on peut donc m'aimer encore ?

— Si on le peut ! repris-je avec ardeur.

— Alors, pourquoi Camille ?... »

Elle n'acheva point sa phrase et tomba dans une profonde rêverie. Camille, toujours Camille !... C'était son unique pensée. Que je souffris en entendant ce nom fatal que j'avais oublié ! Mon ardeur s'éteignit ; mon front brûlant se couvrit d'une sueur froide. Camille ! pourquoi me le rappelait-elle ? Cette minute d'espoir, suivie d'un si prompt découragement, fut une des plus cruelles de ma vie. La raison me revint. Je n'abandonnai point ma pauvre amie, et je repris mon rôle sans mot dire.

Cette âme si douce semblait la proie du démon : elle avait, pour observer et surprendre M. de Lespardaye, des intuitions bizarres. Aucun agent de police n'eût déployé cette rigueur d'induction, cette incroyable pénétration. Je craignais très-fort, en la voyant si agitée, que quelque hasard ne la mit en présence de Camille. Si c'eût été dans la rue, quel scandale en serait résulté ! C'est chez moi heureusement que la rencontre eut lieu, et c'est M. de Lespardaye qui la provoqua. Nous attendions tristement au coin du feu, madame Mortimer et moi, l'heure du dîner : la porte s'ouvre et M. de Lespardaye entre.

« Que venez-vous faire ici ? lui dit madame Mortimer sans lui laisser le temps de parler et en se levant toute droite. Que voulez-vous ?

— J'arrive de Bougival pour vous voir, j'apprends là que vous êtes à Paris, et je...

— Que vous importe ? Depuis une semaine je suis ici et je sais ce que vous faites. »

Elle lui raconte alors, jour par jour, tous les détails que nous avions recueillis.

« Comment savez-vous que...

— Allez retrouver madame de Tocquemont, vous vous plairez mieux auprès d'elle.

— Je ne vous comprends pas, Marie, vous oubliez que nous avons un témoin.

— M. Nativel peut tout entendre, il est mon ami, il sait votre odieuse conduite, et...

— Revenez à vous, vous regretterez ces paroles emportées.

— Ne les méritez-vous pas ? D'ailleurs, je suis folle... je ne sais plus ce que je dis.

— Ni ce que vous faites. M'espionner ? Est-ce une conduite digne de vous ? »

Il lui adresse alors quelques reproches assez vifs. Cette audace comble la mesure, et elle tombe sur un fauteuil. Les sanglots l'empêchent de répondre.

Je m'étais tenu à l'écart, mais je n'étais pas resté indifférent à ce qui se disait devant moi. Je ressentis tout à coup une fureur si âpre contre M. de Lespar-daye que je bondis vers lui. Je lui saisis le bras, et l'arrachant à ce fauteuil près duquel il se tenait :

« Moi présent, lui dis-je, vous n'insulterez pas madame Mortimer ; vous n'aurez pas l'impudence

de lui adresser des reproches, vous qui faites le malheur de sa vie ! Demandez-lui pardon à deux genoux. C'est là votre vraie place, ne la quittez point. »

Madame Mortimer jetait sur nous des regards inquiets. Ses larmes étaient taries, elle ne savait ce qui allait advenir. M. de Lespardaye s'était dégagé de mon étreinte, et il avait été chercher son chapeau comme pour sortir.

« Vous êtes chez vous, me dit-il en se rapprochant de moi, vous semblez l'oublier. Je ne suis pas accoutumé à ces façons d'étudiant ; elles ne me conviennent à aucun degré. Madame Mortimer a jugé bon de vous confier les secrets de sa vie, mais je n'ai pas les mêmes raisons qu'elle d'avoir confiance en vous. »

J'étais confondu. Ce ton froid, ces manières du monde que M. de Lespardaye appliquait sans effort à une situation dramatique, me laissaient sans réplique et sans défense. Mon intervention avait changé les rôles. La physionomie de M. de Lespardaye, au lieu de la honte d'un coupable, exprimait je ne sais quel air ironique et triomphant.

« Je vous laisse, madame, dit-il en partant ; mais, puisque vous avez eu la bonté de me donner quelques conseils, permettez-moi, de mon côté, de vous faire une observation. Ne gardez pas près de vous un ami si jeune et si ardent. Cette compagnie peut donner lieu à bien des conjectures, et vous, qui examinez si sévèrement la conduite des autres,

veillez un peu aux apparences de la vôtre. M. Nativel peut bien passer pour votre... »

Il n'acheva pas, car madame Mortimer s'était élancée, et de sa main elle avait fermé la bouche de M. de Lespardaye.

« Non, Camille, je n'entendrai jamais sortir de votre bouche un pareil mot. Vous m'avez offensée, plus que vous ne l'aviez fait jusqu'ici. Sortez de cette chambre, et que le ciel vous pardonne. »

Il sortit, bien aise d'en être quitte. Cependant le soir il écrivait à madame Mortimer une lettre d'excuses, humble et tendre tout à la fois. Il ne voulait pas rompre une liaison dont les chaînes n'avaient rien de pesant, et jusqu'au dernier moment je le vis tout faire pour garder l'affection de madame Mortimer : tout, si ce n'est quitter madame de Tocquemont. Madame Mortimer céda à un mouvement très-féminin : en le voyant soumis et repentant, elle usa de rigueur, lui signifia, par une lettre très-sèche, qu'elle ne voulait plus le revoir, puis elle partit pour Bougival, parfaitement convaincue qu'elle ne rencontrerait plus jamais M. de Lespardaye. Quelle illusion ! comme si la passion abandonnait jamais ses victimes ! Je la reconduisis moi-même. Elle était dans un état pitoyable. La prostration avait succédé à l'agitation des jours précédents. Cette rupture, que j'étais trop jeune pour ne pas croire définitive, me donnait lieu d'espérer. Rien de personnel ne se mêlait à cet espoir ; mais, une fois dé-

gagée de ses liens, ne pourrait-elle reprendre à la vie ? Elle me pria de venir bientôt la revoir. Quand j'y retournai, deux jours après, je fus ému de son changement.

« Je n'ai pas besoin de dissimuler avec vous, mon cher ami, me dit-elle dès que nous fûmes seuls. Je ne puis pas vivre sans lui. La pensée qu'il est devenu un étranger m'est insupportable. J'ai essayé de la lutte, de la résignation ; ce dernier état m'est odieux. Lui, un étranger pour moi ! quel mot et quelle pensée ! Le néant : l'horrible chose ! Je ne puis supporter cette pensée ; les enfants le redemandent sans cesse ; tout le rappelle ici. Hier je me promenais au bord de la rivière. Un marinier, qui passait en bateau, m'a interpellée.

« Hé ! madame ! quand M. de Lespardaye viendra, dites-lui qu'il y a du poisson. »

« J'ai fondu en larmes après avoir répondu par un sourire... D'ailleurs, sans lui, que suis-je, moi ? Ma vie n'a de raison d'être qu'attachée à la sienne. Je rougis par avance de l'aveu que je vais vous faire, mais j'aime mieux le partager que de ne pas le voir du tout. J'ai préparé une lettre, voulez-vous la porter ? Lisez-la d'abord. »

Elle contenait ces simples mots :

« Pardonnez-moi et revenez. Je suis votre esclave soumise et dévouée.

« MARIE MORTIMER. »

« Pauvre femme ! lui dis-je, je porterai votre lettre. Comme vous avez dû souffrir !

— Oh ! oui ! dit-elle en jetant un regard au ciel et en étouffant un profond soupir. Voudrez-vous la remettre vous-même, cette lettre ? Et puis j'ai encore une grâce à vous demander. Faites-lui vous-même des excuses.

— Pourquoi ?

— Pour ce mouvement de vivacité auquel vous avez cédé l'autre jour. Il pourrait vous en garder rancune. Vous lui ferez des excuses, n'est-ce pas ? vous me le promettez ? Il a le cœur très-généreux, il vous saura gré de cette démarche. S'il est mauvais, c'est qu'on le conseille mal. Nous reprendrons notre vie d'autrefois, tous trois autour de la lampe. Je vous chanterai cet air de Grétry que vous aimez tant. »

Dès que je fus de retour à Paris, je courus chez Camille. Il était chez madame de Tocquemont. J'allai l'y rejoindre. Je le fis demander et j'attendis dans l'antichambre. Il arriva presque souriant, mais lorsqu'il me reconnut il fronça légèrement le sourcil. Je lui remis la lettre, et j'ajoutai quelques mots d'excuse qu'il reçut à merveille.

« Madame Mortimer est plus raisonnable, dit-il quand il eut fini de lire. J'en suis bien aise ; maintenez-la dans cette bonne voie. Vous avez été un peu vif, mais vous le regrettez, n'en parlons plus. Dites à notre amie que j'irai la voir au plus tôt, ... demain. »

J'étais surpris en voyant ce calme; comment la conscience humaine peut s'endurcir à ce point! Le lendemain, de bonne heure, je retournai à Bougival pour rendre compte à madame Mortimer de ma commission, sans lui dire, bien entendu, où j'avais rencontré M. de Lespardaye. Il ne vint pas, et nous l'attendîmes tout le jour. A mesure que le temps s'écoulait, la pauvre femme devenait triste et silencieuse. Souvent, je surprenais des larmes au bord de ses paupières. Nous veillâmes une grande partie de la nuit, comme s'il était vraisemblable que Camille arrivât à une heure aussi avancée. Je ne vous redirai pas tous les épanchements de cette âme honnête et profondément malheureuse. A présent, elle comprenait sa faute, et les larmes lui avaient ouvert les yeux. Rien de plus triste en ce monde que les situations qui ne reposent que sur le succès; elles ressemblent à ces constructions légères, bâties pour un été, que le premier vent d'automne enlève et détruit. Heureuse, elle n'avait pas su se repentir, mais elle se sentait déchirée de toutes les angoisses du remords, depuis qu'elle ne jouissait plus de l'impunité du bonheur. Tout s'écroulait à la fois dans cette âme agitée par les tortures de la jalousie. Moi, j'étais atterré devant cette douleur et ce bouleversement, et je constatais avec amertume l'insuffisance de ma tendresse. Un ardent désir de dévouement, c'est tout ce que je pouvais offrir en compensation de cet amour perdu. A quoi bon? Cette

nuît mit un terme à ses agitations; elle fit résolûment le sacrifice d'elle-même. Ce fut, avant de mourir, le dernier cri de la victime.

XIII.

M. de Lespardaye était enfin venu, et une froide réconciliation s'était faite. Qui aurait reconnu madame Mortimer dans cette femme pâle et muette que j'eus désormais sous les yeux? De temps à autre, un triste sourire contractait ses lèvres blanches; un flot de larmes venait à ses yeux. Sur ses mains amaigries, ses veines faisaient une saillie, et l'azur contrastait avec la peau moite et blanche. Pauvre femme! elle se mourait! Elle avait encore une fois quitté Bougival, afin, disait-elle, d'être plus près de Camille. Cette phrase la faisait tristement sourire sans l'abuser.

Dans les premiers temps, M. de Lespardaye ne comprenait rien à ce changement, mais il en jouit trop pour ne pas s'y habituer. C'était une simplification apportée à sa vie, et, comme il était toujours assuré de trouver bon visage, il faisait souvent à madame Mortimer l'aumône d'une visite ou d'un dîner.

Jamais je ne fus plus malheureux que pendant ce

printemps, et rien n'était plus navrant que l'état de ma pauvre amie. Tout fleurissait autour de moi, les bourgeons sur les arbres, les fleurs sur les tiges. De grosses pivoines étalaient leurs pompons rouges dans les parterres. Les oiseaux venaient, en gazouillant, picorer le pain que je leur jetais de ma fenêtre. Seule, madame Mortimer ne renaissait point à ce souffle réparateur.

« Croyez-vous qu'il soit heureux ? » me disait-elle de temps à autre. ~

Et c'était la seule allusion qu'elle fit à M. de Lespardaye. Sa dévotion avait pris une forme plus active. Je rencontrais souvent des prêtres chez elle, et je sus qu'elle visitait les pauvres. Évidemment, elle tentait de se créer une existence en dehors de M. de Lespardaye. Ce cœur aimant cherchait un intérêt pour l'avenir, sans oser rompre avec le passé.

Pour me prouver un jour à quel état de calme elle était parvenue, elle me montra une douzaine de lettres qu'elle n'avait point décachetées.

« J'ai reconnu la suscription, et je n'ai pas voulu les lire, » me dit-elle.

Elle les jeta au feu devant moi.

Cette résignation me désespérait. Je la voyais si passive, qu'il me semblait que peu à peu la vie allait se retirer d'elle. Son sort me semblait le plus pitoyable du monde. Il était donc bien naturel que j'enveloppassse d'une égale haine les deux auteurs

de ses maux. Madame de Tocquemont, à qui je ne pardonnais pas de m'avoir pris pour dupe, excitait surtout mes désirs de vengeance. Je cherchai longtemps dans ma tête, et je finis par trouver un moyen fort simple, et qui ne m'était pas venu tout d'abord. Je résolus de lui réclamer légalement l'argent qu'elle devait à mon père : je courus chez un huissier, je lui remis toutes les pièces, un billet qu'avait signé madame de Tocquemont, le terme en était échu depuis longtemps, et j'ordonnai une sommation en règle. Je me la fis lire, et les termes me semblèrent beaucoup trop doux ; mais l'huissier se refusa à les modifier. Le ciel ne favorisait pas mes démarches, comme vous l'allez voir. Le lendemain, appuyé sur ma fenêtre, je savourais, dans mon imagination, l'humiliation de la marquise ; je devinais sa colère à la vue du papier timbré, et je reconnaissais que la vengeance a des douceurs, lorsque madame Mortimer me fit demander. Je la trouvais avec M. de Lespardaye, elle pâle et bouleversée, lui très-agité ; il se promenait à grands pas à travers la chambre. Dès que j'eus franchi le seuil, madame Mortimer m'interpella.

« Venez, mon ami, venez me justifier.

— De quoi ? repris-je étonné.

— Vous le prévenez, comment voulez-vous que je le croie à présent ? dit M. de Lespardaye avec un ton irrité qui contrastait avec sa froideur accoutumée.

— Parlez, Camille.

— Vous avez envoyé ce matin une assignation à madame de Tocquemont? me demanda avec hauteur M. de Lespardaye.

— Oui, monsieur.

— Vous savez que c'est là un procédé qu'on n'emploie pas, et entre gens du monde...

— Je ne suis pas un homme du monde.

— Peu importe; je tiens à vous dire ma façon de penser.

— Je ne tiens pas à la connaître, et j'ignore, monsieur, pourquoi vous vous mêlez d'une affaire qui ne vous regarde en rien. »

Madame Mortimer voulut intervenir, mais Camille lui coupa la parole.

« Vous avez peut-être raison. Ce n'est pas, en effet, de votre procédé qu'il s'agit; mais je pense que c'est à l'instigation de madame Mortimer que vous avez fait cette belle action. Je le lui ai dit, elle a protesté de son innocence, et elle a voulu vous faire descendre pour que vos explications la justifient.

— Je ne sais pas bien les choses de la vie, mais je puis vous assurer que si madame Mortimer ne m'en prie, je ne réponds pas un mot. Je suis libre, je suis maître de mes actions, et je n'en dois compte à personne. »

Madame Mortimer s'efforça de me calmer. Je repris d'une voix plus douce :

« Je ne sais, monsieur, si vous me ferez l'hon-

neur d'ajouter foi à ma parole d'honneur, mais je vous jure que madame Mortimer ignorait absolument ce qui s'est passé.

— Vous le voyez, Camille, dit madame Mortimer qui le regardait d'un air suppliant.

— Je crois tout à fait ce que me dit monsieur, et je regrette, Marie, de vous avoir soupçonnée, dit M. de Lespardaye qui semblait affligé qu'elle ne fût point coupable.

— Je veux achever de vous prouver mon innocence, dit madame Mortimer, qui s'approcha de moi. M. Nativel va, j'en suis sûre, faire ce que je lui demande. Il ira jusqu'à l'hôtel, demandera à voir madame de Tocquemont, il lui fera des excuses, lui expliquera que cette sommation lui a été envoyée par erreur, et tout sera oublié. »

Ma figure exprimait peu de bonne volonté, car elle ajouta :

« Mon ami, je vous le demande en grâce, vous ne me refuserez pas. »

Sans dire un mot, je sortis de la chambre un peu brusquement, je fis ma visite et mes excuses, et je revins.

« Soyez satisfaite, dis-je à madame Mortimer, vous êtes obéie.

— Merci, mon ami; vous avez été la cause involontaire de cruelles souffrances. Si je n'avais eu l'heureuse inspiration de vous faire chercher, je crois que j'en serais morte. Mon innocence, ma dé-

licatesse, ce sont des mots auxquels il ne croit plus. Ne m'avez-vous pas espionné? m'a-t-il dit. Cette femme l'a perverti.»

Ce n'était pas là le dénouement que j'avais rêvé, et je comptais que ma petite vengeance aurait d'autres résultats que de faire pleurer madame Mortimer et de m'envoyer, genou en terre, demander pardon à la marquise. Pour m'achever, mon père, informé de mon incartade, m'écrivit pour me tancer vertement. Je jurai de renoncer à la vengeance.

L'état de santé de madame Mortimer m'affligeait : elle avait une maladie nerveuse des plus caractérisées. La fièvre la prenait souvent et elle dépérissait à vue d'œil. Elle que j'avais connue si douce et si tendre, cédait à des mouvements de vivacité irrésistibles ; son caractère s'altérait. Quand M. de Lespardaye venait, elle lui montrait toujours un visage souriant ; mais quelquefois, après son départ, c'étaient des explosions de cris et de sanglots. Pour faire diversion à cet état maladif, je l'avais engagée à aller à Bougival respirer l'air des bois.

« Je ne veux pas quitter Camille, me répondit-elle, je suis sa servante. »

Comme autrefois, il revenait s'asseoir à sa table ; il passait ses soirées au coin du feu, il faisait jouer les enfants ; mais quelle différence ! jamais un mot de reproche ne sortait de la bouche de madame Mortimer, soit qu'il partit de bonne heure, soit qu'il disparût pendant quelques jours.

Une fois seulement, elle eut devant moi une querelle assez vive avec M. de Lespardaye. Elle était trop faible pour sortir, et c'est Camille qui souvent menait promener les enfants. Un jour, il les conduisit chez madame de Toëquemont. On les fit goûter, et elles revinrent éblouies, contant à leur mère tout ce qu'elles avaient vu.

« Cette femme m'a tout pris, dit-elle en pleurant ; qu'elle me laisse au moins mes enfants. »

Comme M. de Lespardaye était dans son tort, il se fâcha ; cette discussion n'eut pas de suite. Madame Mortimer reprit son rôle de résignation. Elle était plus triste que jamais. L'amour avait abandonné cette pauvre créature ; et elle ne savait que devenir ; ses enfants ne pouvaient la rattacher à la vie : elle était plus amante que mère. J'ai connu quelques femmes qui ne pouvaient apporter à ces deux passions une égale ardeur, et ce n'étaient pas les moins séduisantes.

Au printemps succéda l'été sans amener du changement dans l'état de mon amie. Je dus la quitter quand mon examen fut passé. Quelle différence avec le départ de l'année précédente ! Nous nous quittions pleins de promesses, nous nous disions : au revoir. Je me rappelais, avec les plus minutieux détails, cette promenade dans les bois. Au lieu de tendres paroles, elle me dit avec une voix altérée et les dents serrées :

« Au revoir, mon ami ; si je n'étais plus de ce

monde quand vous reviendrez à Paris, ne m'oubliez pas. Si peu se souviendront de moi ; je ne compte que sur vous.

— Quelle folie ! dis-je en m'efforçant de sourire.

— Allez, ne me plaignez pas. J'ai bien moins peur de mourir que de vivre. »

« Mon ami, m'écrivait madame Mortimer quinze jours après mon arrivée à Bayeux, cherchez-moi une maisonnette dans vos environs, au bord de la mer ; j'y veux passer l'été. On ordonne les bains à M. de Lespardaye, et il préfère cette côte à toute autre. Moi, je ne m'en plains pas ; je vous verrai souvent, et ce sera une grande consolation pour moi. Je vous aime de tout mon cœur. Occupez-vous de moi, et dès que je sais la maison retenue, j'accours. »

Cette résolution me faisait peur ; l'air de la mer pouvait lui être funeste. Je fus tenté de lui écrire pour l'en avertir ; mais que lui importait ? Elle se souciait bien de la santé !

C'est à Port-en-Bessin, à deux lieues de Bayeux, que je trouvai une maison. C'était la seule, je n'eus pas à hésiter. Un peu en retrait, elle était abritée du vent de mer, et dans le jardin, quelques rosiers poussaient mêlés aux tamaris. Dès qu'elle eut reçu ma réponse, madame Mortimer se mit en route. J'allai au-devant d'elle au bureau de la diligence, et je l'invitai, de la part de ma mère, à se reposer à la

maison avant de partir pour Port. J'étais bien aise qu'elle consultât mon père en qui j'avais toute confiance.

C'est là que je la vis pour la dernière fois aimable et enjouée, comme elle l'avait été lors de nos premières rencontres. Par amitié pour moi elle se montra pleine de grâces pour ma mère, de respect pour mon père. Moi, je ne pensais qu'au moment présent, et, avec l'insouciance de mes vingt ans, je m'abandonnais à des impressions joyeuses. Notre salle à manger était illuminée par le soleil. Un gai rayon faisait briller les carreaux rougis et notre table de noyer. Sur les carafes on voyait des prismes que les enfants regardaient avec admiration. Comme elles battirent des mains lorsqu'on apporta une vaste jatte de crème normande ! Madame Mortimer souriait du haut des coussins dont je l'avais entourée. Doux moment, si vite écoulé !

La voiture était là, il fallait partir. J'accompagnais madame Mortimer jusqu'à Port ; ma mère promettait de faire souvent le voyage, et tous se séparaient bons amis. Cette gaieté, cet abandon disparurent dès que nous fûmes dans la voiture. Elle se contenta de me serrer la main, puis elle regarda l'horizon. Après un long silence :

« Je n'ai pas vu la mer, dit-elle, depuis mon retour d'Italie. Celle-ci, en comparaison de la Méditerranée, va me sembler froide et triste. L'autre

était si bleue ! J'aime mieux ne plus voir cette mer italienne, ... elle ne me reconnaîtrait pas. Je voulais aller à Arcachon, mais Camille a préféré venir sur cette côte. Cela se comprend. »

Un sourire ironique crispa ses lèvres et elle retomba dans le silence.

Quels cris de bonheur poussèrent les enfants à la vue de leur maisonnette ! Leur joie contrastait avec la sombre humeur de leur mère. Des meubles venus de Bayeux, des bouquets disposés dans des vases, ornaient un peu les salles trop nues. Madame Mortimer ne regarda rien ; elle voulut tout de suite aller au bord de la mer. Deux petites falaises assez basses encadrent Port. La plage, couverte de galets, n'offre aucune beauté, mais c'est la mer, la mer avec son horizon infini, ses eaux vertes et son éternel murmure. Ma pauvre amie s'appuyait sur mon bras, et elle aspirait cet air salé qui la glaçait. Le temps s'était couvert ; de gros nuages se reflétaient dans les eaux ternies. Le vent agitait nos cheveux ; nous n'échangions pas une parole.

« Que c'est vide ! dit-elle tout d'un coup en soupirant ; que j'ai aimé la mer, autrefois ! ... maintenant, c'est fini ... je n'aime plus rien ... Rentrons à la maison. »

Deux jours après, Camille arrivait à Bayeux. Il vint me rendre une visite en passant. Il désirait consulter mon père sur la santé de madame Mortimer. Mon père lui laissa peu d'illusions ; l'air de la

Normandie lui semblait fatal, et il engagea M. de Lespardaye à se fixer dans le Midi. Je crois que la consultation ne fut pas du goût de Camille, car il répondit avec une certaine maussaderie :

« Vous avez peut-être raison, mais madame Mortimer ne veut pas aller si loin. »

Il était trop égoïste pour aimer l'inquiétude, et, quand je le revis à Port, il me parut de la plus grande sérénité. Il se plaisait là. Les bains lui faisaient du bien ; il avait pris un goût vif pour la navigation. Chaque jour il allait à la pêche. Un divertissement nouveau charmait ce mondain blasé. Mettre un costume, de grandes bottes avec une vareuse rouge, manger sur le pouce, porter un filet sur l'épaule, c'étaient autant de plaisirs pour cet homme qui avait toute la niaiserie d'un enfant, sans en avoir l'innocence. Comme il m'était odieux ! je ne pouvais plus l'écouter. Cette conversation qui m'avait autrefois paru attrayante, me semblait aujourd'hui creuse et factice. Quel intérêt pouvais-je prendre à ces longues tirades sentimentales, à ces théories sur les poètes de la mer ? Je savais que tout cela n'était que le verbiage d'un perroquet bien appris. Quand le langage n'est point l'écho de l'âme, il faut qu'il soit bien éloquent.

XIV.

Madame de Tocquemont n'était pas encore arrivée chez elle. On l'attendait de jour en jour. Son passage à Bayeux était un événement ; on voulait voir ses voitures, ses fourgons ; tout le monde se mettait aux portes. Je fus averti de son arrivée par la rumeur publique. Je devais dîner le soir même à Port, et je me promettais de cacher cette nouvelle à madame Mortimer. Je la rencontrai sur la route, à quelque distance de sa maison.

« Camille est parti, me dit-elle, il est allé faire une visite dans les environs. On est donc revenu ? »

Je ne sus pas mentir. A quoi bon d'ailleurs ?

Mon père était rentré dans les grâces de madame de Tocquemont, mais non dans son argent. Il allait souvent au château, où je refusais régulièrement de l'accompagner. On y menait joyeuse vie et on parlait d'y jouer la comédie. Je ne pouvais m'empêcher de faire un rapprochement entre cette maison seigneuriale où on se livrait à tous les fastueux plaisirs de la vie, et cette maisonnette de Port, où se mourait une femme incomparable, dans le désespoir et dans les larmes. Que le même homme fût également

aimé dans les deux maisons, qu'il y prodiguât les mêmes grâces factices, je n'y pensais pas sans tristesse.

Une série de tempêtes signala le mois de septembre, et les vents âpres aggravèrent l'état de madame Mortimer. Elle eut une attaque nerveuse, suivie d'une fièvre si violente, que nous craignîmes une fièvre cérébrale. Elle avait demandé plusieurs fois M. de Lespardaye, je crus de mon devoir de l'aller chercher. Il jouait le soir même un proverbe; mais il sacrifia ce plaisir et m'accompagna sans hésiter. La nuit fut assez mauvaise, mais, le lendemain matin, la malade était beaucoup mieux. Elle engagea Camille à aller se promener en mer et lui **demanda** de revenir dîner avec elle. Mon père **avait** permis qu'elle assistât **au dîner**. On l'avait apportée dans son fauteuil, et elle nous regardait. Au sortir de table, nous nous étions assis dans le salon. En l'honneur de la malade, on avait jeté dans la cheminée une brassée de bois mort qui flambait en pétillant. Les enfants jouaient autour, madame Mortimer avait penché la tête sur l'oreiller où elle sommeillait, Camille dessinait, et moi je lisais. A nous voir ainsi réunis on eût dit que le calme et le bonheur résidaient au milieu de nous. Le bruit d'une voiture nous fit tous tressaillir. On entendit le marteau qu'on heurtait, des voix de femmes, et enfin l'on vit paraître madame de Tocquemont. Madame Mortimer se souleva en ouvrant de grands

yeux, Camille se redressa en jetant loin de lui crayons et papier, les enfants se sauvèrent.

« Je vous demande pardon, madame, dit la marquise avec une aisance parfaite, d'oser me présenter ainsi chez vous. J'ai appris que vous étiez dans notre pays, souffrante, et je suis venue prendre de vos nouvelles.

— Je vous remercie, madame.

— Vous allez bien, monsieur de Lespardaye ? » dit-elle en serrant la main de Camille.

Elle s'assit. Rien n'était dramatique comme le froid appareil de ces personnages réunis, agités des passions les plus vives, que la force de l'usage rendait calmes et polis. Un nouveau venu n'aurait vu là que des gens de bonne compagnie, échangeant les sots propos qui leur sont familiers.

« Je regrette beaucoup, madame, reprit madame de Tocquemont, de n'avoir pas su plus tôt que vous étiez dans mon voisinage, j'aurais voulu vous faire les honneurs de la Normandie.

— Vous êtes trop bonne, reprit madame Mortimer, chez qui la faiblesse rendait l'émotion plus visible. J'ai eu si rarement le plaisir de vous rencontrer.

— Comment donc, madame, vous avez été excellente pour une œuvre à laquelle je m'intéressais. »

La conversation manquait d'aliment. M. de Lespardaye ne savait que dire, et moi, je me taisais. Madame de Tocquemont resta une demi-heure

environ; elle se leva avec une grâce parfaite, puis, se tournant vers Camille, elle lui dit :

« Je compte sur vous; j'espère que vous voudrez bien me reconduire. Je meurs de peur, le soir, dans les chemins.

— Je ne sais si je... balbutia Camille.

— Vous permettez, n'est-ce pas, madame, que M. de Lespardaye me ramène? Vous ne devez pas avoir besoin de lui, et voici monsieur, ajouta-t-elle en me montrant, qui se charge de vous soigner. »

Madame Mortimer était devenue pâle comme son oreiller.

« Je crois, reprit-elle faiblement, que M. de Lespardaye est assez bien élevé pour ne vous point laisser dans l'embarras. Je regrette de le voir partir... je suis si faible encore.

— Oh ! madame, du moment où vous tenez à le garder, je n'ai plus peur; il est libre, qu'il choisisse, et je ne doute pas qu'il ne préfère rester. »

Je ne puis vous rendre les inflexions doucereuses et traîtresses avec lesquelles elle prononçait ces paroles. Quels regards elle jetait sur son amant ! Avec quel art elle avait amené les choses au point où elle voulait ! Sans grands mots, sans gestes dramatiques, tout simplement avec le langage de la bonne compagnie, elle avait mis Lespardaye en demeure de se prononcer entre elles deux en leur double présence.

« Décidez-vous, monsieur, reprit madame Mor-

timer. Si vous partez, je contremanderai le pêcheur avec qui vous deviez aller demain en mer. »

La pauvre femme invoquait un plaisir qui n'était point elle pour retenir son amant.

« J'ai peur de vous voir partir seule, dit alors Camille, qui hésitait visiblement, mais qui cherchait à se préparer une retraite, la plus honorable possible.

— On ne meurt pas de peur, répondit madame de Tocquemont; vous n'aurez point ma mort sur la conscience.

— Ce serait trop de deux, » murmura madame Mortimer.

Moi seul je l'entendis.

« Partez donc, monsieur de Lespardaye, ajouta-t-elle à haute voix, vous voyez bien que madame ne peut se passer de vous.

— Je reviendrai demain savoir de vos nouvelles. »

Camille prit son chapeau en disant ces mots.

« Partons, » dit madame de Tocquemont dans l'impatience du triomphe.

Elle fit une grande révérence et se dirigea vers la porte, tandis que M. de Lespardaye se rapprochait du fauteuil de la malade pour lui donner la main. Pendant qu'il était là, la tête penchée, les lèvres sur cette pauvre main amaigrie, madame Mortimer se baissa jusqu'à son oreille, et je l'entendis qui murmurait :

« Vous êtes un lâche ! »

Il se releva comme si on l'avait frappé, puis, se tournant vers madame de Tocquemont, il lui dit :

« Je vous demande pardon, madame, je vous fais attendre. »

Ils disparurent, et on entendit encore une fois les voix, la porte qu'on fermait et la voiture qui s'éloignait.

Pauvre femme ! comme elle pleura au coin du feu. Toute seule, elle y restait ; moi, dans le coin de la chambre, je la regardais pleurer et je n'osais avancer.

« Êtes-vous là ? dit-elle.

— Oui.

— Approchez, mon ami ; je crois que je vais mourir. Tout est donc fini. Je me croyais résignée, prête à tout... pouvais-je prévoir qu'on viendrait chez moi me... et lui... »

Un frisson général la saisit ; elle ne put achever. Elle se trompait, ce n'était pas encore la fin. Mon père, que je fis appeler, me conseilla de partir au plus vite. Le changement d'air, les médecins de Paris, peut-être pouvait-on espérer de ce double secours ? Je fis à la hâte les préparatifs du départ. La chaise de poste qu'on avait amenée servait au retour. Nous allions partir sans avoir revu M. de Lespardaye. Tout était prêt, les malles ficelées, le postillon en selle. Un homme à cheval accourut : c'était Camille.

« Vous partez ! que signifie... elle est donc bien malade ? »

Il était descendu de cheval ; j'étais, moi, sur le marchepied de la voiture ; j'y entrai sans lui répondre, et je fermai la portière.

« Je pars avec vous, me cria-t-il.

— Trop tard, lui répondis-je. En route, postillon. »

Nous partîmes. Madame Mortimer supporta le voyage assez bien. Les médecins appelés en consultation déclarèrent que la situation n'était pas désespérée. Nous l'installâmes dans cette chambre où pour la première fois je l'avais soignée. Elle me faisait souvent venir près de son lit, dans les intervalles de repos que lui laissait la maladie. Avec quel calme et quelle résignation elle parlait de sa fin prochaine ! Son confesseur avait exigé qu'elle ne revît plus M. de Lespardaye ; en revanche, il voulait qu'elle se réconciliât avec son mari. Cette double résolution lui était fort pénible.

« Je crois bien, me disait-elle, que l'abbé Tardy me laissera voir l'un quand j'aurai vu l'autre. Si vous saviez comme je suis apaisée ! Il me semble que je suis déjà morte, et que c'est mon ombre qui vient ici remplir ces derniers devoirs. Dieu m'a fait la grâce de m'éclairer ; je vois bien aujourd'hui pourquoi j'étais coupable. Si Camille était mort lorsque nous le soignons tous deux, je me serais crue suffisamment punie. Et pourtant, qu'était-ce

que la douleur de sa mort comparée à celle de son abandon? Quand je me suis vue trahie, et que dans mon âme ont germé tant de mauvais sentiments, j'ai frémi comme l'hermine dont la robe est souillée. C'est de l'orgueil, mais c'est de quoi je meurs. Le monde m'accablait le jour où je partais avec Camille; eh bien, jamais cœur ne fut rempli de plus nobles pensées, de plus saines aspirations! On me jetait de la boue alors; depuis que je suis malheureuse, on me plaint peut-être; on a tort. Toutes les furies vengeresses habitent mon cœur. Je meurs, ne croyant plus à moi. Me pardonnera-t-on là-haut? Je ne l'espère plus. »

La visite de M. Mortimer lui causa beaucoup d'émotion. On m'appela dès qu'il fut parti.

« J'ai été bien troublée, me dit-elle; j'ai besoin de revoir un visage d'ami. Pauvre homme! il s'est montré excellent. Il m'a promis de faire élever les enfants. Je voulais, avant tout, les soustraire à cette femme. Camille les verra au couvent. Savez-vous à quoi je pensais pendant tout le temps qu'il était là? A cette journée de campagne où j'avais vu Camille pour la première fois. Que ce temps est loin! Ah! si j'avais à recommencer la vie! »

M. Mortimer venait tous les jours, et peu s'en fallait que M. de Lespardaye ne le rencontrât dans l'escalier. Camille était arrivé quelques jours après nous, et il passait tout son temps chez moi, afin d'être plus à portée des nouvelles. Ce n'était qu'un

demi-coupable, et il n'était odieux qu'à moitié. Il insistait souvent pour voir madame Mortimer, et il se soumettait de mauvaise grâce à la décision du confesseur. Je ne sus pas lui refuser de porter quelques messages de sa part.

Bien que madame Mortimer fût calme et résignée, je voyais bien qu'elle ne pouvait se résoudre sans le plus amer chagrin à ne pas revoir Camille. Ce désespoir activait le cours de la maladie. Je pris sur moi d'en parler à l'abbé Tardy. Je trouvai un homme sage, doux, éclairé, qui approuva tout à fait ma démarche.

« C'est une sainte à présent; elle peut le voir. Quelle âme! rien ne la souillera. »

Dès qu'il eut annoncé cette bonne nouvelle à madame Mortimer, elle me fit demander.

« Courez le chercher, » me dit-elle.

Je la laissai, et je courus à la rue de Bourgogne. Cathille n'y était pas. Le valet me remit une lettre qu'il avait laissée pour moi. Je l'ouvris en tremblant : un message très-pressant l'appelait en Normandie; il partait, et m'annonçait son retour dans quatre jours. Ce serait trop tard. Je revins au boulevard des Invalides par le chemin le plus long, morne et désespéré. Qu'allais-je dire ? En effet, elle s'était parée; toilette funèbre : une dentelle noire encadrait son pauvre visage amaigri, ses mains fluttes et transparentes retenaient un couvre-pied de guipures. De sa table on avait écarté les fioles

et les drogues. Un bouquet de violettes y trempait dans l'eau; elles exhalaient ce parfum qui lui était habituel, et, pour un instant, je pus me croire revenu aux anciens jours. Hélas! sa voix brisée par la maladie m'enleva toute illusion.

« Eh bien, vous ramenez l'enfant prodigue? me dit-elle en tâchant de sourire.

— Il va venir tout à l'heure.

— Quand?

— Dans une heure ou deux, peut-être; il était sorti.

— On ne vous a pas dit où il était? Vous auriez dû l'aller chercher. Je ne pourrai pas m'habiller ainsi tous les jours.

— Il est à la campagne.

— Où? à quelle campagne?... Ah! je ne le verrai pas aujourd'hui; s'il vient demain, mes pauvres violettes seront fanées. Vous ne me répondez pas, mon ami, vous vous cachez le visage. Ah! je devine, il est à Tocquemont! »

Elle poussa un cri si faible, que c'est à peine si je l'entendis. Elle avait deviné avec la pénétration que donnent parfois les approches de la mort. Quand elle revint à elle, après une crise plus forte qu'aucune autre, elle appela l'abbé Tardy.

« Nous approchons de la fin, me dit-il en sortant de sa chambre. Je vais chercher M. Mortimer; vous, entrez, elle vous demande. »

J'entrai.

« C'est fini, mon ami, me dit-elle. Je ne passerai point la nuit. Je ne verrai plus Camille en ce monde, et Dieu ne m'a pas permis de lui dire que je lui pardonne. C'est vous que j'en charge. Vous avez été pour moi le plus tendre des amis, et là-haut je prierai pour votre bonheur. »

Je m'étais agenouillé auprès de son lit et je sanglotais la tête dans la couverture. Sa main rencontra les miennes, elle les serra dans une faible étreinte.

« Adieu, encore adieu. Dites-lui bien que je meurs calme et réconciliée avec tous ceux que j'ai aimés. Qu'il soit heureux en ce monde! Qu'il laisse mettre les enfants au couvent. Il ira les voir. Pauvres petites chères, les aimera-t-il plus que moi?... Oh! non, pas de reproches, je lui pardonne, je l'aime. Donnez-moi des ciseaux, vous en trouverez sur la cheminée. »

Je les lui donnai.

« Tenez, dit-elle en me remettant une longue tresse de cheveux qu'elle avait coupée, vous la lui donnerez en souvenir de moi, s'il vient la réclamer; sinon, gardez-la. Mes pauvres cheveux, comme il les aimait quand il m'aimait!... Vous, prenez cette petite boîte avec laquelle vous jouiez toujours; elle vous rappellera nos bonnes causeries du soir... Mon bien cher enfant, soyez béni; vous avez été secourable et bon. Que mes malheurs vous servent de leçon! Je me suis trompée ici-bas. J'ai cru suivre la bonne voie, j'ai cru que l'amour était le souverain

bien. Il n'y a qu'un chemin en ce monde : celui du devoir. Adieu, c'est la dernière fois. Je prierai Dieu pour vous... les cheveux... donnez-les s'il les réclame... Envoyez-moi l'abbé Tardy. »

Je sortis, dans quel désespoir, vous le devinez. J'allai dans la chambre des enfants qui pleuraient sans se douter du malheur qui les menaçait. A neuf heures, on ouvrit les portes de la chambre de madame Mortimer. Elle fit une confession publique. Nous étions tous là, à genoux, maîtres et domestiques. M. Mortimer ne pleurait pas, et moi j'étouffais mes sanglots pour ne pas faire scandale. Pauvre chère aimée ! qu'elle était belle encore sur son lit, soutenue par une force divine, s'accusant et s'humiliant. Lorsqu'elle eut communiqué en notre présence, l'agonie commença et elle mourut avant le jour, à cette heure précisément où j'avais fait à ses pieds serment de fidélité et de dévouement...

Ah ! mes amis, je vous demande pardon de pleurer encore à ce triste souvenir. Ces cheveux, M. de Lespardaye n'est pas venu me les demander, et les voilà auprès de ma cheminée dans ce cadre noir. Pendant ces deux années, mon imprudence a plus d'une fois compromis le bonheur de madame Mortimer, mais je crois l'avoir bien aimée ; voyons, prononcez, était-ce d'amour ou d'amitié ?



UNE ÉLÈVE DE LAVATER



UNE

ÉLÈVE DE LAVATER

Des pieds jusqu'à la tête, il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes,
Enfin, deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes.

(*Amphitryon*, acte II, scène 1^{re}.)

I.

ESSAIS CHRONOLOGIQUES.

Où se cache le fonctionnaire mystérieux chargé d'enregistrer les mariages clandestins que le monde appelle une liaison? Dans quel tiroir serre-t-il son registre couleur de rose? Où le surprendre? Je ne veux citer que des dates incontestables, comme il convient à tout homme qui se respecte. Si ce maire peu estimé a disparu avec son treizième arrondisse-

ment, comment savoir l'année, le mois et le jour où, pour la première fois, M. de Méguinville a dit à madame des Aulnaies : « Je vous aime ! » Contenons-nous d'un simple calcul de probabilités, et prenons pour point de départ de ces amours l'hiver de 1854.

En fouillant les mairies nouvelles, je pourrais vous apprendre à quelle heure naquit mademoiselle Blanche Dressolles, quel jour elle épousa M. Rabron des Aulnaies, dates officielles s'il en fut ! Ce n'est point un mince service que je vous rendrais là, et vous feriez le bonheur de bien des matrones. L'âge de madame des Aulnaies : quel point en litige ! quelle question brûlante ! Souvent elle revenait sur le tapis.

« Quarante ans, disait l'une.

— Trente-huit, soutenait une dévote qui s'ordonnait l'indulgence.

— Quarante-cinq, » concluait une troisième, qui n'avait pas encore renoncé à Satan.

Et de quels arguments n'appuyait-on pas toutes ces propositions ? Une robe jaune en telle année ; un costume de bergère à tel bal ; une cousine, camarade de pension, que sais-je ? C'est de l'histoire ancienne. On ne l'apprend plus ; sachons donc l'ignorer.

En ce temps-là, moins visiblement qu'à présent, madame des Aulnaies était plus âgée que M. Julien de Méguinville. « Elle est encore bien belle, » dit-

on ; phrase terrible qui équivaut à une date. Cependant le sourire de madame des Aulnaies est célèbre : les dents les plus blanches du monde, deux lèvres de pourpre qui se relèvent vers les coins. L'œil suit le mouvement de la bouche ; il se ferme à demi ; et à travers de longs cils, on voit briller des regards malicieux. Peut-on vieillir quand on sait sourire ainsi !

M. des Aulnaies, lui, c'est le mari classique, froid et ennuyeux, maussade si sa femme est en retard pour dîner, mais de très-bonne humeur si c'est Julien qu'on attend. Il élève toujours des chevaux, fait valoir une terre en Picardie, siège au conseil général, revient à Paris de temps à autre pour accompagner sa femme dans le monde. Il faut bien qu'on le voie pour croire à son existence. Madame des Aulnaies, en femme habile, ménage sa situation. Elle est invitée chez la duchesse d'A... et chez la comtesse P... Afin que les portes restent ouvertes, M. des Aulnaies tient le battant.

Voilà pour l'extérieur ; quant aux vertus de madame des Aulnaies, son opinion sur l'immortalité de l'âme, ses croyances sur la fin de l'homme, n'en parlons pas. Sait-elle seulement ce que ces mots-là veulent dire ? N'allez pas croire surtout qu'elle manque d'esprit : au contraire, elle passe pour bien écrire ; elle assiste volontiers à une réception de l'Académie, lorsqu'elle a un chapeau neuf ; et elle a toujours lu le dernier roman de la *Revue*.

des Deux Mondes. C'est l'instruction primaire des gens du monde. Ses principes ? Je suis certain qu'elle en a, mais de fort platoniques.

Elle sait vaguement qu'on a des devoirs à remplir ici bas, qu'il vaut mieux s'y conduire d'une façon que d'une autre. C'est tout. La toilette l'a longtemps occupée, puis la coquetterie; enfin, au bout, est venu l'amour. M. de Méguinville lui a tourné l'esprit.

« Voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes amis, M. Julien de Méguinville ? lui dit la duchesse d'A...

— Il a bonne grâce, pensa madame des Aulnaies.

— Le joli sourire ! » murmura Julien.

Tel fut le romanesque événement qui les mit en présence.

Pourquoi deux êtres inconnus l'un à l'autre, deux jours auparavant, n'ont-ils plus qu'une pensée, qu'un sentiment ? Pourquoi leur cœur... qui l'expliquera jamais ? ce ne sera pas moi.

II.

CONVERSATION INNOCENTE.

Le comte Julien de Méguinville avait de bonne heure perdu son père et sa mère. Élevé par une

grand'mère, surveillé par un oncle, il n'avait pas quitté Paris. Le collège, un baccalauréat pénible, quelques tentatives de droit, une admission d'emblée au Jockey-Club, une course plate, gagnée d'une demi-longueur : voilà les traits les plus marqués de cette existence, banale comme l'exergue des pièces de monnaie, que la fortune et la noblesse frappent chaque jour à l'effigie de la paresse et de la sottise.

Il aimait la musique au point d'avoir, un dimanche, sacrifié les courses au Conservatoire ; c'est une circonstance atténuante. Et sa jolie figure, son air élégant que j'allais oublier ! Pourquoi d'ailleurs se montrer sévère pour qui a su plaire ? Puisque madame des Aulnaies l'aimait, n'avait-il pas quelque valeur ? Je n'en répondrais pas cependant, et, si vous le permettez, je vais vous faire juge. Écoutez aux portes.

Nous sommes au commencement de l'hiver de 1860. M. des Aulnaies surveille des plantations à la campagne. C'est le soir, et madame des Aulnaies attend Julien, qu'elle a prié de venir prendre une tasse de thé en sortant des Italiens. Dans la cheminée, le feu flambe ; deux lampes voilées de papier rose éclairent doucement le salon ; par terre un petit troupeau de pliants, de chaises basses et de fauteuils bariolés. C'est un gros bouquet de couleurs à réjouir un peintre. Julien entre.

« Vous ! s'écrie madame des Aulnaies, qui rougit légèrement. Quelle bonne surprise ! il n'est

que dix heures ; vous n'avez pas attendu la fin ?

— Non, les Italiens m'ennuient. Ah ! quand on a goûté à la musique allemande... Que lisez-vous là ?

— Le roman de madame Sand.

— Dans la *Revue* ?

— Oui.

— Il ne me plaît pas beaucoup. C'est très-bien écrit, par exemple.

— Supérieurement. Voulez-vous du thé ?

— Pour vous obliger, comme dit Henri Monnier. Je n'aime plus le thé... Savez-vous ce qui me frappe chez madame Sand ? C'est son style : elle décrit si bien la nature ! Ne trouvez-vous pas ? Quel dommage qu'en politique, elle... Pas trop de sucre, n'est-ce pas ?

— Deux morceaux, c'est votre compte, je ne l'oublie pas. Les Italiens étaient-ils brillants ?

— Assez.

— Beaucoup de monde de connaissance ?

— Toujours les mêmes visages. C'est fastidieux.

— Madame d'O... était-elle en beauté ?

— Ce n'est pas son jour aujourd'hui. C'est le jeudi.

— Elle avait le mardi l'an dernier.

— Mais non, car... »

Suit une discussion approfondie sur le jour de loge de madame d'O..., que Julien termine par la phrase qu'il aurait dû faire en commençant :

« Au surplus, le mardi ou le jeudi, cela m'est bien indifférent. »

Ce n'est qu'un nuage, s'était dit d'abord madame des Aulnaies, mais le ciel était pris, et le temps tournait à l'orage. Il fallait interroger.

« N'avez-vous pas votre fauteuil habituel? lui demanda-t-elle; puis, votre thé est-il assez fort? — Cette jardinière vous est-elle incommode? — Vous ai-je déplu en quelque chose? »

Quelle savante progression : les aises, l'estomac, puis l'affection... Comme madame des Aulnaies connaît le cœur humain de nos jours!

A tout, Julien répond par un hochement de tête qui signifie non. Il se plaint enfin d'une migraine et quitte la place. Madame des Aulnaies le reconduit en souriant jusqu'à la porte du salon. Elle renvoie ses gens, et revient s'asseoir près du feu, pour réfléchir, ou plutôt pour pleurer.

« Il ne m'aime plus, se dit-elle, je lui suis odieuse! »

Les larmes recommençaient; elles devenaient des sanglots. Peut-être même auraient-elles été jusqu'à l'attaque de nerfs? Mais la femme de chambre était couchée, et les nerfs sans témoins se calment vite. Le mal était grand; pour y porter remède, il fallait voir juste. Madame des Aulnaies se dépouilla de toute illusion; elle se dit son âge. Elle ne fit pas comme ces actrices vieilles et laides qu'on voit, dans les proverbes à la mode, interroger leur

miroir et le repousser en murmurant : Flatteur!

Ici, rien de semblable; une femme éprise, anxieuse, qui s'interroge avec sévérité, et qui juge sans partialité le caractère de son amant. D'où vient donc la singulière faculté qu'ont les femmes d'aimer passionnément un être qu'elles jugent parfaitement. Est-ce preuve de force ou de faiblesse? De faiblesse, j'incline à le croire, puisque cette faculté a été refusée aux hommes, et qu'elle est une des mille inconséquences du cerveau féminin. Voici comment elles raisonnent : la sottise est haïssable; monsieur un tel est un sot, je dois le haïr; donc je l'adore. Nous, lorsque notre cœur est troublé, nous voyons trouble, mais les femmes aiment trouble, alors qu'elles voient net.

III.

CONCLUSIONS DE MADAME DES AULNAIES.

Au bout de huit jours d'examen, de réflexions, madame des Aulnaies conclut en ces termes :

- « Il y a un écrivain de beaucoup de talent et d'esprit qui a découvert chez les femmes, à une certaine période de la vie, un état d'âme qu'il a baptisé d'un nom caractéristique : la crise. Le nom est resté. Ce besoin de l'inconnu, ce dégoût du

présent, la crise, en un mot, pourquoi les hommes du monde sans occupations, sans carrière, sans ambition, ne l'éprouveraient-ils pas? Pourquoi, lassés de plaisirs, écœurés de monotonie, n'aspireraient-ils pas à des joies nouvelles? Ils ont aussi leurs crises. Les causes sont différentes, mais les effets identiques. Crises mâles et crises femelles, c'est tout un : même trouble dans la vie, même dégoût général; ce qui charmait ennue, ce qui réjouissait fatigue, ce qui plaisait importune. Tout devient fade, tout paraît monotone. Chez les femmes, c'est le vide du cœur qui engendre la révolution; chez les hommes, c'est le vide de l'esprit. La femme souffre de sa vertu; l'homme rougit de ses vices; l'une veut être nécessaire à quelqu'un, l'autre veut servir à quelque chose. Le néant de la vie fait peur à tous deux. Ils sentent que le temps marche et les presse, et ils se demandent s'ils ont encore assez de jours à vivre, l'une pour aimer, l'autre pour penser. Tel est le mal de Julien; il a sa crise. J'ai mis le doigt sur la plaie; mais je me suis donc trompée jusqu'à présent? Flatter les manies de Julien, lui préparer son thé, lui raconter la dernière nouvelle, lui annoncer le mariage qui se fait ou qui se défait; là s'est bornée ma tâche. J'avais le respect de ses habitudes, je vivais de sa vie. Il faut changer : mais que faire, à quoi l'occuper? Oh! je chercherai et je trouverai. Je suis femme, et je veux.

Madame des Aulnaies, pour rattacher son ami, s'avisa d'un moyen vieux comme les comédies. Elle avait déployé une rare sagacité dans la recherche du mal; elle ne sut y appliquer d'autre remède que la jalousie : peine perdue, d'ailleurs; le cas était désespéré. Madame des Aulnaies jeta les yeux sur M. de Faverie. Julien ne l'aimait pas. Que serait-ce s'il l'avait pour rival? M. de Faverie était un de ces demi-sots qui, dans le monde, font figure d'hommes d'esprit. Il savait par cœur quelques vers de Musset, et il avait des prétentions au dessin. Assidu chez madame des Aulnaies, il lui avait fait une cour réservée, qui voulait dire : Si vous n'aimez plus Méguinville, et si vous avez envie d'en aimer un autre, pensez à moi.

« Je fais faire mon portrait, dit madame des Aulnaies à Julien.

— Ah!

— Devinez-vous le nom du peintre?

— Non.

— C'est M. de Faverie.

— Ah!

— Ai-je tort? Vous semblez mécontent. Voulez-vous que je me dégage?

— Point. Faites donc ce qui vous plaît. »

Aucune humeur; le ton le plus naturel; la jalousie ne prenait pas. Faverie avait un atelier et croyait sérieusement qu'il faisait des portraits. Tout le temps que durèrent les premières séances, Julien n'enten-

dait que les louanges de Faverie : Quel talent ! quel joli atelier ! les beaux tapis de Perse !

Plusieurs fois on dit à Julien, qui venait faire sa visite à l'heure accoutumée :

« Madame pose ; si monsieur veut aller chez M. de Faverie, madame a dit qu'elle y serait jusqu'à quatre heures. » Julien haussa les épaules, n'alla pas chez Faverie et retourna au club. Les visites de Julien devenaient plus rares.

« Je suis perdue, s'écria un jour madame des Aulnaies. Il pense peut-être au mariage. »

IV.

UNE NOUVELLE.

Le mariage ! quel ennemi ! il combat à visage couvert ; il attaque en secret, la nuit. Où l'atteindre ? comment le poursuivre ? Plus de lutttes, partant plus d'espoir. Cette pensée seule rendit malade madame des Aulnaies, qui fut obligée de garder le lit ; et les séances du portrait furent interrompues. Julien ne paraissait pas. Elle écrivit : pas de réponse. Elle voulut sortir, aller le trouver ; mais elle était si faible qu'elle ne pouvait se tenir debout. On l'assit dans un fauteuil près de la fenêtre ; et là, vaincue, brisée, elle jeta un regard sur les jardins qui l'entouraient. Tout était en fleurs : lilas et

giroflées. Des nuages légers passaient dans le ciel, c'était un temps de bonheur et d'âge d'or. Madame des Aulnaies ne put supporter ce contraste; elle s'efforça de lire, mais sa lecture était souvent interrompue par une larme. Elle eut envie de fermer sa porte, puis elle réfléchit. Une journée passée seule; que c'est long! Peut-être lui donnerait-on des nouvelles de Julien? peut-être viendrait-il? Elle entendit sonner le timbre. C'était M. de Faverie. On eût dit, à son air, un héritier discret et réservé. Il venait assister à l'agonie de la liaison, tâter le pouls à la malade. L'héritage lui revenait de droit; sa profession était de consoler les femmes.

Il aurait là fort à faire, car, à voir la pauvre madame des Aulnaies si pâle et si changée pour un soupçon, que serait-ce donc pour une certitude? Un autre coup de timbre la fit tressaillir, — d'espérance sans doute! On annonça la marquise de Méguinville, la belle-sœur de Julien. Doucereuse autant que perfide, elle faisait expier son nez rouge au genre humain, qui n'en était pas responsable; et le bon Dieu, qui le lui avait infligé, le seul vraiment coupable, elle prétendait l'adorer.

Madame des Aulnaies voyait madame de Méguinville une fois par an. Cette visite inattendue lui fit peur. Son cœur battit si fort qu'elle fut sur le point de s'évanouir. Vainement elle retint M. de Faverie, qui menaçait de s'en aller; il se sauva.

« Vous paraissez souffrante , chère madame , demanda madame de Méguinville.

— Je suis un peu faible ; j'ai mal aux nerfs.

— C'est la maladie des gens qui n'en ont pas , » repartit madame de Méguinville, qui ne perdait pas l'occasion de donner une leçon.

On échangea plusieurs lieux communs sur le temps, sur les projets d'été ; quelques mots sur le prochain, d'une indulgence relative.

Madame de Méguinville regardait la pendule comme une personne qui s'est dit : A telle heure je parlerai. Un son clair et vibrant se fit entendre. La demie sonnait ; sans doute le délai fixé.

« Avez-vous vu mon beau-frère , dernièrement ? demanda madame de Méguinville.

— Il y a deux ou trois jours , » répondit madame des Aulnaies.

On remarquait un certain tremblement dans la voix : elle avait peur.

« Vous savez la grande nouvelle ? »

Quel silence ! On n'entendait que le balancier qui continuait sa promenade régulière. Enfin , madame des Aulnaies recouvra la parole ; elle eut même la force de sourire.

« Non.

— Eh bien, Julien se marie. Comment ! il ne vous l'a pas annoncé ? C'est fort mal à lui ; je lui en ferai des reproches. »

Que les femmes ont de courage ! Madame des

Aulnaies se content. Sauf une pâleur mortelle, nulle trace d'émotion ne se lisait sur son visage.

« Et qui épouse-t-il ? demanda-t-elle.

— Mademoiselle Durval. Vous ne la connaissez pas, je crois : une personne accomplie, élevée à ravir, très-pieuse. Son père est maître de forges, et il a une fortune considérable.

— Je vous fais mon compliment, madame, et je vous remercie de m'avoir apporté cette bonne nouvelle. Vous ne doutez pas de l'intérêt que j'y prends. »

Pauvre femme ! elle disait vrai.

« Pour moi, je suis parfaitement heureuse, reprit madame de Méguinville. Depuis la mort de mon mari, je vivais fort isolée ; et maintenant, j'aurai une sœur et une compagne. Mademoiselle Durval est charmante ; je la connais beaucoup, et nous nous aimons déjà. »

Elle se leva ; madame des Aulnaies eut bien de la peine à l'imiter ; elle s'appuya contre un meuble. Madame de Méguinville n'était pas satisfaite. Il manquait le coup de grâce.

« Je n'espérais pas, ajouta-t-elle sur le pas de la porte, être la première à vous annoncer le bonheur qui nous arrive. Comment Julien ne vous en avait-il pas parlé ? Il est de vos amis, cependant, et ce mariage est projeté depuis longtemps. »

Pauvre madame des Aulnaies ! comme elle expiait les bals où elle avait été plus jolie, plus élégante,

plus invitée que madame de Méguinville ! L'horrible revanche ! Pendant que la dévote regardait sa brillante rivale, elle savourait l'enivrante volupté de la vengeance. Cette minute de triomphe venait de lui faire oublier bien des heures d'envie.

Le soir, M. des Aulnaies s'approcha du lit où sa femme gisait, accablée par la fièvre.

« Ce Julien est un cachotier, dit-il avec sa grosse voix. Il se marie avec mademoiselle Durval. Vous l'avait-il dit ? Je n'en savais rien.

— Moi, je le savais, » répondit une voix si faible, qu'on l'eût prise pour le dernier souffle d'une mourante.

V.

TROIS ANS APRÈS.

La comtesse Julien de Méguinville est très-heureuse en ménage. Elle a déjà deux enfants, et elle en attend un troisième. Décidément c'est pour le mariage que Julien était fait. Il n'engraisse pas ; il est assidu au club, mais il va à la messe. Mademoiselle Durval n'avait pas les manières de la bonne compagnie ; elle fait de grands progrès. Elle ne salue plus ses parents pauvres ; que peut-on lui demander de plus ? La voilà tout à fait du monde !

Et madame des Aulnaies, qu'est-elle devenue? Belle toujours; un peu pâlie, quelques cheveux blancs invisibles, là se sont bornés les ravages du temps. Elle ne sort plus, et tous les soirs on la trouve dans ce joli salon dont la forme n'a pas changé, mais dont le fond a gagné. C'est un salon. On y voit des peintres qui ont du talent et des sculpteurs qui ont de l'esprit. On y cause; jamais on n'y fait de musique.

« Vous l'aimiez tant autrefois? demande souvent M. des Aulnaies.

— Mes goûts se sont modifiés, » reprend madame des Aulnaies d'un ton sec.

Les goûts seulement, car M. de Faverie, malgré ses prétentions, n'a point hérité, Julien est pleuré tous les jours.

Après avoir failli mourir, madame des Aulnaies a enfin repris la vie. Elle a voyagé en Espagne, en Italie, de tous côtés, si bien qu'elle était encore absente, lorsque M. de Méguinville lui a conduit sa femme. La visite de noces s'est faite par cartes; madame des Aulnaies les a rendues, et les relations en sont restées là.

Les voyages ne forment pas que la jeunesse, madame des Aulnaies a eu le temps de réfléchir pour la première fois de sa vie; la douleur développe les idées.

Elle quittait Paris comme une lionne blessée, aissant en arrière tout un passé de bonheur et

d'amour. Son cœur débordait de haine, Julien était l'âme la plus vile, le caractère le plus méprisable qu'elle eût jamais imaginés. Mille projets de vengeance se présentaient à son esprit, et nul châtiement ne lui semblait suffisant pour ce traître, qui n'avait eu souci ni de ses larmes ni de sa tendresse. Elle ne trouva pas plus le calme à Venise qu'à Florence, et l'Italie lui faisait horreur.

Un jour, celui où elle vit la Sixtine, elle se promenait seule en voiture à travers la campagne romaine, et elle tremblait encore au souvenir de ce Dieu cruel et vengeur. Fallait-il exposer Julien à sa colère ? Ne devait-elle pas donner au ciel l'exemple du pardon ? La bonté venait d'opérer un miracle : elle fondit en larmes, et elle pardonna.

Bientôt elle souffrit moins, parce qu'elle valait davantage. Peu à peu elle rendit à Julien son estime ; elle arriva presque à l'excuser. N'était-il pas bien jeune ? Il voulait des enfants ; son nom, ne devait-il pas le transmettre ? Et puis, il l'avait trop aimée pour ne pas la regretter. Ce fut une nouvelle phase de son chagrin, moins poignante et plus digne. Elle eut la force de s'y maintenir, et, malgré son désespoir, elle resta indulgente, même à Paris, où elle finit par revenir. Son découragement était grand. Que faire ? à quoi penser ? Elle retrouvait des souvenirs heureux à chaque pas. Pourquoi, surtout pour qui se parer, se promener, aller au bal, à l'Opéra ? Elle se contenta de vivre. Par égard pour

son mari, elle voulut voir du monde. A son âge, elle ne pouvait courir les bals ; M. de Méguinville, d'ailleurs, y conduisait sa femme. Elle voulut bien finir. Elle avait connu à Rome des artistes qui lui avaient trouvé de l'esprit et de belles lignes, elle leur offrit chaque soir une tasse de thé.

Par une distinction native, par un reste d'habitudes élégantes, elle avait chez elle de bons causeurs, de même qu'elle conservait les meilleurs fournisseurs. Sa vie fut aussi bien vêtue que sa personne. Le bel esprit ne console de rien, et, bien qu'en dehors son existence fût brillante et régulière, au fond se cachait la plus horrible douleur : « Il n'y a, se disait-elle, qu'un seul bien en ce monde : l'amour ; et ce bien, je l'ai perdu, à tout jamais. »

Que M. Solié le peintre attaquât Raphaël avec tout l'esprit qu'on lui connaît ; qu'il signalât Millet comme un des plus grands peintres de ce temps-ci, peu lui importait ! Cependant elle écoutait d'un air attentif, soulevait la tête de temps à autre, murmurait quelques mots : « Vous avez bien raison, ou, comme je suis de votre avis ! » Parfois, on voyait errer sur ses lèvres ce sourire illustre ; elle joignait ses belles mains blanches sous son menton pour paraître absorbée ; mais, le soir, elle se disait avec un soupir : « Que de paroles, et pas un sentiment ! »

Une fois, le hasard amena la conversation sur les *Lettres d'un voyageur*. Lorsqu'il s'agissait de madame

Sand, M. Solié était intarissable. Toutes les formules de l'admiration y passaient. Madame des Aulnaies se souvenait qu'en sortant des Italiens, Julien avait parlé de madame Sand, et elle n'écoutait plus M. Solié, ce qui prouve qu'elle avait plus de cœur que de goût. Le bruit de la discussion la tira de sa rêverie. On se querellait. M. des Aulnaies sortit. Tout se préparait pour une conversation brillante.

VI.

UN DISCIPLE DE LAVATER.

« J'ai souvent comparé les premières *Lettres sur l'Italie*, la description de Venise, du Tyrol à une des belles symphonies de Beethoven. L'impression que fait naître cette prose, à la fois savante et naturelle, est toute musicale; rien de précis, rien de direct, un ravissement vague, des ailes qui nous portent. »

Ainsi s'exprima une femme. Elle fermait les yeux en parlant, et elle publiait tous les deux ans un recueil de pensées anonymes. Un sculpteur, qui méprisait la musique, déclara que la lettre à Everard valait tout le recueil.

Les avis étaient partagés. On attendait que M. Solié prît part au combat. C'était lui qui avait ouvert le feu. Il se leva pour s'appuyer contre la

cheminée; et la tête haute, la main dans son gilet, il commença en homme habitué à être écouté.

« Moi, je n'hésite point, dit-il, mes préférences sont pour la lettre écrite à Franz Listz. Les pages sur Lavater sont d'une éloquence, d'une profondeur, d'une poésie... »

Si on ne l'eût interrompu, l'énumération durerait encore.

« Est-ce que vous admirez Lavater? » demanda madame des Aulnaies avec l'air du plus profond étonnement. Elle tendit l'oreille comme si elle attendait impatiemment une réponse. C'étaient là des ruses de maîtresse de maison. Une fois la conversation engagée, elle avait le droit de se taire.

« Oui, madame, j'admire beaucoup Lavater, répondit M. Solié. J'ai dû faire des études très-profondies sur la physiognomonie. L'intérêt de mon art m'y obligeait, puis bientôt un goût désintéressé m'y poussa. J'ai trouvé là une mine inépuisable d'observations curieuses et d'études intéressantes.

— Est-il possible qu'un homme d'esprit comme vous partage de pareilles opinions? reprit le sculpteur; vous croyez alors notre crâne divisé en une infinité de petits compartiments comme la boutique d'un épicier; et de même qu'on peut lire sur les tiroirs *mélasse* ou *chandelle*, on peut trouver sur chaque bosse *gourmandise* ou *avarice*. Je ne sais rien de plus absurde. »

Et le sculpteur se mit à rire, satisfait de sa com-

paraison, heureux de battre en brèche les théories de Solié, dont il était jaloux. Celui-ci ne se tint pas pour attaqué.

« Vous faites une étrange confusion, mon cher : Gall n'est point Lavater, et il y a un abîme entre la phrénologie et la physiognomonie.

— Bah ! c'est toujours la même théorie.

— Non, non, permettez. Un abîme, je le répète, les sépare. Je vais vous exposer très-brièvement, si vous le voulez bien... »

M. Solié se vantait, jamais ses explications n'étaient brèves. Aussi la définition de Lavater et de son système dura-t-elle une grande demi-heure. Elle était interrompue de temps à autre par les exclamations bienveillantes de madame des Aulnaies, ou par les protestations furieuses du sculpteur, toujours réduit au silence.

« Rien n'attise la conversation comme une discussion, » se disait madame des Aulnaies, et elle voyait avec joie l'abîme se creuser entre M. Solié et son adversaire. Elle se gardait bien de prendre parti pour l'un ou pour l'autre.

On parlait encore de Lavater, quand on servit le thé. Le sculpteur, qui avait la bouche pleine, était à bout d'objections ; madame des Aulnaies vint à son aide.

« Je vous entends bien, monsieur Solié, dit-elle ; vous croyez que nos dispositions intérieures se trahissent par des signes extérieurs. Il suffit de les

noter et de les classer pour créer la science des rapports de l'âme et du visage. N'ai-je pas raison? »

M. Solié fit un signe de tête affirmatif.

« Je suis toute disposée à croire, dit madame des Aulnaies; mais, pour me convertir, expliquez-moi pourquoi des personnes qui se ressemblent prodigieusement de visage, n'ont dans l'âme ni dans le caractère nulle ressemblance. C'est un cas que vous avez dû constater mille fois. Répondez à mon objection, et je tiens Lavater pour un dieu.

— Bravo! s'écria le sculpteur qui avait bu son thé et recouvré la voix; voilà ce que je voulais dire.»

M. Solié ne se laissa pas démonter.

« Votre argument, madame, serait sans réplique, reprit-il, si à des systèmes scientifiques vous opposiez des objections scientifiques. Vous jugez à la légère comme les gens du monde; et vous affirmez que deux êtres, porteurs du même visage, n'ont pas la même âme. Qui vous le prouve? Des relations superficielles, quelques mots échangés, deux ou trois calomnies; enfin, ce qu'on appelle se connaître dans le monde, mais ce qui ne veut pas dire se connaître dans la langue des savants.

— Ah! les voilà bien, ces savants! s'écria le sculpteur; ils procèdent toujours comme les prêtres. Les attaque-t-on? aussitôt ils nous traitent de profanes, et ils se retranchent dans le temple d'où ils nous foudroient. Madame des Aulnaies dit vrai pourtant, et j'ai vu vingt fois se présenter le cas qu'elle sup-

pose : deux hommes parfaitement ressemblants de visage et tout à fait différents de caractères. Vous-même, si vous êtes de bonne foi, vous avouerez...

— Je m'y attendais, dit M. Solié. A présent, voilà ma bonne foi mise en doute; tout à l'heure vous me traitiez de prêtre et de savant. L'un de ces titres me fait horreur; je ne suis pas digne de l'autre. Laissons de côté la différence des procédés scientifiques ou mondains. Là-dessus nous sommes d'accord. Mais permettez-moi d'user d'un autre raisonnement. Il est bien entendu que je crois à la science de Lavater. Or, supposons qu'on nous amène un sujet, nous constatons, en l'examinant, une corrélation étroite entre son caractère et sa physionomie. Les deux termes ont des rapports certains. On nous amène à présent un second sujet pareil au premier, et ce qui nous frappe tout d'abord, c'est la ressemblance d'un des termes : le visage. Le caractère du second sujet doit être identique à celui du premier. Ce qui est vrai chez l'un ne peut être faux chez l'autre. Vérité en deçà et au delà des Pyrénées! Par conséquent, rien ne pourra m'ôter de l'esprit, rien, entendez-vous, pas même une preuve matérielle, que deux hommes ayant dans la physionomie, dans la configuration des traits une analogie constatée scientifiquement, que ces deux hommes ont dans leur être moral une parité. Je n'affirme pas qu'ils ont les mêmes travers, les mêmes manies; leur vie d'abord peut être diffé-

rente ; ils se sont développés dans d'autres milieux ; ils ont subi des influences variées. Mais à un moment donné, dans une circonstance imprévue, la ressemblance se fera jour. Ce sera, que sais-je ? un mouvement de colère, un coup de passion, un éclair. Lavater, comme toujours, aura dit vrai. Au reste, ne discutez pas avec moi ; j'ai la foi. »

La discussion en resta là. Le sculpteur sortit en haussant les épaules, et madame des Aulnaies se dit avec un soupir de satisfaction :

« La conversation n'a pas languì ce soir ! »

VII.

RÉSURRECTION.

M. des Aulnaies n'était vraiment pas un mari incommode. Tant qu'il se bornait à élever des chevaux, il fut peu exigeant ; mais l'ambition le prit, et il voulut être nommé député. Il fit son examen de conscience et conclut que, dans toute la Picardie, personne n'était plus capable que lui de la représenter. Fort de cette conviction, il voulut la faire partager à sa femme.

« J'ai, lui dit-il en déjeunant, des projets que vous pouvez m'aider à réaliser.

— Vraiment ?

— Je veux être nommé député.

— Pourquoi?

— J'ai tous les droits possibles. Grand propriétaire, ami de l'ordre, nulle opinion politique.

— Ayez l'appui du gouvernement, c'est tout ce qu'il vous faut.

— Comment l'obtenir? On ne me connaît pas.

— Raison de plus.

— Ceci a tout l'air d'une épigramme. Si vous ne me venez en aide, jamais je n'arriverai. Il faudrait d'abord aller un peu dans le monde, et vous vivez comme une recluse.

— Je ne suis plus jeune.

— Par exemple, qu'importe! Et tenez, si vous vouliez, vous me gagneriez toutes les protections possibles. Madame de L... meurt d'envie d'être présentée chez la duchesse d'A... Servez-lui d'intermédiaire. Faites-la inviter au prochain bal que donne votre amie, et je suis nommé, grâce à madame de L...

— Je regrette de vous refuser, mais je suis retirée du monde.

— Ma foi! j'y suis allé si souvent pour vous, que vous pourriez bien, une fois dans votre vie, me rendre la pareille. »

M. des Aulnaiès était en colère; il sortit.

Madame des Aulnaiès avait quelques scrupules de refuser à son mari; elle lui devait bien quelques compensations. Mais non, le sacrifice était au-dessus de ses forces.

Cependant M. des Aulnaies la trouva un soir mieux disposée. Il renouvela sa demande, et elle fut accueillie. Ce pauvre mari, ce futur représentant de l'opinion publique, breveté par le gouvernement, ne connaissait guère la logique des faits. Cette bonne grâce subite l'eût moins étonné s'il avait pu comprendre l'influence exercée sur les décisions de sa femme par une grande lettre bordée de noir, qu'il avait vue, car il avait dit : « N'oubliez pas d'envoyer des cartes. » Cette lettre annonçait que M. Durval avait rendu son âme à Dieu et son argent à son gendre. Julien était donc en grand deuil, et madame des Aulnaies n'avait nulle chance de le rencontrer au bal.

La duchesse d'A... accorda l'invitation, mais à une seule condition, c'est que la présence chez elle de madame de L... serait compensée par celle de madame des Aulnaies. Toutes ces raisons avaient amené un consentement. La vanité est une maladie incurable : il n'y a ni douleurs ni larmes qui puissent en guérir les mondains ; et madame des Aulnaies, au premier appel, la retrouvait au fond de son cœur. Depuis trois ans, la mode avait changé, elle retourna chez sa couturière, chez son coiffeur. Elle leur disait bien : « Je suis une vieille femme, » mais elle essayait trois fois sa robe, et le coiffeur venait le matin lui proposer des arrangements de cheveux.

« Qui m'eût dit que j'aurais encore ce cou-

rage? ajoutait-elle en soupirant. Je ne peux pas faire peur, voilà tout... »

Le soir du bal, quand le coiffeur eut mis la dernière main à son échafaudage, madame des Aulnaies prit un miroir, et, en même temps qu'elle admirait ses cheveux bouclés tout semés de diamants, elle vit deux larmes qui coulaient silencieusement le long de ses joues. Elle s'assit au coin du feu, dans ce grand fauteuil où elle passait toutes ses soirées. M. Solié allait lui manquer. Elle pensait à lui. Tout ce qu'il avait dit sur Lavater lui revenait en mémoire; elle le méditait, oubliant et le bal et son mari.

M. des Aulnaies entra. Il fallait partir, aller chercher madame de L... On avait oublié de donner un éventail à madame des Aulnaies; elle en fit demander un à sa femme de chambre. Celui qu'on lui apporta lui rappela tout à coup bien des souvenirs. Julien le lui avait donné un certain jour de fête. Elle le froissa si vivement que le nacre se rompit; il en fallut un autre. Le courage allait lui manquer et ses forces étaient bien près de la trahir.

La duchesse d'A... accueillit madame de L... à merveille et madame des Aulnaies comme si elle l'avait vue la veille.

En entendant la musique, en voyant les lumières, en sentant l'humide parfum des fleurs de serre, madame des Aulnaies éprouva une angoisse si cruelle qu'elle murmura :

« Mon mari est bien vengé ! »

C'était dans ce grand salon qu'elle avait, pour la première fois, dansé avec Julien, au son de cet orchestre ; qu'il lui avait dit : « Je vous aime ! » Que d'années écoulées depuis !

VIII.

AU BAL.

On regardait madame des Aulnaies avec la plus vive curiosité. C'était un revenant.

« Je la croyais plus changée, disaient les uns.

— Quelle ruine ! murmuraient les autres.

— Elle a toujours du goût, » répétait-on.

Madame des Aulnaies ne cherchait point à entendre. Elle saluait à droite et à gauche ; elle se promenait ; elle regardait les pendules pour voir s'il était temps de partir.

Elle retrouva un ancien ami, lord T... C'était un vieillard aimable, bienveillant, admirateur de tout ce qui brille, mondain jusqu'aux os. Madame des Aulnaies qui l'avait toujours connu l'aimait assez. Elle lui demanda son bras pour faire un tour de promenade ; et, tout en parlant du passé et des trépassés, ils arrivèrent à un petit salon écarté, où l'on trouvait de l'ombre et de la fraîcheur.

« Malheureusement , je ne suis plus d'âge à

compromettre personne, chère madame, dit lord T... en renouvelant un badinage auquel il se livrait trois ou quatre fois par soirée : c'est pour cela que je vous amène ici.»

Quelqu'un les avait précédés dans cette salle écartée. Un jeune homme, la tête baissée, lisait ou regardait un album. Il n'entendit pas venir lord T... et madame des Aulnaies. Le ricanement inoffensif de l'un ou le bruissement de la robe de l'autre éveillèrent son attention. Il se leva et disparut. Madame des Aulnaies étouffa un cri : c'était Julien !

Pendant que lord T... contait une histoire interminable, madame des Aulnaies avait le loisir de se demander si elle avait rêvé. Plus morte que vive, elle cherchait sans trouver. Julien était en deuil; elle le savait; elle en était certaine. Comment pouvait-elle l'avoir vu dans ce salon, se lever à son approche, s'incliner et disparaître?

Vous devinez l'attention distraite qu'elle prêtait aux histoires de lord T... Elle ne savait que faire rentrer dans le bal, c'était revoir Julien; rester là, il allait peut-être revenir. Mais ce ne pouvait être lui. Comme toutes les personnes fortement émues, elle remuait deux idées, toujours les mêmes, qui se succédaient avec une régularité désespérante : Est-ce lui, ou n'est-ce pas lui? Elle n'osait plus entraîner lord T..., qu'elle avait attiré dans ce petit salon écarté pour causer bien à l'aise; et, à peine arrivée,

pouvait-elle le quitter ? Enfin, elle prit prétexte de bouquets de lilas blancs qui lui faisaient mal à la tête, et elle rentra dans le bal. Était-ce une hallucination ? La duchesse d'A... venait au-devant d'elle, suivie de Julien.

Dix ans auparavant, on lui avait ainsi présenté M. de Méguinville. Les années écoulées n'étaient-elles qu'un rêve douloureux ? Allait-elle vivre encore ?

Elle regarda la duchesse d'A... et le charme fut rompu. Dix ans avaient bien passé sur sa tête.

« Permettez-moi de vous présenter mon jeune ami Raymond de Sayriac. »

La phrase était la même, le nom seul différait.

Madame des Aulnaies recouvra enfin assez de sang-froid pour examiner M. de Sayriac. Il était moins grand que Julien, et ses cheveux étaient plus blonds. Il parla : le timbre de sa voix était le même.

« Je voulais avoir l'honneur de vous être présenté, madame, pour m'excuser. Tout à l'heure, j'ai fui si vite devant vous... »

— Quel beau bal ! répondit madame des Aulnaies, qui ne savait que dire.

— Superbe ! »

Ce fut tout. M. de Sayriac s'inclina, et prit congé de madame des Aulnaies. Elle demanda ses gens et partit.

Le lendemain matin, M. Solié recevait la lettre suivante :

« Cher monsieur,

« Vous souvenez-vous, il y a huit jours, de nous avoir parlé de Lavater avec un enthousiasme que je brûle de partager ? Apportez-moi ses œuvres en venant déjeuner, vous me donnerez ma première leçon de physiognomonie.

« B. DRESSOLLES DES AULNAIES. »

A midi, M. Solié et madame des Aulnaies déjeunaient en tête-à-tête. M. des Aulnaies avait été obligé de sortir. Sa femme lui avait conseillé de faire une course indispensable au succès de son élection. Les domestiques étaient partis ; sur la table, on voyait de gros livres en désordre : les *Œuvres de Lavater*.

M. Solié parlait, et madame des Aulnaies l'écoutait, la tête appuyée sur sa main, non plus avec la curiosité distraite d'une maîtresse de maison bien apprise, mais avec l'attention réfléchie d'une femme dont le sort se décide. Souvent elle interrompait M. Solié, pour qu'il lui expliquât quelque partie du système qu'elle ne comprenait point.

La conférence fut longue. Si M. Solié n'avait eu un rendez-vous, madame des Aulnaies l'eût gardé à dîner.

Elle fit fermer sa porte ; et le soir elle avait lu deux volumes de Lavater.

IX.

ENCORE.

Le cœur est plein de surprises. C'est un ami fantasque avec qui nous vivons sans deviner ce qu'il nous garde : sourires ou larmes. Capricieux à l'excès, il nous fait bonne mine un jour, et nous tourne le dos le lendemain. Rien ne le gagne. Avec lui nous devons toujours être sur nos gardes ; mais cette incertitude est salutaire, et elle aide à traverser la vie. Comment supporterions-nous d'être trompés par les autres, si nous ne l'étions par nous-mêmes ?

Supposons un indiscret qui fût venu dire à madame des Aulnaies : « Vous allez revoir Julien, non pas marié et père de famille, mais jeune et brillant comme au temps de vos amours, aux jours heureux du passé. » Sans doute elle eût frémi. Nul supplice ne lui eût semblé plus redoutable. Quoi ! au milieu des angoisses, des regrets les plus cuisants, retrouver cette image du bonheur ! elle eût fui au bout du monde.

Eh bien, le hasard l'avait mise en présence de ce revenant, et elle n'avait pas pleuré, son cœur ne s'était point déchiré. Au contraire, une joie bizarre l'avait saisie ; tout se confondait dans son esprit,

le présent et le passé, les regrets, et les espérances. Elle ne souffrait plus; une douce quiétude s'était emparée d'elle.

Vous ai-je dit qu'au goût des lettres madame des Aulnaies avait ajouté celui de la dévotion : une dévotion littéraire, juste-milieu, abonnée au *Cornespondant*, et foudroyée par M. Veuillot? Avec Dieu, au moins, se trouvait-elle à l'aise; elle pouvait lui parler de Julien : aussi la messe du dimanche ne suffisait point, et on la voyait souvent à l'église dans la semaine. Quand la nef était solitaire, les arceaux obscurs, elle s'absorbait dans de longues méditations, et souvent le prêtre avait quitté l'autel depuis longtemps qu'elle restait encore agenouillée et pensive.

Deux jours après le bal de la duchesse d'A..., elle partit de bonne heure pour la messe. Ce matin-là, le soleil transperçait les vitraux, et l'atmosphère était toute colorée de rose et de bleu. Après avoir prié, madame des Aulnaies se releva; et en traversant la nef, elle aperçut derrière un pilier une forme inaccoutumée, celle d'un jeune homme incliné et priant. L'ombre ne bougea point; on ne salua pas à l'église.

« N'est-ce pas M. de Sayriac? se dit madame des Aulnaies. Je le vois donc partout. »

Après mûre réflexion, elle conclut que ce ne pouvait être M. de Sayriac. Pourquoi irait-il à la messe? Les jeunes gens ne sont pas dévots.

Peu à peu , madame des Aulnaies se pénétrait des idées de Lavater. Il lui semblait que si le Créateur avait mis au monde un autre Julien, c'était pour lui donner les mêmes passions. Puisque la fatalité plaçait M. de Sayriac sur son chemin, de même qu'elle y avait mis Julien, le nouveau venu devait éprouver pour elle une sympathie toute prête à devenir de l'amour.

Tel était le fond de sa croyance à une métempsycose dont M. Solié lui enseignait les lois, et lui garantissait la vraisemblance. Tout cela n'était pas net dans son esprit. Mille nuances ingénieuses sauvegardaient son amour-propre et perdaient son cœur. J'abrège, et ne veux point vous fatiguer de toutes les arguties d'une conscience délicate et d'une âme passionnée. Ces combats la rattachaient à la vie; elle ressuscitait sans s'en apercevoir. Oui, l'amour envolé reparaisait, brillant de jeunesse, paré d'une beauté nouvelle. Elle eût rougi d'éprouver à son âge du penchant pour un jeune homme. Mais il n'était pas un inconnu; au contraire, c'était un ami à la fois ancien et nouveau.

Le lendemain, elle rencontra M. de Sayriac sur les marches de l'église. Il sortait au moment où elle arrivait. C'était donc lui qu'elle avait vu la veille.

Je ne sais si Dieu inspira à madame des Aulnaies le désir de faire nommer un candidat du gouvernement, mais elle prit tout à coup un vif intérêt à

l'élection de son mari. Pour en assurer le succès, elle invita la duchesse d'A... à dîner. Il était naturel de la réunir à quelques-uns de ses amis, entre autres à M. de Sayriac. Elle ne lui demanda pas de venir dîner, c'eût été trop empressé; mais elle lui envoya une carte pour lui dire qu'elle serait le soir chez elle.

Enfin, elle allait le connaître, lui parler, l'examiner. Auprès de qui pouvait-elle prendre des renseignements sur lui? La ressemblance était si criante, que personne n'eût été dupe de sa curiosité; et puis, si elle avait rougi en parlant de lui, quel ridicule!

Vers dix heures, les hommes fumaient encore dans le cabinet de M. des Aulnaies. Trois femmes, assises devant le feu, se racontaient les chapeaux qu'elles avaient vus le matin; et, comme elles n'étaient plus jeunes, elles regrettaient les modes de leur temps. M. de Sayriac entra; il salua avec aisance la maîtresse de la maison, donna la main à madame d'A..., et prit place dans le cercle. On lui demanda s'il fumait; il répondit que non. Là-dessus le concert d'éloges accoutumé, les mêmes imprécations contre le cigare, contre la ruine des bonnes manières.

Madame des Aulnaies gardait le silence : Julien ne fumait pas non plus.

La rentrée des hommes ne jeta pas d'animation. M. des Aulnaies fit tous les frais, et il offrait à ses

convives une conférence agricole. Lorsque la duchesse fut partie, M. Solié causa religion. Comme tous les hommes habitués à briller dans le monde, M. Solié exagérait volontiers ses opinions, pour leur donner plus de prix. Il se fit plus antireligieux qu'il n'était. Madame des Aulnaies s'arma pour la croisade. Elle répliqua avec esprit; Sayriac l'écoutait de tout son cœur. On l'avait tant regardée! Être écoutée, c'était un nouveau succès : sur la figure de Sayriac se peignait une sorte de ravissement.

Il était une heure du matin, lorsque M. des Aulnaies battit la retraite.

Au moment de partir, M. de Sayriac s'approcha de madame des Aulnaies, et, tout en la saluant respectueusement, il lui demanda la permission de lui serrer la main.

Madame des Aulnaies sentit une vive pression et deux lèvres brûlantes se poser sur sa main, qu'elle retira en poussant un petit cri.

X.

DÉNOÛMENT.

Quelle est cette femme qui se promène d'un pas si alerte à travers le bois de Boulogne? Pourquoi regarde-t-elle le ciel d'un air joyeux? Pourquoi

aspire-t-elle à pleins poumons la brisé du printemps? La femme, je la connais, c'est madame des Aulnaies; mais la démarche légère, les regards joyeux, la respiration profonde? Tout cela est nouveau. J'en devine la cause aussi bien que vous. C'est hier soir qu'elle a reçu la duchesse d'A... à dîner, et c'est hier que M. de Sayriac lui a dit un adieu si passionné.

« Viendra-t-il me voir? se demanda-t-elle. J'ai dit devant lui qu'on me trouvait tous les jours entre quatre et six heures. Comment l'aurait-il oublié? »

Elle regarde sa montre, et remonte en voiture.

En chemin, un petit accident l'arrête. Un cheval se déferre; le valet de pied va chercher une voiture de louage. Qu'il est lent! Enfin, le voilà. Il est quatre heures et demie lorsqu'elle arrive à sa porte. On lui remet des cartes; une frappe sa vue. Elle lit: « Raymond de Sayriac; » puis au bas, écrites au crayon, ces trois lettres fatales : « P. P. C. »

Il part; l'insensé! Pourquoi? Qu'elle est agitée! Elle veut le rappeler; elle envoie chez lui une lettre, deux mots seulement. On revient en disant que M. de Sayriac est parti pour Toulouse, mais qu'il a laissé une lettre pour madame.

« Donnez! donnez vite! » dit madame des Aulnaies.

Elle brise le cachet, et elle lit :

« Madame,

« Je n'ai pas eu l'honneur de vous rencontrer tout à l'heure lorsque je me suis présenté à votre porte. Je voulais vous dire adieu, et vous remercier du plus profond de mon cœur des bons exemples que vous m'avez donnés pendant le peu de temps que j'ai passé près de vous. Je vais entrer dans les ordres, madame, pour obéir à une vocation irrésistible. Mon père a exigé que je connusse le monde avant de le quitter, et je suis venu pour quelques mois à Paris. Dieu m'a soutenu dans cette longue épreuve, et c'est lui, j'en suis sûr, qui m'a placé sur votre chemin. « Vous dirai-je toute la vérité? Oui, car vous êtes digne de l'entendre; et puis, j'espère que, touchée de la divine grâce, vous renoncerez à toutes les pompes de la vanité, à toutes les frivolités de ce monde, qui nous éloignent à jamais du sein de Dieu. Je vous ai vue assister au sacrifice de la sainte messe, je vous ai entendue défendre la lumière éternelle contre un impie, un hérétique, un athée. J'ai eu la joie de contempler une âme chrétienne; puis, je me suis demandé ce que cette fervente, ce que cette croyante faisait pour le service de Dieu. Rien! me suis-je répondu. Le néant de la vie mondaine m'est apparu, et je me suis retrouvé plus ferme et plus inébranlable dans ma résolution. Je vous en supplie à genoux, écoutez-moi, croyez-moi, rejetez ce luxe méprisable qui vous entoure, consa-

crez aux pauvres l'argent que vous prodiguez pour de vains ornements, indignes de votre âge et de votre caractère. La simplicité d'esprit et de corps, c'est la première vertu des adorateurs de notre doux Sauveur. Votre vie touche à son terme; que direz-vous au souverain juge? irez-vous le trouver parée encore comme l'altière Jézabel? non, soyez humble, faites-vous pardonner; mettez vos actes d'accord avec vos principes. Considérez le peu de jours qui vous restent à vivre. Imitiez ces compagnes de saint Jérôme, qui l'ont suivi près du tombeau de Jésus-Christ. Elles ont quitté Rome et ses fêtes, et elles ont vécu de privations et de solitude. Devenez comme elles une mère de l'Église... »

Madame des Aulnaies n'en lut pas davantage.

.

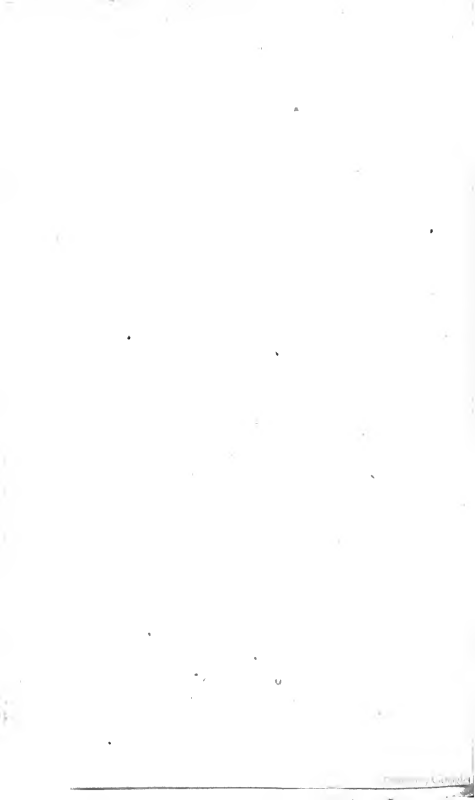
Depuis deux ans, madame des Aulnaies a quitté Paris; elle vit seule toute l'année en Picardie, dans le département que M. des Aulnaies a fini par représenter. M. Solié se plaint beaucoup d'elle; elle n'a répondu à aucune de ses lettres, et elle ne lui a jamais rendu cette édition de Lavater à laquelle il tenait tant. Le moyen de la rendre? Un soir d'hiver, madame des Aulnaies était seule avec son curé, son unique compagnie; elle lui demanda un livre. Le curé ne trouva point. Impatientée, madame des Aulnaies chercha elle-même dans la bibliothèque; elle aperçut les volumes de Lavater. Elle en saisit un,

puis un second, ainsi de suite, et, en un clin d'œil, ils passèrent de ses mains dans le feu, où elle les regarda flamber avec une amère satisfaction.

« Ma fille, lui dit le curé, vous devriez réprimer de pareils mouvements de colère. »

Il y a huit jours, prêchait à Amiens un dominicain qui faisait grand tapage. Madame des Aulnaies offrit à son curé d'aller l'entendre. Ils partirent tous deux de bonne heure. Qui aurait deviné la belle, l'élégante madame des Aulnaies dans cette voiture de campagne, avec un grand capuchon de soie noire, et un curé pour compagnon ! Ils arrivèrent des premiers à la cathédrale. Le père Isidore parut en chaire. Il fallut quelque temps à madame des Aulnaies pour reconnaître M. de Sayriac. Il avait les cheveux ras, et il ne portait plus de barbe. Elle se souvenait encore, car elle murmura en soupirant, après avoir essuyé une larme : « Lavater n'est pas si coupable, et le pauvre Solié non plus. Il n'a pas le même menton que Julien. »

LOUIS FRANGETOT



LOUIS FRANGETOT

SA VIE ET SES ŒUVRES

A M. X... PEINTRE

Vous souvenez-vous, cher maître, de nous avoir trouvés, un jour, assis autour du poêle de l'atelier, attendant un modèle qui ne venait point? Découragés, quelques-uns d'entre nous faisaient mine de partir. « Je vais vous conter l'histoire d'un de mes voisins, » dites-vous en allumant une cigarette. Plus de paresse, plus de départ; tous, nous battîmes des mains. Vous m'avez nommé votre sténographe ordinaire, et vous m'avez permis de transcrire votre récit. Le reconnaissez-vous tel qu'il est? Excusez-moi de n'avoir su reproduire votre talent de conteur. Ceci dit, je me tais. Parlez !

Mon premier succès date de 1840, et tu es trop jeune pour te le rappeler. Mon tableau fut remarqué

à côté de la *Justice de Trajan*, de Delacroix. Les critiques prononcèrent mon nom, et Gustave Planche me consacra deux lignes méprisantes. Je gagnai quelque argent. Il me fallait un atelier pour achever une grande composition commencée. A Montmartre, je trouvai dans une ruche à peintres une cellule vacante; elle était vaste, bien exposée, sans reflets, j'en devins l'heureux locataire et j'y vécus en abeille laborieuse. Une carte chez mes voisins et point de visite; je bornai là toute ma politesse. Au-dessus de moi demeuraient M. Louis Frangetot et sa famille. J'entendais les parents piétiner, les enfants pleurer. Telles furent tout d'abord nos uniques relations. Nous avions une cour commune, au milieu une fontaine flanquée de quatre plates-bandes. Ces figures géométriques portaient le nom de jardin, et chaque locataire avait droit de s'y promener.

Un jour, j'entends crier; je sors, je vois un marmot tout en larmes : il regarde d'un air piteux le bassin. J'accours. La tête dans l'eau, une petite fille se désaltère malgré elle dans le courant d'une onde sale. Je la repêche, saignant du nez, pleurant, le visage couvert de larmes roses et de sang pâle. Le garçon redouble de lamentations, et cependant j'apprends, au milieu de leurs sanglots, qu'ils sont les enfants de mon voisin. Je prends la fille dans mes bras, le fils par la main, et je les reconduis chez leur père. Nous remontons l'escalier en gémissant, moi de leur poids, l'un de sa frayeur, l'autre de sa

chute. Je sonne; on m'ouvre. C'est M. Frangetot lui-même. Comment en douter? Une palette, une vareuse : c'est la livrée du peintre. Sur le seuil, je raconte l'événement, je dépose à terre mon précieux fardeau sans qu'on me prie d'entrer. M. Frangetot appelle à deux reprises : « Alicia! Alicia! » On entend le frôlement d'une robe, et avant que j'aie le temps d'apercevoir Alicia, Frangetot me ferme la porte au nez en me disant : « Merci, pardon de la peine. » Rapportez donc des enfants égarés; pour les chiens, au moins, on reçoit une récompense.

Deux jours après, je vois entrer chez moi M. Frangetot; je le reconnais à sa vareuse, à son pantalon serré aux chevilles, car, dans l'escalier, je n'avais pu distinguer ses traits. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, grand, maigre, avec une longue barbe rousse, et les cheveux plantés très-bas et coupés très-ras; ils se relient aux sourcils par une traînée de poils follets qui brillent au soleil comme de l'argent. Malgré des cils blancs et un teint terreux, sa figure a une expression de dureté inintelligente, sans doute parce que l'arcade sourcilière est proéminente, et qu'elle enveloppe d'ombre un petit œil noir et rond. Ses mains sont velues, avec des taches de rousseur. Il a l'air grave et la voix profonde.

« Je viens m'excuser, me dit-il en me tendant la main. Je vous ai mal reçu, mais vous n'êtes pas susceptible. Un artiste n'a point de préjugés; nous

sommes tous frères. Aussi bien, j'espère que nous entamerons de bonnes relations de voisinage, et je vous dirai tout de suite pourquoi je ne vous ai pas demandé d'entrer chez moi. Je suis peut-être un original; mais c'est permis à un artiste, n'est-ce pas? »

Il voulait être gracieux; mais son sourire contraint avait tout l'apparence d'une grimace.

« J'ai un principe absolu, dit-il en fronçant le sourcil, je ne laisse point pénétrer dans mon atelier lorsque je travaille. Je ne veux pas qu'on me prenne mes sujets. Ma manière est à moi.

— Permettez, je...

— Point de réclamation. Vous êtes le plus honnête homme du monde, je n'en doute pas; mais quand on a un principe, il doit être absolu, rigoureux. La règle avec une exception cesse d'être une règle. Je ne veux pas que les critiques, que je méprise tous, puissent m'accuser de pillage, tandis que c'est moi qui serais le volé. Oh, là-dessus, je suis inébranlable. »

Il se leva, marcha d'un pas agité à travers mon atelier, puis il s'arrêta devant ma toile : « Ah! voyons, » dit-il. Heureusement, mes principes étaient moins absolus, et je le laissais regarder tout à son aise. Il se baissait, se haussait, se reculait, se rapprochait, tout en sifflotant. Je l'entendais murmurer : « Peinture profane... peinture sensuelle... du joli... rien que du joli. »

L'examen fut long.

« Jeune homme, me dit-il en se rapprochant de moi, vous avez du talent, vous en aurez surtout si vous suivez ma direction. Pensez, avant de peindre; pénétrez-vous de la grandeur de votre mission. Nous sommes, nous, peintres, statuaires, musiciens, artistes en un mot, les instituteurs de l'humanité. Jouez donc un rôle dans cet enseignement divin; ne vous contentez pas de la vulgaire satisfaction que donne aux sens et à l'imagination une peinture provocante. Soyez maladroit; mais soyez sincère. Tenez, j'ai une haute opinion de vous, et quoique je n'admette pas de jeunes gens chez moi, venez quelquefois le soir causer avec mes amis. Nous nous réunissons souvent pour traiter de la mission des arts, des destinées de l'homme; il faut que votre pensée habite les sommets. Venez donc, jeune néophyte. »

Pour donner à mon remerciement plus de vraisemblance, j'ébauchai un sourire.

« Ne vous attendez pas à un plaisir, me dit-il en m'interrompant; c'est tout au plus un délassement après le travail. Nous échangeons quelques idées; nous oublions la bourgeoise réalité pour nous enivrer d'idéal. »

Quel galimatias! Je ne savais que penser. Était-ce là un personnage véritable, un plaisant peut-être? Ne voulait-il pas essayer sur moi quelque farce d'atelier, ou bien était-il un de ces orgueil-

leux tristes, qui suppléent au vide des idées par la pompe du langage? J'inclinai vers la première supposition, et je résolus de n'être pas en reste de plaisanterie.

Le lendemain soir, vers huit heures, je sonnais à la porte de Frangetot. En m'ouvrant, la servante pousse un cri, mais je lui ordonne de me laisser passer et je pénètre dans le salon. Imaginez la stupéfaction de Frangetot et de ses amis, lorsqu'ils voient entrer d'abord un caniche, et, au bout d'une laisse, un aveugle orné d'un abat-jour, d'un violon et d'un bâton. C'était moi. Je racle mon violon et j'en tire les sons les plus lamentables, que je n'interromps que pour répéter de temps à autre : « Ayez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît. » Je m'attends à des rires et je n'entends que le silence. Après deux tours de salon, je m'arrête devant Frangetot et je lui dis :

« Vous ne m'accuserez pas de prendre vos sujets ; je me suis crevé les yeux avant de monter chez vous. »

A la voix, Frangetot me reconnaît; il répond quelques mots, sourit d'un air contraint, et m'engage à me débarrasser de mon chien et de mon violon. J'ôte mon abat-jour, et je m'aperçois que je suis réellement tombé dans un cénacle. Quelques hommes maigres, à grande barbe, sont debout dans le voisinage de la cheminée. Autour d'une petite table, travaillent deux femmes; l'une est

agée et sourde, madame Desnoirs; l'autre, madame Frangetot, est obligée de lui expliquer à haute voix que je suis très-drôle, que j'ai voulu faire une plaisanterie. Bah! j'étais jeune et fou; rien ne me troublait. Je méditais de fuir sans qu'on s'en aperçût; mais quelqu'un me saisit par le bras, et je reconnais Clavelet, le sculpteur. Nous avons été aux Beaux-Arts ensemble.

« Qu'est-ce que tu fais ici? lui dis-je.

— Frangetot est mon cousin. Explique-moi donc ce que... »

On nous impose silence, et le maître de la maison nous annonce qu'un des assistants va nous entretenir de l'avenir des sociétés modernes. C'est un grand homme de lettres efflanqué, disciple de Fourier, qui organise devant nous un phalanstère modèle. Il y a fait quelques perfectionnements qu'il nous signale. Il parle avec un accent méridional. Je pense à tout autre chose qu'à l'écouter. Les yeux à demi clos, je rêve, lorsqu'un éclat de voix attire mon attention.

« Plus de riches, dit-il en terminant, ainsi plus de pauvres. A chacun selon ses besoins; puis dans une enceinte privilégiée, nous les hommes de la pensée, nous les pontifes du beau, nous les desservants de l'art, sous des colonnes de marbre, au milieu des fontaines jaillissantes, nous conduirons nos longues théories, et sur un étendard de pourpre on lira en lettres d'or le nom de la tribu : « Papillonne. »

Frangetot se leva pour réclamer :

« Pardon, dit-il, pourquoi nous ranger sous cette bannière? pourquoi ce surnom? pourquoi la protection d'un insecte? C'est nous offenser! »

L'offense était pour le papillon.

« Est-ce que par hasard, continua Frangetot, en s'adressant à l'organisateur des cités futures, est-ce que par hasard tu serais de ceux qui chassent les poètes de la république? Penses-tu que nous autres peintres, nous ne sommes qu'une palette vivante, qu'un régäl pour les yeux? »

Ah! comment le croire en le voyant chauffer ses maigres jambes devant son maigre feu? L'indignation le rendait plus jaune encore; ses sourcils contractés lui donnaient un air farouche; quel régäl pour les yeux! Il continua avec une indignation croissante :

« Non, je veux qu'enfin justice nous soit rendue. L'artiste est le sel de la terre, et, s'il faut à tout prix l'assimiler à une créature inférieure à l'humanité, ne le compare point à un insecte (il y tenait), superfluité élégante de la nature, mirage momentané, fruit d'un jour; non, fais-nous la part plus large et moins brillante. Mets-nous sous la protection de cet animal lent et utile qui souffre et qui travaille, ce docile et patient bienfaiteur, qui laboure la terre sous le soleil brillant de l'été ou au milieu des brumes glacées de l'automne. Oui, c'est nous qui faisons germer l'épi de la pensée, c'est nous

qui assurons la pâture de ceux qui ont faim; oui, nous sommes des bœufs, pauvres travailleurs maltraités, nous semons pour que d'autres recueillent. La moisson de la pensée se dore sous le soleil de l'art, et faucheurs... et faucheurs tardifs... Sers-nous à boire, Alicia. »

Cette conclusion inattendue charma tout le monde, à commencer par l'orateur, qui ne trouvait plus ses mots.

Pendant que le disciple de Fourier répondait à la vive interpellation de Frangetot en défendant son classement, la maîtresse du logis offrait du thé ou de la bière. Le maigre et triste appareil ! Six petites tasses, qui entouraient une théière, avaient l'air de quêter; on était plus tenté d'y mettre une offrande que le morceau de sucre que madame Frangetot présentait en tremblant.

La discussion devenait ardente : deux partis s'étaient formés, celui des bœufs et celui des papillons. Tous parlaient à la fois. Je profitai du tumulte pour dire quelques mots à madame Frangetot. Elle avait dû être jolie, et, quoique jeune, elle avait les joues un peu creuses, mais ses yeux du bleu le plus foncé, ses lèvres de pourpre, rehaussaient l'éclat d'un visage déjà pâli. Je fus frappé du charme de sa voix et de la grâce de ses manières. Quelques mots dits sur ses enfants, quelques jugements sur la musique, suffirent à me faire bien augurer de son cœur et de son esprit. J'ai toujours admiré,

dans la vie, les êtres qui savent inspirer un intérêt spontané. Il n'y avait, dans ma sympathie pour madame Frangetot, ni pensée de galanterie, ni espérance de succès; non, je me sentais pris d'un respect profond et d'une commisération immense. Pourquoi? Je n'avais nulle raison de m'apitoyer sur son sort, mais il émanait d'elle un parfum de dévouement et de résignation.

« Portez donc une tasse de thé à madame Desnoirs, » lui dit rudement son mari.

Elle rougit, se leva et jeta de mon côté un regard qui me demandait pardon de cette brutalité. Elle obéit avec une douceur vraiment angélique, versa le thé sans répliquer, consulta longuement madame Desnoirs sur le nombre de morceaux de sucre qui étaient indispensables à sa satisfaction. Elle revenait vers moi, lorsque son mari, quittant brusquement la cheminée, l'arrêta au passage. Que murmura-t-il à son oreille? Je l'ignore, mais elle devint rouge et s'éloigna de moi.

« Ne t'avise pas de faire la cour à ma cousine Frangetot, me dit Clavelet en sortant. Louis est le plus jaloux des maris, et sa femme est une sainte. »

Il me cita, à l'appui, quelques traits qui prouvaient le caractère soupçonneux de l'un et la résignation de l'autre; mais il était bien superflu de me mettre en garde contre un danger imaginaire. Clavelet était d'humeur conteuse; il offrit de me faire, tout en nous promenant, la biographie de son

cousin. Il était tard, je refusai, bien résigné d'avance à ne point y échapper. De toutes les promesses, celle qui se tient le plus, c'est celle d'une histoire.

Quand approche l'ouverture du Salon, le cours de la vie est suspendu; c'est comme en temps d'élection : plus de visites, plus de politesse, plus de curiosité, plus d'histoires. C'était le dernier jour; je travaillais encore, car j'avais obtenu un sursis. Au-dessus de ma tête j'entends des pas pesants sous lesquels le parquet craque. A ce bruit se mêlent des voix confuses, et l'escalier gémit. Je mets le nez à la porte. Une tapissière, attelée d'un vieux cheval, attend les toiles de Frangetot. Toute la famille est là, rangée contre le mur, surveillant les commissionnaires.

« Je vous y prends, sournois, me dit Frangetot en m'apercevant; vous ne verrez rien, les couvertures sont bien cousues. »

En effet, chaque toile était empaquetée comme pour un voyage de long cours. Quand la voiture fut remplie, elle se mit en marche; derrière venaient Frangetot et sa famille. Ils suivaient comme un corbillard ce char qui contenait leur fortune. N'était-ce pas l'enterrement de leurs espérances?

Le jour de l'ouverture de l'exposition, je sortais à dix heures moins un quart, ému comme je le suis toujours en pareille occasion; je m'entends appeler; je me retourne, et j'aperçois les Frangetot. Tous

par rang d'âge et de taille, tous en grande tenue, se rendaient au Louvre.

« C'est une fête de famille, vous le voyez, me dit le père en me montrant sa femme et ses enfants. Nous avons nos plus beaux habits. Singulière organisation que celle des artistes ! Le croiriez-vous ? moi, j'ai peur. »

Madame Frangetot serra un peu le bras de son mari comme pour le rassurer, et elle lui jeta un regard mélangé de tendresse et d'admiration.

Je les quittai ; je voulais pénétrer seul dans le Salon. Mon émotion redoutait les témoins. Après avoir constaté que mes toiles étaient placées à contre-jour, je revins dans le salon carré. Tous les Frangetot étaient là, échelonnés comme je les avais vus dans la cour. Ils formaient une sorte de brisant sur lequel venaient se rompre les flots de la foule. Combien de temps passèrent-ils ainsi ? Deux heures pour le moins, car chaque fois que le hasard ou un camarade me ramenaient de ce côté, je les voyais immobiles, le nez en l'air. M. Frangetot pérorait, il montrait du doigt à sa femme un tableau accroché près du plafond. Elle écoutait avec un air de ravissement ce long commentaire, dont elle connaissait déjà tous les termes. Le petit garçon, plus indifférent, avait tiré de sa poche un vieux gâteau qu'il grignotait en silence, tandis que la petite fille manifestait par un bâillement régulier l'intérêt qu'elle prenait à cette cérémonie.

Plus tard, dans la galerie la plus éloignée, je revis le bataillon des Frangetot montant la garde devant un portrait : celui du mari de madame Desnoirs, le graveur, je le reconnus de loin. Je n'eus garde de m'approcher, et ma première visite au musée exigea de ma part les marches stratégiques les plus savantes et les plus compliquées. Éviter mon voisin et trouver mes tableaux, tel était le double but que je finis par atteindre.

Je gravissais avant dîner les hauteurs de Montmartre, lorsque j'aperçus de loin mes voisins qui montaient comme moi. L'ordre et la marche avaient changé : le père en avant, le petit garçon dans les bras ; une pluie fine avait forcé madame Frangetot à mettre son châle sur son chapeau. Les silhouettes se détachaient en noir sur le fond lumineux des boutiques, et, par ce temps humide et froid, ces ombres chinoises avaient je ne sais quoi de lugubre.

« Je viens vous chercher pour vous conduire au Louvre, me dit Frangetot dès le lendemain matin. Ma peinture a besoin d'être méditée, et comme vous avez vu hier ma mort de Charles IX, mon portrait de Desnoirs, le graveur, vous y avez pensé. Partons, je veux vous exposer mes théories en face de mes toiles. Je verrai si vous m'avez compris. »

Il n'attendit point l'exemple pour m'exposer le précepte.

« Nous marchons, me dit-il en route, à une phase nouvelle de l'histoire de l'art. C'est moi qui aurai créé l'alliance de la pensée et de la peinture au profit des idées humanitaires. C'est un progrès sensible, notable, éclatant. Que nos devanciers étaient loin de nous ! Mon père, par exemple, vous connaissez ses toiles, avait du talent, beaucoup ; mais en quoi diffère-t-il d'un manoeuvre, ouvrier en couleurs ? Où est son idéal, où s'étend sa portée morale ? Chatouiller l'imagination, parler aux sens. Ce but atteint, il croyait sa tâche accomplie. Nous autres, enfants du xix^e siècle, nous visons plus haut. Penseurs avant d'être peintres, nous remuons des idées avec des couleurs. Entre nos mains, l'art est devenu une religion ; nous en sommes les prêtres, et les fidèles, c'est le peuple. Aussi dans vingt, trente ou... »

Une rue à traverser me fit perdre la fin de la phrase. Nous retrouvâmes, hélas ! le trottoir, et mon compagnon ressaisit mon bras.

« Afin d'appliquer ma théorie, afin que l'art devienne un enseignement, j'ai cherché à dégager une moralité des souvenirs historiques.

— Ma foi, repris-je impatienté, je ne cherche pas tant de choses que vous, et pourvu que je fasse un bon tableau que le public...

— Ah ! de grâce, n'achevez pas, je sais tout ce que vous allez me dire. La théorie du succès, je ne l'admets pas.

— En art ?

— Ni en art, ni en politique. Attirer les regards sans les charmer, émouvoir l'âme sans la débilitier, développer l'esprit sans l'amuser, c'est là ce que je veux, et j'y arrive. Oh ! je ne recherche ni les acclamations de la foule, ni les récompenses du pouvoir. »

Certes, les sentiments de Frangetot étaient les plus honnêtes du monde, mais un peu forcés, car, s'il eût aimé les applaudissements, il eût fallu s'en passer. J'avais vu de lui le tableau qui lui avait valu le prix de Rome, essai médiocre, puis quelques toiles empreintes de banalités répandues dans les églises de Paris. Je n'attendais rien de la mort de Charles IX, mais j'avoue que, lorsqu'il me plaça en face d'une toile immense et qu'il me dit : « Regardez et pensez, » je fus atterré. Mon brave voisin avait heureusement une telle dose de contentement de lui-même qu'il ne se donna pas la peine de m'observer. Voici ce que j'avais devant les yeux : un mobilier renaissance, fauteuils et tables à jambes torses, fenêtre à petits vitraux, un Charles IX dans le coin gauche du tableau, maigre, crispé, mal dessiné ; un miroir rouge où apparaissait je ne sais quelle fantasmagorie ; un chien, le poil hérissé, aboyant tout comme le petit chien des enfants d'Édouard, tandis que des serviteurs, tournant le dos, semblaient avoir quitté la mort de Jane Grey pour assister à celle de Charles IX, figurants paci-

fiques que M. Delaroche avait cassés aux gages, et qui, ne trouvant plus d'emploi dans un théâtre historique, étaient venus offrir à Frangetot leurs services au rabais. Sur toute la toile régnait une couleur rissolée qu'on aime à rencontrer sur le pain, et qui représente pour les spectateurs du xix^e siècle les tons chauds des maîtres vénitiens. Le roi est malpropre (ces rois sont incorrigibles), car, dans les crispations de l'agonie, il a tiré le tapis de sa table et tout tombe pêle-mêle, encrier, plumes, paperasses.

Au bout de cinq minutes de contemplation muette, je murmurai quelques très-beau, très-beau ; mais ce refrain sourd ne suffit pas à Frangetot.

« Comprenez-vous bien toutes mes intentions ? me demanda-t-il ; question embarrassante, dont je me tirai assez habilement.

— Je l'espère ; mais pour que j'en sois assuré, ayez donc la bonté de me les exposer.

— Volontiers, vous me direz après si vous aviez compris. Ce qui me domine, la première vérité qui saute aux yeux, c'est que le roi Charles IX meurt, et que, comme il est un roi, il meurt la conscience accablée. Ce chien qui aboie près de lui prouve que les animaux sont plus fidèles que les hommes, puisque les courtisans ont détourné la tête et ne daignent pas assister aux derniers moments de celui qu'ils ont flatté pendant sa vie. Le chien supérieur au valet ! quelle vérité à enseigner au peuple ! »

Certes, si le peuple était capable de comprendre ce rébus, à quoi bon lui rien apprendre? Il en savait plus long que moi. Frangetot continua son inventaire raisonné et indispensable. Dans un pied de fauteuil qui cassait sous la pression fiévreuse du roi, je devais prévoir la chute prochaine des Valois. Un rideau sympathique, semé de fleurs de lis, représentait la foi royaliste, tandis que l'homme du peuple qui apparaissait dans le miroir, c'était à la fois la victime de la Saint-Barthélemy et le prophète de 89. L'encrier renversé qui épanchait sur le tapis bleu ses flots d'encre noire figurait les penseurs modernes répandant sur les fleurs de lis de la royauté les flots destructeurs de leur éloquence. Comment exprimer l'ironique amertume et le souverain dédain avec lesquels il termina ce trop long commentaire en disant :

« Et des bourgeois osent prétendre que les peintres sont des manœuvres qui ne pensent point. En revenant, je vous expliquerai comment cette composition se rattache comme l'anneau à une chaîne, comme la fraction au tout, à une conception prodigieuse ; il serait dangereux de vous l'expliquer ici ; on pourrait nous entendre ; les agents de police sont partout. »

Ses théories sur le portrait n'offraient aucun danger, car il me les exposa pendant que nous parcourions les salles afin de retrouver le portrait de M. Desnoirs. Un burin, une planche placés sous les

main du modèle prouvaient qu'il était graveur, tandis qu'un jouet oublié, un polichinelle aux tons criards, ajoutait pour le spectateur cet intérêt nouveau que M. Desnoirs cumulait en ce monde les fonctions de graveur et de père de famille.

« Pourquoi, lui demandai-je d'un ton timide, marquer si fortement la personnalité d'un modèle? N'aimez-vous pas mieux ce vague où nous laisse un portrait du Titien? On cherche, on examine, on devine, problème charmant que l'esprit ne résout jamais et que l'imagination pose toujours.

— Bah! bah! des phrases, des impressions de raffiné. Songez-au peuple! »

Est-ce en revenant du Louvre, est-ce plus tard que Frangetot me confia le plan de son œuvre, cycle immense, disait-il, que toute ma vie ne suffira peut-être pas à parcourir?

« Mes amis, me dit-il, dès qu'ils seront au pouvoir, édifieront un temple à la solidarité universelle. Le plan est déjà fait. Diverses ailes de l'édifice seront décorées de peintures. Dans l'aile principale, qui portera sur le fronton, écrit en lettres d'or, ce mot magique : *concordia!* j'expose aux regards de l'avenir mon œuvre tout entière contenue dans plusieurs salles. La mort de Charles IX est destinée à l'une d'elles, qui portera le titre de *Baignoire de l'histoire*. On y verra la mort des grands scélérats; tous les rois y seront. »

Pauvre Frangetot! Il est plus facile d'avoir des

opinions que du talent; les unes, à ses yeux, lui tenaient lieu de l'autre, et je vis pendant des années ses toiles revenir du Salon sans avoir rencontré un acheteur. Le gouvernement lui-même, si peu délicat dans ses choix, toujours disposé en faveur des lauréats de Rome, cessa de lui commander ou de lui acheter le moindre travail.

« Je refuserais, me disait Frangetot, si l'on me faisait une offre. Je ne vends pas mes œuvres aux bourgeois qui nous gouvernent. »

Il roulait ses toiles, et, en attendant la salle du Temple de la Solidarité, elles moisissaient dans un grenier à Montmartre. Infatigable, le pauvre diable poursuivait toujours, et il répétait avec conviction :

« Que voulez-vous? on me persécute; je ne suis pas le premier, et c'est le sort commun à tous ceux qui devancent leur temps. »

Pourquoi quelques grands hommes ont-ils souffert de la faim? Pourquoi les contemporains leur ont-ils jeté la pierre? Le fâcheux et cruel précédent! Pouvais-je dire à Frangetot : « Mon cher voisin, si de grands hommes sont morts de faim, que de vaniteux médiocres, dont l'histoire a oublié le nom, ont péri de même, et comme vous êtes des seconds beaucoup plus que des premiers, ne cherchez pas votre consolation et votre excuse dans le passé. Jetez le pinceau aux orties, ramez des choux, sciez du bois, mais faites vivre femme et enfants. » J'aurais été bien reçu. Ce républicain farouche, ce démo-

crate passionné avait foi dans la tradition, et il aurait cru déroger en renonçant à la peinture. On était peintre de père en fils dans la famille. Clavelet, son cousin, me conta toute son histoire; il m'en avait menacé.

Au bruit des fanfares du Consulat était né ce sauvageon; il poussa au milieu d'un salon distingué. Son père, Boniface Frangetot, était un élève de Boucher. Si jamais tu rencontres dans une vente quelque femme nue jetée sur des carreaux de velours ou couchée sous des arbres bleutés, ne manque pas de couvrir cette toile d'or, si tu lis au bas la signature et le nom de Boniface Frangetot. Pour l'ordinaire, un cygne ou un taureau complètent le tableau qui se nomme Lédà ou Europe, une des victoires de Jupiter. La couleur pimpante rehausse un dessin plus gracieux que précis. Après la guillotine, on ne s'intéressait plus aux petites déesses, aux clairs de lune indiscrets, aux chiens curieux et aux balançoires traîtresses. L'Olympe était le domaine de M. Frangetot le père, la Révolution le confisqua. L'oubli après le succès, rien n'est plus amer, et je ne sais comment le peintre joyeux, ami de la table, favori du comte d'Artois, eût supporté l'existence, s'il n'avait rencontré une charmante élève d'Isabey, miniaturiste habile, qui consentit à le prendre pour mari. Tous les vainqueurs de l'Empire demandèrent leurs portraits à madame Frangetot; tous, avant de se faire tuer, se faisaient peindre par elle. Jeune,

aimable et spirituelle, elle réunissait le soir, dans son salon, les modèles du matin. On faisait une médiocre attention à un homme de cinquante ans, assez mal tenu, d'humeur morose, le maître du logis. Louis, souvent oublié, veillait tard, il écoutait tour à tour Prud'hon, Gros et Girodet. Madame de Staël avait posé devant madame Frangetot, Louis s'était endormi sur ses genoux; l'honneur était pour madame de Staël, et, plus tard, lorsqu'il conta cette anecdote, il semblait que le grand écrivain n'eût point d'autres titres de gloire.

M. Frangetot crut éviter à son fils toutes ses déceptions, en lui interdisant la carrière de peintre. Hors la peinture; tout est salut, répétait-il volontiers. S'il surprenait un crayon dans la main de Louis, il le lui arrachait. Qu'arriva-t-il? C'est que Louis, dont la vie se passait à entendre discourir sur l'art, sur la grandeur des artistes, excité aussi peut-être par la défense paternelle, se livra avec ardeur au crayonnage. Lorsque M. Frangetot père découvrit, dans les paperasses de son fils, une figure à peu près d'ensemble faite d'inspiration, il cria au miracle. Il ne put s'empêcher de pleurer en considérant ce témoignage d'une vocation invincible. Un canard qui voit son caneton se précipiter dans un courant rapide n'éprouve point d'émotion plus douce : « Il faut obéir à la nature, dit M. Frangetot en usant d'une phrase à la mode dans sa jeunesse, conduisons mon fils chez l'ami Gros. »

En renonçant à sa résolution, il voulut au moins garder quelque chose de ses principes; lui qui avait toujours suivi son impulsion, artiste aventureux, épris de nouveauté, tour à tour actif et paresseux, il voulut pour son fils les gloires de la peinture administrative, les labeurs périodiques de l'École des beaux-arts. Il avait combattu comme un tirailleur irrégulier dans les luttes de l'art, il voulut que son fils fût incorporé dans la troupe, et qu'il gagnât au service de la peinture d'État ses grades successifs : médaille à l'École des beaux-arts, prix de Rome, chaise à l'Institut. Il fallait l'engager dans cet engrenage administratif, dans cette machine merveilleusement combinée, où l'on entre rapin, et d'où l'on sort important, breveté, décoré, quelquefois sénateur. Le beau rêver M. Frangetot avait bien auguré de son fils. Jusqu'au prix de Rome, il parcourut d'un pas lent le sillon tracé par la volonté de son père. Laborieux, il arrivait des premiers à l'atelier, en sortait le dernier. Même dans ces temples de la fantaisie, où il semble que le plus doué et le plus spirituel doive occuper la première place, le travailleur patient tient un beau rang. Celui dont la figure est toujours finie le samedi, à qui il n'a jamais manqué un orteil ou une phalange, celui-là commande le respect. Parfois on lui lance comme un reproche le titre de piocheur; mais sous cette appellation se cache plus d'envie qu'on ne pense. Je crois très-peu, dans la vie, à l'influence des cir-

constances; nous les faisons ce que nous voulons. En tout état, Louis Frangetot eût été un vaniteux personnage; mais supposons que sa condition l'eût forcé à tenir une caisse ou à vendre des épices; je ne doute point qu'il eût été le plus vaniteux des caissiers ou des épiciers; seulement le monde, par une injustice apparente, attache plus de gloire à l'exercice d'une profession libérale. Michel-Ange et Raphaël jouissent d'une certaine considération; aussi Louis ajouta-t-il à son contentement de lui-même celui qui est inhérent à la profession d'artiste. La vanité est une machine à vapeur qui nous entraîne vite; si on l'alimente avec du dédain, la course est plus rapide, et la chute plus profonde. Frangetot marchait vite. Il souriait de pitié en traitant son père d'éventailliste, d'élève de Florian.

Le jour où il monta en diligence pour se rendre à Rome, après avoir remporté le premier prix, la France pouvait se vanter de faire une dépense inutile.

C'est toujours au déclin des sociétés que les arts sont le plus cultivés et qu'ils le sont le plus mal. Les artistes modernes ressemblent à ces fils de famille qui trouvent dans leur héritage monnaie, vaisselle, argenterie, et qui fondent tout cela pour en faire des centimes. Autant en recueillent les usuriers. Nous trouvons sur la planche les procédés de nos devanciers, leurs théories et leurs pratiques; nous entrons en possession à l'âge de vingt ans; et

de ces richesses, que faisons-nous? Toujours le même usage, nous les gaspillons. Frangetot passa cinq ans à Rome, pour revenir en disant que Michel-Ange était un grand homme, que la campagne romaine avait de belles lignes, et que la couleur des Abruzzes au soleil couchant valait la peine d'être vue. Pendant cinq ans, il envoya des rapports, non, je veux dire des tableaux, qui constataient que tel il était parti, tel il reviendrait. La France attendait son nourrisson sans impatience.

On dit que, dans les climats chauds, les hommes du Nord souffrent moins; ils apportent avec eux une provision de froid qui les préserve des atteintes du soleil. Moralement, c'est vérité, et Frangetot, comme une salamandre, passa à travers le feu de la ville éternelle sans s'y brûler. Ne crois pas, surtout qu'il fût, à Rome, dédaigneux ou indifférent; non, bien loin de là, il se croyait enflammé du plus noble enthousiasme. Il fit une phrase au Colisée, se découvrit à la Sixtine; il raconta même que le cœur lui avait battu si fort en entrant dans les Stanze, qu'il avait pensé tomber. Ces émotions-là figuraient dans le *Manuel du Prix de Rome*. Il les eut; mais qu'un coin de rue dans l'ombre, qu'un paysan au chapeau couronné de roses lui apparussent tout à coup, il n'y fit nulle attention. Il recherchait le pittoresque breveté par l'Institut, et lorsqu'il l'eut trouvé, il se tint pour satisfait.

Au retour de Frangetot, Paris était fort changé :

on y était libre, grâce à la révolution de Juillet, et des talents nombreux, rares, s'épanouissaient dans tout l'éclat de la jeunesse et de la force. C'était une vraie renaissance. Delacroix, Victor Hugo, George Sand ; quelles gloires et quels noms ! Tout se renouvelait et chacun espérait. La belle figure que fit Frangetot en débarquant au milieu de ce monde nouveau, avec son bagage de Romains hors de mode, sa peinture honnête et modérée, sa couleur rance et son diplôme ! Le pauvre homme tomba bientôt dans une obscurité dont il ne sortit jamais, à vrai dire. Avec le temps, au bout de quelques années, il comprit enfin le mouvement qui animait la génération de 1830. Tandis que presque tous avaient marché, emportés par le tourbillon, lui était resté en arrière, isolé, sans comprendre pourquoi il était seul. Ceux qui connaissent la vie de Paris doivent admirer comme moi cette pénétration des idées dans tous les cerveaux. Le travail se fait lentement, mais toujours il se fait. C'est une atmosphère intellectuelle que tous respirent successivement, fatale aux uns, salubre aux autres. Pour Frangetot, ce fut la malaria historique. Ces voyages de l'imagination, que tous avaient faits en arrière, vers le moyen âge, vers la Renaissance, il ne les entreprit que lorsque tous les voyageurs étaient revenus, et, trouvant la contrée vide, il se figura qu'il en était le premier explorateur. Inventer, de nos jours, la poudre à canon, telle fut la gloire de Frangetot. Ses

idées politiques couraient les rues, c'est le cas de le dire, et ce fut encore pour lui un moyen de rompre en visière à la renommée de son père que d'opposer le républicanisme au légitimisme, et les mannequins moyen âge aux nymphes déshabillées.

« C'est de 1838, disait Frangetot avec un air d'orgueil inimitable, que date ma seconde manière. »

Il n'y a que la foi qui sauve; c'est une vérité applicable à toutes les fois. Grâce à sa profonde confiance en lui, Frangetot supporta les pénibles années qui précédèrent son mariage et suivirent son retour de Rome. Sa mère était morte et son père infirme. Une petite pension, quelques bijoux vendus, les aidaient à vivre. Comme Frangetot n'avait point de commandes, il déclara que ses opinions l'empêchaient d'en solliciter, et le père, le fils et une vieille servante vivaient de racines.

L'opposition donne quelquefois à boire, mais jamais à manger; aussi, Frangetot, pour se tirer d'affaire, imagina de professer. Une de ses cousines dirigeait une pension à Chaillot; il obtint d'y enseigner le dessin. Il y gagna quelques élèves et surtout il y trouva une femme. Ce n'était point une source de fortune, mais, dans ce mariage, il se montra le plus digne et le plus délicat des hommes. On n'a pas besoin de talent pour être intègre. Il entendit un jour murmurer à son oreille, pendant qu'il corrigeait une tête de Laocoon :

« Monsieur, jurez-moi de remettre cette lettre à mon père. »

Tout en parlant, la jeune élève avait glissé un billet dans la poche de Frangetot. Il promit sans examiner. L'examen d'ailleurs n'eût pas nui à la promesse; mais Frangetot était timide, et, lorsqu'il fut un peu éloigné, il regarda. La pensionnaire avait environ dix-huit ans, elle était blonde, élancée; sa pâleur ajoutait encore à la mélancolique expression de ses regards. Jamais Frangetot ne corrigea avec plus de soin, et son cœur battit vivement, lorsqu'en sortant de la salle d'études, il vit son élève lui jeter un regard de douce intelligence.

« Je porterai sa lettre, se dit-il en sortant, dussé-je en mourir. »

Il n'en mourut point. De Chaillot au faubourg Saint-Germain, la course est longue, mais nullement périlleuse. La suscription de la lettre portait ces mots : *Monsieur le comte de Saint-Erme, rue de Babylone.* Un noble, une fille de grande maison ! Comment l'aimer ! Il y a trente ans, on était plus romanesque qu'aujourd'hui. Aimer sans espoir, quelle séduction pour une imagination d'artiste ! Puis, l'orgueil aidant, Frangetot se voyait un jour aimé de mademoiselle de Saint-Erme, et il assistait par avance au double triomphe de sa vanité et de sa tendresse. Cet acte de commissionnaire amateur qu'il accomplissait de si bonne grâce lui semblait un trait d'héroïsme. Tous les romans à succès ne parlaient que

des amours des grandes dames et des plébéciens. Frangetot subissait trop l'influence des courants pour résister aux flots agités de la passion. Sa raison fit naufrage. La nature se mit de la partie pour l'enflammer. En descendant des hauteurs de Chail-lot, il vit Paris à ses pieds, au-dessus de sa tête un ciel de printemps d'une couleur tendre; une brise encore fraîche caressait son visage. Il parlait seul, il se grisait de grands mots et de longues phrases. Puis, lorsqu'il fut au bas de la colline, il s'arrêta pour reprendre haleine et regarda couler la Seine; un sourire erra sur ses lèvres, et il murmura :

« Ah ! quels êtres bizarres sommes-nous donc, nous autres artistes ! »

Voir une jolie fille, s'aviser de l'aimer, c'était, en effet, grande bizarrerie.

Arrivé rue de Babylone, devant une porte disjointe, en face d'une cour mal pavée, il s'informa en hésitant si c'était bien là que demeurait M. de Saint-Erme. Sur une réponse affirmative, il laissa la lettre. Cette maison délabrée, cette modestie d'apparences auraient dû le rassurer. Qu'importait la noblesse si la fortune ne les désunissait pas ? Frangetot cependant revint triste au logis. Que regrettait-il ? l'hôtel et les laquais qu'il avait rêvés ? Comment le supposer ? ne relisait-il pas tous les matins la *Déclaration des Droits de l'Homme*, son bréviaire, ainsi qu'il l'appelait ? Peut-être ce roman commencé n'eût pas eu de dénouement si Frangetot n'avait été surpris

par un camarade au moment où il entrait chez madame Deroisin.

« Que fais-tu là? As-tu une sœur, une fille?

— Non, je donne des leçons de dessin. »

Cet aveu coûtait à Frangetot.

« Amoureux, alors? demanda le rapin malicieux.

— Peut-être.

— Allons, point de mystère. Est-ce qu'un homme de ton âge, un artiste de ton talent se commet à enseigner son art à des enfants? Confie-moi tes espérances. »

Frangetot rougissait; il hésitait. En bonne conscience n'était-il pas amoureux, et ne pouvait-il, sans mentir, répondre oui? Il se tira d'embarras par une réponse vague.

« Tu es sorcier, reprit-il avec un sourire mélangé de finesse et de bonhomie; prends-y garde, on te brûlera en place de Grève. »

Sur ce, satisfait de sa plaisanterie, Frangetot franchit le seuil de la porte et entra dans la cour d'un air martial. Il aspira à pleins poumons l'atmosphère printanière. Comme il était l'honneur même, il mit aussitôt ses sentiments d'accord avec ses aveux, et atteignit en une minute à la passion la plus intense. Lui qui jusque-là avait pénétré si tranquille dans cette classe, il tremblait en y entrant. Allait-il revoir mademoiselle de Saint-Erme? Il était fier à présent de ce travail sanctifié par la nécessité, mais dont il rougissait parfois, de ce tra-

vail que l'amour rendait respectable. Ainsi jugent les hommes; quelque condition que vous embrassiez, si l'amour vous y pousse, tout est sauf. Plus de fausse honte, arrière le respect humain!

Frangetot parcourut rapidement du regard la double rangée d'élèves qui copiaient le buste d'Homère. Point de tresses blondes, point de col de cygne gracieusement penché. Mademoiselle de Saint-Erme n'y était point. Malade peut-être? Interrogée, la sous-maîtresse répondit que mademoiselle Deroisin avait congédié mademoiselle Alicia, dont les parents ne payaient point la pension.

« Je dois être pâle, » pensa Frangetot. Un miroir était proche, le peintre s'y regarda : ses joues étaient rouges. Après tout, peu lui importait la couleur de son émotion, pourvu qu'il en eût; blanche ou rose, c'était une nuance. De même que les enfants apprennent à parler en écoutant, de même Frangetot s'efforçait d'aimer en se souvenant des impressions d'autrui. Un lambeau de phrase pillé dans un roman à la mode, la confidence d'un ami gardée dans la mémoire, voilà le manuel de ses sensations. Dès que son cœur docile eut obéi au commandement, il cria au miracle. « Quelle passion! répétait-il, je suis un lion dompté. Comment supporter l'éloignement, l'absence? »

Frangetot passait des jours fort tristes depuis que mademoiselle Alicia n'était plus au nombre de ses élèves. Il reçut un jour la visite de M. de Saint-

Erme. Un parfum, mélange d'écurie et d'eau de Cologne, signala l'entrée de ce gentilhomme tombé dans l'infortune. Son histoire, très-longue et très-lamentable, fut écoutée avec un respect religieux. Ami du comte d'Artois, compagnon d'émigration, il avait épousé, en Angleterre, la fille de lord Chesnutfield, la plus belle personne de son temps. Des prétentions à l'élégance, à la noblesse, à l'esprit, aux bonnes fortunes, à tout, si ce n'est à la vérité, tel était le fond du caractère de M. de Saint-Erme, une façon de descendant de M. de Crac. La révolution de Juillet, en le privant de son roi légitime et de son compagnon d'émigration, l'avait réduit à une position précaire. Quelques bons amis (il en avait tant) s'étaient intéressés à lui et l'avaient prié d'enseigner à leurs enfants l'art de l'équitation. C'était pure obligeance, et, comme M. Jourdain le père, il ne vendait de drap qu'à ses amis. Hâbleur et vantard, il montrait à Frangetot une bonne grâce parfaite. Ses mensonges étaient entrecoupés de compliments et ses tirades de poignées de main. Le jour où il avait porté la lettre, Frangetot se souvint d'avoir vu une large pancarte où se lisaient ces mots : « Manège, leçons d'équitation. » Ce souvenir ne modifia point ses sentiments pour mademoiselle de Saint-Erme. Je te laisse à penser avec quel enthousiasme notre peintre accepta de donner des leçons à son ancienne élève.

« Ne serait-ce pas dommage, avait dit M. de

Saint-Erme, de ne point achever ce que vous avez si bien commencé? Ma fille a de singulières dispositions pour le dessin; et je veux qu'elle continue à travailler. J'ai confiance en vous; vous êtes plein de talent, venez nous voir, nous nous entendrons toujours. »

As-tu remarqué en ce monde que les mauvais sentiments sont beaucoup plus compliqués que les bons? Existe-t-il deux manières d'être vertueux? Combien y en a-t-il d'être vicieux! Aussi l'analyse de la vanité (un vice à mes yeux), outre qu'elle est plus compliquée, peut entraîner pour celui qui l'essaye le reproche d'invraisemblance. Me croiras-tu lorsque je te dirai que Frangetot le républicain était très-flatté d'être accueilli par un ami de Charles X et par la fille de lord Chesnutfield? Il ajoutait foi à toutes les histoires du comte, parce que son amour-propre était caressé; puis, comment expliquer que lui, le démocrate, rougissait d'entrer chez un maître de manège? Quelle dérogation à ses principes! Pourquoi l'enivrement et pourquoi le dédain? tous les hommes ne sont-ils pas égaux? Il le répétait tout le jour. Frangetot était en contradiction avec lui-même; il le sentait bien sans se l'avouer. Cette lutte intérieure alimentait son amour. Il n'était point passionné, quoiqu'il le crût, et un certain entêtement tenait en lui la place qu'il croyait occupée par l'amour. On en verra la preuve.

Dans les natures étroites peu accessibles aux impressions, par conséquent peu mobiles, l'ennui gagne vite; aussi Frangetot était-il, avant de connaître la famille Saint-Erme, singulièrement découragé. L'art, qu'il croyait tant aimer, ne lui tenait point une compagnie suffisante. Ce talent méconnu n'était qu'une source d'amertume; il poursuivait la carrière des beaux-arts avec le découragement modéré d'un sous-préfet qui n'a point d'avancement. L'amour, ce magicien, vint tout illuminer. M. de Saint-Erme, guidé par le secret désir de trouver soit un mari, soit un professeur de dessin pour sa fille, accablait Frangetot d'invitations répétées; on le conviait à des soirées de famille, où le peintre, assis dans l'ombre, jetait sur Alicia des regards enflammés. Madame de Saint-Erme, la fille de lord Chesnutfield, apportait peu de mouvement de corps et d'esprit dans ces réunions hebdomadaires. Obèse jusqu'à l'infirmité, étendue sur une vieille chaise longue, elle calculait constamment sur ses doigts combien de minutes séparaient du thé qu'elle allait prendre celui qu'elle avait pris. Elle poussait la gourmandise à tel point, qu'elle en avait fait l'unique occupation de sa vie. Elle parlait peu, et si on lui entendait murmurer quelques mots, c'était une réflexion intime, un examen rétrospectif des tartines beurrées : « Il me semble que celles d'hier étaient mieux; ou bien : je dirai qu'on mette moins de sel. Pourvu que l'eau soit bouillante ! » était une sorte

de refrain qu'elle adressait au ciel en levant les yeux, tout comme si elle disait sa prière. Cette culture constante de l'estomac avait singulièrement nui au développement de son cœur. Dans un pays d'anthropophages, elle se fût peut-être souciée de ses enfants; elle aurait pensé à la façon de les accommoder, et les eût aimés à la croque au sel ou sur le gril; mais comme ses principes et sa religion lui interdisaient de pareilles pensées, Alicia et ses trois frères ne troublaient pas pour un instant l'ordre et l'économie de ses repas. M. de Saint-Erme semblait ne point s'apercevoir de l'apathie de sa femme; il la regardait peu, lui parlait encore moins; mais, s'il lui adressait la parole, c'était pour lui faire quelque compliment à balle forcée, que l'héritière de Chesnutfield acceptait en gémissant.

« Vous êtes belle comme le jour, madame de Saint-Erme, disait-il d'une voix de tonnerre; ou bien : quand on a de grandes manières comme vous, lady Malvina, etc., etc. »

Frangetot venait presque tous les soirs; il dessinait sur un coin de la table à laquelle travaillait mademoiselle Alicia, tandis que madame de Saint-Erme digérait et que son mari pérorait devant la cheminée. C'était un déluge d'histoires, une source intarissable de mensonges : tantôt une conversation avec Charles X, tantôt des confidences du duc de Berry, le tout supposé, inventé, bien entendu. Imagine mon Frangetot dans cet intérieur. Si la

nature l'avait créé pour être peintre, ce qui me paraît contestable, elle lui avait certainement refusé les premiers dons du romancier ; l'observation n'était pas sa faculté maîtresse. Il prenait pour vérité tout ce qu'il entendait, peut-être par reconnaissance pour ces récits, qui le dispensaient de prendre la parole. Que lui importait la musique, juste ou fausse, qui occupait ses oreilles ? La belle affaire ! Mademoiselle Alicia murmurait un « très-joli, » lorsqu'il lui passait un dessin, et sa main frôlait la sienne ; les amoureux n'en demandent pas plus. Après quelque temps donné à la passion naissante, Frangetot se souvint qu'il était républicain : pouvait-il sans protestation vivre au milieu de ces dévots légitimistes ? Une profession de foi lui semblait nécessaire ; sa dignité d'homme et de citoyen l'obligeait à déclarer nettement quels étaient ses regrets et ses espérances politiques. Louis s'attendait à une lutte, à une discussion orageuse, et il se représentait volontiers comme l'ange de la démocratie terrassant l'hydre de la réaction. Quelle fut sa surprise lorsque, après un long plaidoyer où il avait mêlé Robespierre et le droit au travail, l'épuration du catholicisme et l'anéantissement de l'argent, M. de Saint-Erme, avec un sourire de bonhomie, répondit de sa grosse voix :

« Toutes les opinions sont libres, monsieur Frangetot, et je vous approuve de penser comme vous faites ; seulement, souvenez-vous que vous parlez

devant un fils des croisés et devant la descendante des lords Chesnutfield, la belle, l'incomparable lady Malvina. »

Frangetot avait vaincu sans péril, aussi son triomphe lui parut-il sans gloire. Il jugea donc à propos de donner à ses opinions, à ses antipathies républicaines une satisfaction plus complète.

« J'épouserai mademoiselle de Saint-Erme, se dit-il, en face du Dieu des honnêtes gens. Je ne crois ni à la messe ni à toutes ces cagoteries. Nous sommes jeunes, et nous nous aimons; que m'importent le monde et ses lois! »

Paris, à cette époque, regorgeait de Spartacus; tous voulaient briser leurs fers. Quel joug léger, cependant, que celui du maire et du prêtre! La révolte coûte plus que la soumission, et le mépris qui passe n'est-il pas supérieur à la haine qui renverse? Par malheur, Frangetot trouva toute facilité pour accomplir son projet. Alicia l'aimait de toute son âme, M. de Saint-Erme facilitait les réunions des amoureux avec un empressement un peu suspect. Un portrait d'Alicia, commencé chez la mère, fut terminé dans l'atelier du peintre : toile de Pénélope, qui n'était jamais achevée. Faut-il faire à mademoiselle de Saint-Erme un reproche d'avoir aimé son mari trop tôt? Non, certes; la pauvre fille l'adorait. Toute sa vie était là : elle ne sut point refuser. Il vint un moment où la situation, trop délicate, ne pouvait plus être dissimulée. Tôt ou

tard, il fallait bien se soumettre à la loi commune.

Alicia supplia son amant de demander sa main. Voulait-il que le déshonneur fût public? Ce fut une scène vraiment touchante que celle où cette jeune fille séduite demandait à genoux une réparation légitime. Frangetot répondait par de grandes phrases et de grands gestes. Il était question de religion naturelle, de code de l'amour. Enfin, il se laissa toucher, et s'engagea à tenter la démarche auprès de M. de Saint-Erme.

« Je vous donne aujourd'hui la plus grande preuve d'amour qu'une femme puisse exiger de moi, dit-il avec son ton déclamatoire, et en pressant Alicia dans ses bras, je cède à un préjugé. »

Il hésita encore pendant quelques jours avant d'aller trouver son futur beau-père. L'aveu, je crois, lui coûtait plus que la dérogation à ses principes. Un billet suppliant d'Alicia lui rappela sa promesse. Comme tous les caractères faibles, il se figurait que céder tard, c'était ne point céder du tout.

Vêtu de ses meilleurs habits, Frangetot arriva rue de Babylone.

« M. le comte est sorti, cria Jean, le valet d'écurie, mais madame la comtesse est chez elle. »

On avait stylé Jean aux belles manières. Frangetot était résolu à ne pas aborder la question avec madame de Saint-Erme, mais, comme il avait fait par avance des frais d'amabilité, il pria Jean de l'introduire auprès de lady Malvina.

Que se passait-il ? Madame de Saint-Erme, un mouchoir sur les yeux, poussait de sourds gémissements. Louis, qui avait la conscience troublée, éprouva un mouvement de vive inquiétude.

« Qu'avez-vous, madame ? »

— Mon frère est mort. Lord Chesnutfield. La nouvelle est venue de Nice, ah !... » Et les sanglots l'interrompirent. Louis poussa presque un cri de joie.

« Mon mari est allé à l'ambassade anglaise pour recueillir des détails. Vous concevez, le testament, nous ne le connaissons pas... »

Madame de Saint-Erme passa un mouchoir sur ses yeux dès qu'elle eut prononcé ce mot de testament, et ce fut en vain : elle n'avait pas une larme à étancher.

« Quelle heure est-il ? » demanda-t-elle. Et elle appela Jean pour réclamer son thé, car la douleur l'avait singulièrement affamée.

Jean arrivait avec un plateau en équilibre lorsque la porte s'ouvrit derrière lui. Quelque chose, quelque'un bondit renversant et Jean et le plateau, écrasant les tasses et les tartines, se dégageant non sans peine des débris de porcelaine et des miettes de pain.

Cet ouragan, cette trombe, c'était le maître du logis.

« Dix mille livres sterling de rente, s'écriait le comte, quelle fortune ! C'est à ne pas le croire ! »

Jean, un verre d'eau. Au diable le manége... Vite à boire, où je me trouve mal... »

Jean revint avec un verre; M. de Saint-Erme but une gorgée, et ne se trouva pas mal; mais Frangetot fut sur le point de s'évanouir. M. de Saint-Erme racontait à sa femme ce qu'il avait appris à l'ambassade anglaise. Ils héritaient d'une fortune de deux cent cinquante mille livres de rente. Madame de Saint-Erme ne voulut s'abandonner à la joie que lorsqu'on lui rendit son plateau, et il lui fallut une sandwich pour comprendre qu'elle était riche.

Je te laisse à penser à quelle colère M. de Saint-Erme s'abandonna lorsque Frangetot lui demanda la main de sa fille. On passe aisément d'un sentiment extrême à un autre. La joie se changea en fureur. Le reproche d'avidité fut prononcé, et la singulière coïncidence de l'héritage et de la demande fut bien constatée. La colère du comte se changea en furie lorsqu'il apprit que le consentement était forcé, et qu'à moins de déshonorer sa fille, elle ne pouvait en épouser un autre. Point de réponse et beaucoup d'injures, c'est tout ce que Frangetot put obtenir. M. de Saint-Erme le congédia sans vouloir s'expliquer, remettant sa décision à quelques jours. La pauvre Alicia fut sommée de comparaître devant son père; elle reçut de lui les reproches les plus accablants et les plus durs. Elle baissa la tête, acceptant comme un châtiment mérité ces injures graves; mais elle, qui était la douceur même, se montra

digne et ferme. Elle déclara qu'elle n'épouserait jamais un autre homme que Frangetot, et que jamais elle n'accepterait de ses parents un sou de dot. On était accoutumé à la voir si résignée, si paisible, que cette déclaration énergique subjuguait son père et sa mère. Ils durent céder. Fidèle à son serment, Alicia était résolue à partager la médiocre situation de son mari. Elle se disposait elle-même un modeste trousseau, tandis que ses parents, tout enivrés de leur héritage, se préparaient un établissement luxueux. Ce contraste entre le ménage qu'elle quittait et celui qu'elle aurait n'attristait pas mademoiselle de Saint-Erme. Elle éprouvait un de ces amours complets, sans bornes, comme les natures d'élite peuvent seules en éprouver, et que Frangetot n'était pas fait pour inspirer. Il partagea cependant toutes les délicatesses de sa femme, refusa toute donation, et prouva, par son désintéressement, que l'amour, et non l'intérêt, l'avait guidé dans cette entreprise.

Un mois après la demande en mariage, l'atelier de Frangetot était bien chauffé; quelques bouquets de fleurs ordinaires paraient la cheminée; sur une petite table pauvrement dressée deux couverts attendaient. La porte s'ouvrait; une femme, en toilette de mariée, entrait, suivie d'un homme en habit noir.

« Alicia, vous voici chez vous, dit le marié; ne regretterez-vous jamais vos parents et leur fortune?

— Jamais, reprit Alicia, j'ai renoncé à tout le passé. Je ne m'appelle plus mademoiselle de Saint-Erme, je m'appelle madame Frangetot. »

Le repas fut silencieux ; toute séparation est triste, et Alicia ne pouvait, sans verser quelques larmes, songer à sa mère et à ses frères qu'elle ne verrait plus.

Le soir même du mariage monsieur et madame de Saint-Erme partaient pour l'Angleterre. Ils allaient habiter le château dont ils avaient hérité ; le séjour de Paris était devenu odieux au comte. Il avait maudit sa fille, son gendre. Sa colère était d'autant plus vive, qu'il avait fermé les yeux avec une rare complaisance pour que cette union s'accomplît. Pauvre, il en eût été heureux ; riche, il ne pouvait la supporter. D'étranges scènes entre le beau-père et le gendre avaient précédé le mariage. Ils avaient conçu l'un pour l'autre l'aversion la plus vive, et Frangetot, soupçonné de calcul et d'avidité, avait répondu avec son ton déclamatoire :

« Quand un homme est, comme moi, voué au culte de l'art, il est au-dessus du soupçon. L'amour et l'art, tels sont les deux pôles entre lesquels se meut mon existence. Désormais nous sommes des étrangers l'un pour l'autre. »

Quelque temps avant les couches de madame Frangetot, on reçut d'Angleterre une lourde caisse. La pauvre femme l'ouvrit, et elle vit une belle layette, une timbale d'argent, une bourse pleine

d'or et dix livres de thé. Cette dernière attention trahissait madame de Saint-Erme. Le tout était étalé par la chambre lorsque Frangetot rentra.

« D'où viennent ces nippes brodées? demanda-t-il.

— De Londres, c'est pour le baby, répondit faiblement Alicia.

— C'est ton père et ta mère qui se permettent...

— Oui.

— Vite, remets tout cela en ordre et je vais porter moi-même le paquet à la diligence. »

Ainsi fut fait. Le soir, Alicia cousait un petit bonnet d'indienne.

« Est-ce que tu regrettes toutes ces fanfreluches? lui dit son mari qui dessinait à la lampe. Notre enfant sera un pauvre comme nous; à quoi bon le vêtir de dentelles? »

Et tout à coup devant les yeux de la pauvre mère défilèrent, comme des troupes devant un souverain, tous les bataillons de petites chemises, de bas de laine, de chaussons bien tricotés, de bonnets garnis de dentelles, de longues robes toutes brodées.

« Tu as raison, mon ami, » dit Alicia; mais sa voix était enrouée, et quelques larmes tombèrent sur la petite pièce d'indienne qu'elle était occupée à coudre. Frangetot entendit le sanglot, le bruit sec des larmes sur la toile; il fit un mouvement d'humeur, jeta son crayon loin de lui. Il allait parler, mais il n'en eut pas le temps. Deux bras entouraient

son cou, deux lèvres s'appliquaient sur son front, puis une voix douce murmurait à son oreille :

« Pardon, pardon, mon Louis bien-aimé, j'ai eu un moment de faiblesse, cela ne m'arrivera plus, plus jamais. Je t'aime et je suis heureuse. »

Elle avait raison, la pauvre créature. Elle adorait son mari qui lui semblait à la fois un homme d'un beau caractère et d'un grand talent. Soumise, résignée, elle aimait avec l'humilité d'une servante. Frangetot la maltraitait instinctivement. Dès qu'il eût découvert en sa femme une douceur non pareille, il en profita avec une certaine lâcheté particulière aux caractères faibles. C'est la fable du lièvre et des grenouilles. Il rencontrait plus timide que lui, le voilà brave ! Son orgueil d'ailleurs y trouvait satisfaction, et il se haussait à ses propres yeux de toute la distance qu'il établissait entre sa femme et lui. Pauvre, sans talent, sans réputation, il avait une singulière énergie pour croire à son génie. Frangetot y crut, et cet amour absolu, complet, cette soumission éternelle l'aidèrent à se former de lui-même cette bonne et douce opinion. Lorsque je connus madame Frangetot, sa beauté n'avait plus que quelques traces bien fugitives. Je ne pouvais la regarder sans me sentir ému jusqu'aux larmes. Quel dévouement ! Tout le jour, elle travaillait ; le matin et le soir, elle cousait. Que de fois elle s'est excusée de coudre devant moi quelque harde à ses enfants ou à son mari ! Dans la journée,

elle donnait des leçons d'anglais. Quel souvenir pénible pour elle ! N'était-ce pas la langue que parlaient sa mère et ses frères ? Ne devait-elle pas se rappeler malgré elle ce château où sa famille vivait dans le luxe, tandis qu'elle souffrait et travaillait pour gagner du pain à ses enfants ? Elle ne regrettait pas la richesse, et ce n'était pour elle qu'une triste vision, un mirage mélancolique. Elle aimait son mari toujours de la même affection ardente, passionnée. Je me rappelle encore le son de sa voix lorsqu'elle me disait :

« Ah ! si vous connaissiez Louis, si vous saviez quel il est ! »

Elle n'achevait pas et elle poussait un soupir gros d'enthousiasme et d'admiration.

Les femmes sont souvent très-sévères pour les choix singuliers des hommes. Combien de fois les ai-je entendues nous accuser d'avoir les goûts bas ; combien de fois n'a-t-on pas cité Thérèse à côté de Rousseau ! Et les femmes ne prennent-elles jamais pour or ce qui n'est que chrysocale ? En voilà un exemple ; j'en citerais bien d'autres.

Pendant quelques années, je fus le voisin de Frangotot ; il composa alors les plus belles pages de son bague de l'histoire. Je ne le vis pas faire un progrès ni modifier une de ses idées. Lent, assidu, il travaillait tout le jour ; quelques portraits trouvés par hasard l'aidaient à vivre bien pauvrement, il est vrai, mais tous mangeaient.

Peu à peu, mon nom s'était fait connaître. J'obtins une commande pour Versailles. Depuis longtemps, j'avais renoncé aux soirées de Frangetot, et une certaine froideur régnait dans nos relations. Sans motif apparent, sans explication, je n'allais plus chez lui. Quelques jours après avoir reçu la commande, Frangetot me rendit visite, pour me féliciter, je le pensais d'abord, mais quelle erreur!

« C'est le souvenir de nos bonnes relations, l'intérêt que je vous porte qui m'amènent ici, me dit-il avec cet air solennel qui lui était habituel. J'apprends que vous avez une commande, ne l'acceptez pas. Un artiste ne peut recevoir d'un gouvernement comme le nôtre, et puis le musée de Versailles est une création criminelle, une apologie de la royauté. Que signifie, je vous le demande, cette glorification de la pique, de l'arbalète, du fusil et du canon? Mon ami, vous êtes jeune, refusez, croyez-en l'expérience d'un artiste soucieux de sa dignité, préoccupé de sa mission.

— Si je fais un bon tableau, m'approuverez-vous? Que d'autres pensent et enseignent, si bon leur semble; moi, je suis au monde pour regarder et peindre ce que je vois le mieux que je peux. C'est là que tendent mes efforts. »

Frangetot me quitta, après un long plaidoyer qui ne réussit point à me convaincre. Je composai mon tableau de la bataille de Malplaquet. Jeune, par conséquent un peu présomptueux, je m'imaginai

que mon voisin était jaloux de moi. C'était bien méconnaître cette nature arrogante et fanatique. Pendant l'hiver de 1846, madame Frangetot devint grosse. Ce surcroît de famille était une ruine pour eux; la pauvre mère vint un jour me trouver et me supplia de tâcher d'obtenir secrètement des travaux pour son mari. A force de démarches, en m'aidant de Clavelet, j'obtins pour lui une commande pour la salle des Croisades.

« Il ne médiera plus de Versailles, » me disais-je en moi-même.

Après la fermeture du Salon, où il avait exposé une *Conversion de saint Paul* (on avait remis l'Évangile à la mode), M. Frangetot reçut du ministère la nouvelle qu'un tableau lui était commandé. Il refusa.

« Qu'on dise au ministre, répondit-il, que je n'oublierai pas les quinze années d'oubli où m'a laissé mon pays. Quand le peuple régnera, j'accepterai de lui sans rougir, parce que je l'ai servi et aimé, mais je ne veux rien d'un gouvernement que je n'estime pas. »

Le garde municipal qui portait la lettre officielle ne se chargea point de la réponse. Frangetot signa, dans une longue épître, et ses griefs et les motifs de son refus.

Cette *Conversion de saint Paul*, dont je te parlais tout à l'heure, marqua une nouvelle phase dans le talent de Frangetot.

« De ce tableau, disait-il, je date ma troisième manière. La période historique est close, j'ai fini ; là, mon enseignement est complet. Il faut maintenant que j'initie le peuple à des idées plus hautes : je vais penser à la vie future. J'étudie en ce moment les Évangiles et la Bible. On a sans doute parlé à Scheffer du nouvel horizon que j'entrevois, c'est à ce mouvement de mes idées que je dois attribuer la conception de *Saint Augustin et Sainte Monique*. »

J'avais pris l'habitude d'écouter Frangetot sans lui répondre.

« Bon, me dis-je à moi-même, il change de remorqueur. Delaroche ne marche pas assez vite, il passe à Scheffer. »

Ses opinions politiques n'étaient point ébranlées par les évolutions de son talent. Grâce à ce républicanisme haineux, il satisfaisait sa rancune, et, dans sa passion égalitaire, il entraînait, j'en suis sûr, je ne sais quelle amère et secrète jalousie.

Il ne me pardonnait point mon succès, et il eut une occasion pour me marquer sa haine, il en profita. Je ne sais par quelle indiscretion il apprit dans les bureaux que j'avais sollicité une commande pour lui. Il remonta à la source, et découvrit que sa femme s'en était mêlée ; on l'avait vue entrer dans mon atelier. Moi qui portais à madame Frangetot la plus respectueuse admiration, je fus accusé par ce fanatique d'avoir pour sa femme des sentiments de tout autre nature. Je vis la haine dans ses yeux

dilatés quand, les joues pâles de colère, il vint me défendre de jamais franchir le seuil de sa porte.

« On se croit tout permis, disait-il en parcourant rapidement ma chambre, parce qu'on a des médailles et des commandes; c'est bien là le caractère des flatteurs du gouvernement. Vous aviez comploté avec ma femme de me rallier, de me faire abjurer mon passé, de me compromettre pour me rattacher. N'y comptez pas : que ferait un patriote au milieu de ces artistes ventrus, qui se nourrissent des miettes tombées de la table des grands? Le talent d'un courtisan et l'âme de don Juan, quel harmonieux assemblage ! »

Je mis M. Frangetot dehors; bientôt après, je quittai la maison, pareil voisinage m'étant incommodé. Je voulus dire adieu à madame Frangetot; je la guettaï un jour que je savais son mari dehors. Je l'abordai dans l'escalier. Elle fut prise, en m'entendant, d'un tremblement qui me prouva combien elle avait peur.

« Comptez sur moi, madame, lui dis-je; si vous avez besoin, en quelque circonstance que ce soit, d'un ami, écrivez-moi. »

Elle leva les yeux avec une expression de douceur angélique, et me dit :

« Je vous remercie; je ne puis ni vous écouter, ni vous répondre; mon mari me l'a défendu. Je crois que vous êtes bon cependant, mais je ne me pardonnerai jamais le complot que j'avais formé avec

vous. J'ai méconnu le caractère de Louis, et pourtant c'est le plus noble qui existe. »

Elle remonta chez elle sans accepter la main que je lui tendais. Elle obéissait à une consigne, mais elle tâchait, par là douceur de ses regards, de compenser ce que ce refus avait de trop sévère. Pauvre femme ! elle était un peu plus maigre, un peu plus pâle que la dernière fois que je l'avais vue. Comme elle aimait ! Lorsqu'elle prononçait ces deux mots : « Mon mari, » sa figure prenait une expression de séraphin. Rien ne l'avait troublée dans ses croyances, et la vie, en lui apportant de si grandes douleurs, ne lui avait pas ôté une illusion.

J'étais en Angleterre au moment de la révolution de Février. Inutile de dire que Frangétot en fut un des héros. Un camarade m'écrivit qu'il avait été blessé à la main. Pendant les deux années que je passai en Écosse et à Londres, les seules nouvelles que je reçus de lui me furent données par un journal français, trouvé par hasard, et qui reproduisait une lettre de mon ancien voisin adressée au gouvernement provisoire. Il développait un plan du temple de la Concorde, expliquait le but et la signification de la salle baptisée par lui Bagne de l'histoire.

« Les décorations en sont toutes prêtes, disait-il en terminant ; les toiles, roulées dans mon atelier, ont vécu cachées comme ces républicains de la veille qui gisaient dans les fers. A vous, citoyens, l'honneur de les délivrer. »

Je revins en France pour l'exposition de 1850. J'arrivai à Paris la veille de l'ouverture. En entrant le lendemain dans le grand salon du Palais-Royal, j'aperçus un homme maigre, efflanqué, à ses côtés une femme plus maigre encore, puis une jeune fille pauvrement vêtue et un garçon de quinze ans environ, en uniforme de lycéen. C'était la famille Frangetot. Ainsi, tout avait changé en France, le gouvernement, les institutions; que de bouleversements! que de ruines! seuls, les Frangetot étaient immuables sur tous ces débris. Je fus rajeuni de les voir ainsi; cela me rappela mes premiers succès. Comme jadis, le chef de famille signalait aux enfants les beautés de son œuvre. Je l'interrompis au milieu de son discours; il me reconnut et me serra la main.

« Tout est oublié, » me dit-il.

Puis, il me montra du doigt son tableau, en ajoutant avec fierté :

« Regardez! »

Madame Frangetot ajouta d'une voix douce :

« Son tableau est intitulé : *le Triomphe de Marat*. »

C'était une vaste composition symbolique. Brutus, Harmodius et Aristogiton, bien d'autres encore, formaient escorte à la victime de Charlotte Corday. Dans le fond se détachait sur le ciel une architecture prétentieuse. *Temple de la Solidarité*, lisait-on sur le fronton, d'ordre très-composite. L'énormité du sujet attira les regards de la foule, et le nom de Louis Frangetot circula pour la première fois. En

ce temps d'agitation, on faisait de la politique à propos de tout. C'est une satire, disaient les réactionnaires; c'est une justice, répliquaient les socialistes. La première opinion l'emporta. Un homme d'affaires politiques un peu poltron, désireux de popularité, s'avisa d'acheter le tableau. L'ambiguïté de l'intention lui plaisait, et il goûtait la situation de chauve-souris de la fable. Ami de Marat, eût-il répondu aux démocrates vainqueurs; contempteurs de la révolution, voyez cette caricature, eût-il déclaré aux rétrogrades victorieux.

Frangetot ne fut pas étonné en entendant M. X... lui offrir six mille francs de sa toile. Il attendait depuis vingt ans une pareille visite et une pareille offre. Il consentit à la vente, à la condition seulement que, dans le cas où son projet de temple serait exécuté, il pourrait, moyennant dix mille francs, redevenir propriétaire du *Triomphe de Marat*.

Comprend-on jamais à quelles causes on doit le succès? Frangetot ne s'étonnait point. Lorsque je le revis, il n'était ni conquérant, ni dédaigneux. La simplicité de sa satisfaction prouvait à quel point elle lui semblait justifiée. Madame Frangetot faisait plaisir à voir; ce n'était point le gain qui la ravissait. On allait rendre justice à son mari. Leur joie ne fut pas de longue durée. Un ami vint trouver Frangetot, une liasse de journaux à la main :

« Tu as lu les critiques? demanda-t-il à Frangetot.

— Je me garde bien de jamais jeter les yeux sur la prose de ces misérables.

— Te voilà passé aristocrate. Tiens, lis. »

Ce reproche fit bondir Frangetot; il lui fallut, malgré ses protestations, avaler toute la kyrielle d'articles où l'on célébrait sa haine contre la révolution, son pamphlet héroïque contre les sanguinaires héros de la Terreur. Guillaume Tell en face d'Arnold : tel était le graveur interrogeant son ami Frangetot.

« As-tu donc oublié ta foi, tes serments? » lui demandait-il les bras croisés, l'œil furieux.

Frangetot était pâle comme un mort, lorsque sa femme entra apportant une lettre.

« C'est l'argent de ton tableau, dit-elle, et, en effet, du papier satiné s'échappèrent six billets de banque.

— Je comprends, dit le graveur avec un amer ricanement.

— Ah! tu me soupçonnes de trahison, reprit Frangetot, eh bien, viens avec moi. »

Il prit son chapeau et entraîna son ami; il le força à entrer avec lui chez M. X..., et là, déposant sur la cheminée le prix de son tableau, il lui dit :

« Notre marché est rompu, monsieur, mes amis ne m'estimeraient plus si j'acceptais votre argent. J'ai cru que vous étiez des nôtres, un partisan de la sainte cause; excusez-moi. »

M. X... ne comprit rien à cette démarche; mais

comme il était débarrassé d'une toile détestable, il ne réclama point.

Frangetot écrivit aux journaux une lettre de protestation. Pas un ne voulut la publier; mais le graveur lui rendit son estime, et les apôtres continuèrent à se réunir dans son cénacle glacé.

J'étais réconcilié avec Frangetot; j'allai chez lui pour revoir en même temps cette cour et cet atelier qui me rappelaient mes débuts. Mon voisin était le même, toujours aussi vaniteux, mais plus ulcéré, plus aigri que jamais. Tout occupé de politique et de philosophie sociale, il ne prenait plus la peinture que comme une expression muette de sa pensée. Jamais un souci de la forme, jamais une discussion sur la couleur. Jaloux de ses contemporains plus heureux et plus riches que lui, il ne pouvait nier le talent, mais il colportait je ne sais combien d'anecdotes infamantes, combien de récits de bassesse et de platitude sur ceux qu'il ne pouvait égaler.

« Je vais me résumer dans une dernière œuvre, avait-il coutume de dire avec son ton emphatique. On a pu un jour me soupçonner; il faut que mon œuvre soit claire et nette aux yeux de la postérité. » Il faut toujours parler des autres à propos de Frangetot, il n'était qu'une sorte de lanterne où, tour à tour, il plaçait une lumière variée, mais toujours empruntée. M. Millet occupait tous les artistes. Il avait déjà commencé ce long et admirable commentaire de la vie des champs. Frangetot, comme nous,

après nous, avait été frappé du talent rare que venait de montrer ce grand artiste. N'était-ce pas là une formule plus saine que ces allégories révolutionnaires? Cette misère, représentée avec tant de grandeur, avec une si véritable pitié, ne parlait-elle pas plus haut que les compositions pseudo-allégoriques, où Robespierre, André Chénier et Marie-Antoinette se disputent les larmes et l'indignation du public?

Frangetot commença une grande composition. Il l'intitula *l'Apothéose de la Misère*, œuvre imbue des idées de sa jeunesse; il voulut tenter un compromis entre le pittoresque et le lieu commun. Dans un ciel brumeux, il fit enlever une pauvre femme empruntée à Millet par des anges que M. Scheffer aurait pu réclamer comme sa propriété. L'un portait un cabas, l'autre les souliers de la pauvre misérable, qui s'en allait au ciel avec tous les honneurs réservés jusqu'ici aux saints privilégiés du calendrier. Le tableau était assez bien composé et ne manquait pas d'effet. Pendant deux ans, il y travailla dans le mystère; la toile fut refusée, car on n'aimait plus les protestations contre l'ordre social, qu'elles fussent peintes ou écrites. Quand Frangetot apprit ce refus, il fut pris d'un accès de délire, tel qu'on craignit pour sa raison. Miné par une fièvre lente, il dépérissait visiblement. Incapable de tout travail, il errait dans ce grand atelier, entouré de sa femme et de ses enfants. Nous nous étions cotisés pour les aider à vivre; madame Frangetot était ex-

ténuée, et je te laisse à penser si ses leçons d'anglais et ses travaux à l'aiguille suffisaient à l'entretien de tout le monde. J'étais resté quelques jours sans les aller voir, lorsqu'un commissionnaire me remit un mot de madame Frangetot. Elle m'appelait près de son mari, qui était bien mal. J'accourus ; la fièvre lente avait pris un caractère pernicieux, et le malheureux se mourait. Quelle misère ! je prêtai quelque argent pour faire acheter des remèdes, dépense inutile. Je voulais forcer madame Frangetot à se reposer, et j'offrais de passer la nuit auprès du malade. Elle refusa. Comme je sortais, je rencontrai dans la cour un vieillard fort élégant, de bonne mine, bien vêtu, il m'aborda.

« Vous venez de voir M. Frangetot, me dit-il. Comment va-t-il ?

— Bien mal.

— Hélas ! c'est mon gendre.

— Vous êtes M. de Saint-Erme ?

— Oui, le comte de Saint-Erme, ma fille s'est mésalliée.

— Ah ! monsieur, il ne s'agit point de mésalliance, votre gendre se meurt, votre fille est désespérée, et vous n'allez point à leur secours ! »

Le vieillard avait la tête un peu faible, il se mit à pleurer. Il me raconta à travers ses larmes qu'il avait employé tous les moyens possibles pour revoir sa fille, qu'il n'était venu à Paris que pour elle, en apprenant sa détresse, mais que le mari et la femme

étaient entêtés dans leur orgueil et ne voulaient ni le recevoir ni accepter un secours de lui. J'emmenai le vieillard pour concerter avec lui les moyens de venir en aide au pauvre ménage. A peine étions-nous entrés dans mon atelier qu'on vint de nouveau me chercher. Frangetot se mourait. Excité par le délire, il était sur son séant, pâle, effrayant. Il parlait encore de son art, de ses plans, de ses croyances. Pauvre diable! Tout à coup, il ouvrit les yeux démesurément : « Ah! s'écria-t-il, je vois le temple de la Concorde. Que c'est beau... c'est là que je me promènerai... toujours, toujours... en t'attendant, Alicia... Respecte ma mémoire... n'oublie jamais que tu es la veuve d'un artiste... Ah! quelle lumière, quels accords! » Sa tête retomba sur l'oreiller, le râle commença, et il mourut le 18 février 1854, quelques jours avant l'anniversaire de cette révolution qu'il avait tant souhaitée.

Rien ne peut donner l'idée du désespoir de madame Frangetot. Elle, que j'avais toujours vue calme et silencieuse, fut prise d'une attaque nerveuse qui fut suivie d'une agitation extraordinaire. Elle parlait, sans s'arrêter, toujours de son mari. Avec quelle exaltation !

« Personne que moi ne l'a connu, disait-elle ; c'était un cœur antique. Il a bien souffert, mon pauvre Louis. Quel grand artiste la France a perdu ! de quel père seront privés mes malheureux enfants !

Qu'il était bon, qu'il était grand, qu'il était généreux!... Que vais-je devenir? »

En vain je tâchais de la calmer, rien ne pouvait l'apaiser. J'eus l'idée de lui parler de son père, de sa mère.

« Jamais je ne les verrai, me répondit-elle avec une sauvage exaltation; j'ai promis à celui-ci, et elle montrait le cadavre, de ne leur pardonner jamais, et je tiendrai mon serment. Mon pauvre cher mari, eux qui l'ont dédaigné, injurié, insulté! »

Elle tomba à genoux devant ce lit où dormait pour toujours ce niais héroïque, et sa voix s'éteignit dans les lamentations.

Te souviens-tu d'avoir vu à mon atelier une femme de cinquante ans environ, très-pâle et vêtue de deuil? Elle vend des brosses. Avec des leçons d'anglais, lorsqu'elle en trouve, ce petit commerce constitue toutes ses ressources. C'est madame Frangetot. Elle a juré à son mari de ne se jamais réconcilier avec ses parents; elle meurt de faim en tenant sa promesse.

Mademoiselle Frangetot s'est mariée avec un Anglais pendant une visite qu'elle faisait à la famille Chesnutfield. Le fils étudie la peinture : peut-être retrouvera-t-il la veine de talent de son grand-père. Espérons que le don de peinture, comme la goutte, saute une génération.

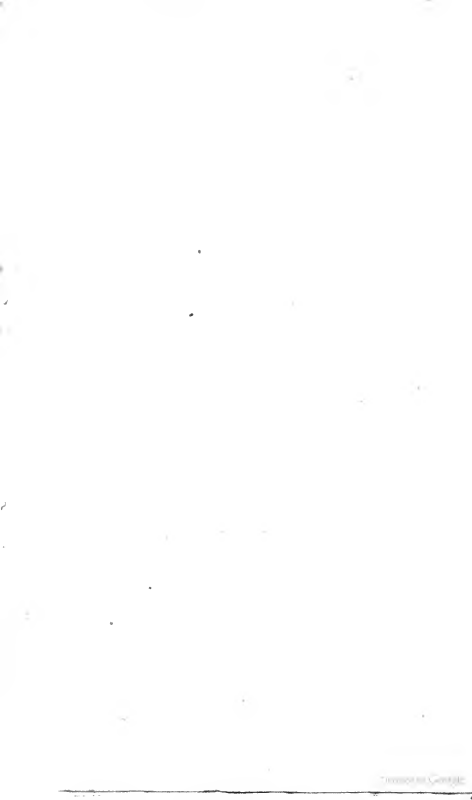
J'achète toutes mes brosses à madame Alicia (elle

ne porte point le nom de son mari pour l'exercice de son commerce), j'en achète plus que je n'en consume. Quelquefois, en me parlant de son fils, elle me dit avec un soupir : « Dieu veuille qu'il ait l'âme et le talent de son père ! »

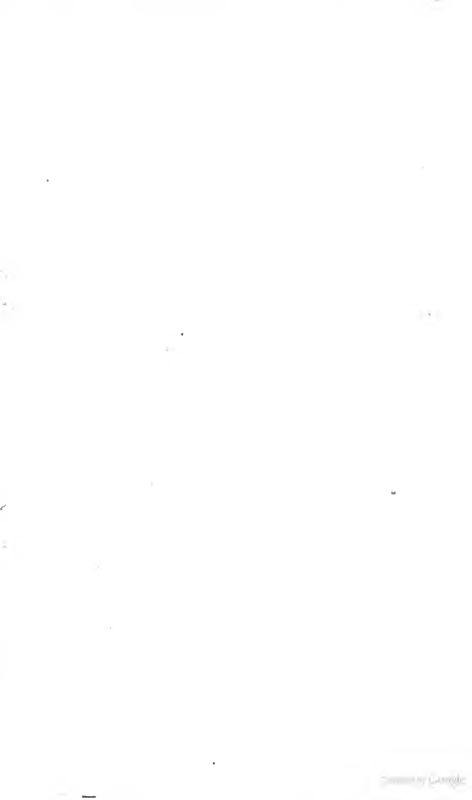
Alors vous vous êtes tu, cher maître, un peu attendri, avouez-le. Ce récit, commencé le rire aux lèvres, vous le terminiez les larmes aux yeux. Vous vouliez en m'égayant m'irriter contre cet artiste pédant. Frangetot jouissait peut-être déjà du bénéfice de l'éloignement, et ses défauts se perdaient dans la brume du passé, mais je ne pouvais m'associer à vos sarcasmes. « Pourquoi ? nous disiez-vous en terminant, pourquoi Frangetot n'a-t-il pas expédié des lettres dans un bureau ? ou vendu des drogues dans une boutique ? Quel métier ne lui eût convenu, si ce n'est celui de peintre ? »

Je n'osai pas vous répondre, et je l'essaye aujourd'hui : « Songez, cher maître, à ce que l'art avait fait de cet homme borné. Expéditionnaire ou épiciier, eût-il montré la même énergie dans la pauvreté ? Tout en ce monde ne se mesure point par le talent. La vertu et l'honneur valent mieux peut-être. Si, pour compter un malhonnête homme de moins, il faut un mauvais peintre de plus, je m'y résigne, car l'âme y gagne plus que les yeux n'y perdent. Bon père et bon époux ; cette épitaphe vulgaire que vous jetez comme une raillerie à la mémoire de ce

mort, vous, artiste, vous avez le droit d'en rire; mais là-haut il est un juge qui ouvrira peut-être ses bras au pauvre bafoué. Ne soyons pas si épicuriens, et n'estimons pas les autres par les plaisirs qu'ils nous causent. Gloire à une école, à un art qui inspirent de pareils fanatiques d'honneur et de fidélité ! Aujourd'hui, les peintres gagnent et thésaurisent. L'idéal s'est envolé comme la misère de Frangetot. Vous le voyez, cher maître, chacun est sévère pour ses contemporains; vous l'avez été tout à l'heure pour le temps que vous avez honoré, et si je blâme le mien et si je me trompe, que Dieu... et l'École des beaux-arts soient loués. »



MORT OU VIVANT ?



MORT OU VIVANT?

Balange, le 12 novembre 186...

Vous me faites peur, monsieur le docteur. Lorsque je vous vois en face de moi, le sourire sur les lèvres, le regard perçant sous vos lunettes, ma tête s'embarrasse, mes idées s'embrouillent, et je ne sais plus ce que je dis. On tremblerait à moins, avouez-le. Mon mari, M. Dubois, m'a remise entre vos mains, et vous vous livrez à une sorte d'enquête qui, depuis ma fuite au Havre, est devenue plus minutieuse et plus sévère. Si mes paroles ne me font pardonner mes actes, je prévois aisément le résultat de votre examen. Vous me déclarez folle ; peut-être est-ce une prétention exagérée, mais je suis certainement reconnue atteinte de délire et de monomanie. On m'enferme. Ma vie a si peu de prix ; qu'importe qu'on la confisque ? Personne ne la regrettera, pas même moi. J'aime cependant la

vérité et je veux qu'on la sache. Incapable de la dire, je serai, j'espère, en état de l'écrire. Vous êtes bon, monsieur, et quand vous connaîtrez les tristes événements qui m'ont réduite au point où je suis, peut-être vous inspirerai-je quelque pitié. Avant tout, ayez de l'indulgence pour ce récit, écrit à la hâte. Les faits y seront exposés, tels qu'ils se représentent à ma mémoire, en désordre et sans suite. Le seul mérite auquel je prétende, c'est celui de la sincérité. Je commence.

I.

Il y a deux ans, j'étais à la campagne, dans cette maison de Balange que vous connaissez. Un soir, j'étais retirée dans mon appartement; un domestique entre avec une lettre. Je regarde : une écriture inconnue, des timbres étrangers.

« N'est-ce pas pour monsieur? dis-je, peu habituée à recevoir si tard de pareilles lettres.

— Non, c'est pour madame, reprend le domestique. Le facteur a dit qu'elle venait de Pologne.

— C'est bien; laissez-moi. »

J'ouvre la lettre, et voici ce que je lis :

« Demain, je serai mort. On a signalé les Russes; ils vont nous attaquer : cent contre un ! Pousseront-

ils la cruauté jusqu'à me refuser un coup de lance ? Nul, si ce n'est vous, ne saura que c'est volontairement que je meurs, et que c'est parce que je vous aime avec passion depuis... »

L'écriture m'était inconnue. Je courus à la signature : Maurice Roncelet. Lui ! il m'aimait, il allait mourir pour moi. Et sa mère ?... Ah ! la malheureuse !... Et c'est moi, moi qui le tuais. Je criai ; mais ma voix s'éteignit dans mon gosier. Personne ne m'entendit. Je voulus sonner ; à quoi bon ? Je repris la lettre et je l'achevai.

« ... depuis que je vous ai vue pour la première fois. Vous ne m'aimez pas et vous ne pouvez m'aimer. Vous me connaissez à peine, et jamais sur cette terre je n'ai osé vous parler. C'est au prix de ma vie que j'achète le droit de vous ouvrir mon cœur. Cette mort que je vais chercher, tandis qu'on l'accusera de m'être venue trouver, cette mort m'apporte la vie. J'ose vous parler, vous écrire. Ah ! surtout ne pleurez pas sur moi. Un souvenir, c'est tout ce que je demande, de temps à autre, à cette heure triste où le soleil semble partir pour ne plus revenir, où la terre est sans lumière et la nuit sans ténèbres. Dites-vous alors : « Il y a bien loin quelqu'un qui repose. Il m'aimait et il est mort pour moi. » Ma dernière soirée est la plus riante de ma vie ; et pourtant, à me voir, qui le croirait ? Mes compagnons d'armes sont endormis ; je veille seul dans une méchante salle d'auberge, bien loin de

mon pays. J'écris à la maigre lueur d'une chandelle; mais c'est à vous que j'écris, ma chère âme, et pour la première fois j'ose vous dire : je vous aime ! Mon cœur bondit dans ma poitrine. J'aspire à pleins poumons l'air enfumé de cette cabane. Est-ce une illusion ? non, j'habite un palais le plus splendide du monde; mes vêtements sont d'or et de pourpre; des fleurs éternelles parfument la brise. Qui donc vient au-devant de moi, les bras étendus, la tête parée de fleurs ? C'est vous, ma bien-aimée; vous, déagée comme moi des liens de la terre. N'est-ce pas le seuil de l'autre vie ? C'est là que nos âmes se cherchent et se rencontrent; c'est là que commence pour nous une éternité bienheureuse !

« Un abîme me séparait de vous, et la mort va le combler. Qu'était ma vie ! Comment la regretter ? courir après votre voiture lorsque vous sortiez du théâtre; épier la clarté d'une boutique pour apercevoir votre pur visage; recueillir un salut, quelquefois un sourire. Telles étaient mes félicités : elles ne suffirent plus. Je n'osais pas prononcer votre nom devant ma mère; mon secret m'appartenait, et je voulais le garder à moi seul. Heureusement ma mère n'est pas clairvoyante. Comment n'a-t-elle rien deviné le jour où, me contant son histoire, elle m'apprit les liens qui nous unissaient ? Je pouvais vous aimer comme une parente; et mon devoir m'obligeait presque à vous haïr. Un jour, vous êtes venue illuminer notre foyer, et ce jour

n'a pas eu de lendemain. Un ordre barbare vous en éloignait à jamais. Comme j'ai souffert en apprenant que je ne vous reverrais plus ! Accoudé sur un pont, je regardais couler la Seine. Le suicide ? c'était un crime ; mais la mort, c'était le repos. La volonté m'eût retenu au fond des eaux. Quand je rentrai au logis, que je revis ma mère, je repris courage. La mort ne lâche pas sa proie. Ne pouvais-je mourir en honnête homme ? S'il y avait de par le monde une belle cause, ne pouvais-je combattre pour elle ? La Pologne secouait son joug. A quels martyrs plus respectables pouvais-je m'associer ? Je m'engageai et je partis.

« Ma mère pleurait en me disant adieu, mais tout bas elle murmurait à mon oreille : « Je suis fière de toi. » Vous, vous ne m'avez rien dit. Je vous ai vue de loin, et de bien loin je vous parlais. Vous étiez seule dans votre loge. Vos cheveux noirs traçaient une ligne droite sur votre front, et une natte ceignait votre tête. Vous regardiez dans l'immensité. Tout à coup, votre œil a brillé ; puis j'ai vu tomber une larme sur votre joue. Elle coulait lentement et vous ne songiez pas à l'essuyer. « Est-ce mon départ qui la fait pleurer ? » me disais-je. Quelle folie ! Vous rappeliez-vous seulement mon existence ? Oh ! comme j'aurais voulu l'avoir, cette larme ! avec quelle avidité j'en aurais désaltéré mes lèvres ! Pardon ; pourquoi vous dire toutes ces folies ? Si vous le pouvez, allez quelque-

fois voir ma mère. Elle vous aime ; vous la consolerez. Un souvenir quelquefois, n'est-ce pas ? Votre pitié toujours. Adieu, je t'aime.

« MAURICE RONCELET. »

Il me fallut quelque temps pour comprendre. Je lisais, je relisais, je voyais des mots, et je ne pouvais en pénétrer le sens. Maurice Roncelet ! ce jeune homme austère m'aimait ! par quel prodige ? Moi, j'avais inspiré de l'amour ! L'étrange nouvelle ! Il allait mourir ; que dis-je ? il était mort. Que faire ? Comment le secourir ? Hélas ! le fait était accompli. — Lorsque le cœur est bouleversé, rien n'est pire que l'inaction du corps. Je pris un manteau, et je me promenai dans le parc. Il faisait froid ; les feuilles mortes fuyaient balayées par le vent ; j'eus peur, et je rentrai. L'horrible souvenir que celui de cette nuit ! je frissonne en vous écrivant, monsieur le docteur. Ma plume s'échappe de mes mains. Écartons pour un instant ces funestes images ; plus tard, j'aurai du courage. Sachez auparavant qui je suis. Laissez-moi, pour faire diversion, vous parler un peu de moi, de mes parents. Apprenez dans quelle existence désolée cette lettre venait tomber comme un brandon enflammé.

Je suis la seconde fille de M. Vallier de l'Orne, dont le nom ne vous est point inconnu. Député, il avait été, dans une combinaison de courte durée, ministre avant 1848. Si l'histoire contemporaine ne

vous est pas familière, et si le nom de M. Vallier est nouveau pour vous, à coup sûr vous connaissez celui de ma mère. Elle a écrit plusieurs ouvrages couronnés presque tous à l'Institut. Ses lettres sur l'éducation ont de la valeur.

En ces temps anciens, on était ministre et on était pauvre. Un frère de ma mère s'était retiré à la campagne à la suite d'un chagrin dont je ne sus jamais la cause. Il offrit de se charger de moi ; on fut très-heureux de me confier à lui. A cinq ans, je partais pour Honfleur, dont la ferme de mon oncle était éloignée d'une lieue tout au plus. Autant que mon âge me permettait de juger, mon oncle, tel que mes souvenirs me le représentent, était un franc original. Amateur passionné de peinture, il ne cessait d'en faire d'exécration. Paysages, tableaux d'histoire, portraits, tout était entassé dans le grenier. Quel nuage de poussière je soulevais lorsque je m'avisais de fureter par là ! Mes mains m'auraient trahie si je ne les avais soigneusement lavées. Très-engoué de son œuvre avant qu'elle fût exécutée, il la jugeait ensuite avec une sévérité qui n'était que justice, de sorte qu'il passait par de perpétuelles alternatives d'orgueil et d'humilité. De là, un double courant d'opinions et de sentiments dans lequel il m'entraîna. Disciple de Rousseau, artiste par instinct, il adorait la nature et il haïssait la société. Peut-être lui reprochait-il de n'avoir pas goûté ses tableaux.

En vertu de ces théories, je poussai comme un sauvageon, à l'abri de la greffe et de la taille, toujours au plein air, me promenant à ma guise. La passion de la nature était-elle innée en moi, ou me fut-elle donnée par l'éducation? Je l'ignore; mais je passais déjà de longues heures en contemplation, et je n'avais que dix ans.

Toute ma vie, je gardai plus de penchant pour les choses que pour les hommes, et si j'admirais les unes, je me moquais des autres. Pourvu que mon âme fût à une certaine température d'enthousiasme, et rien ne l'y portait comme la vue d'un beau pays, je me tenais pour satisfaite, et je bornais là mes devoirs moraux. Un acte de foi très-vague, une adoration muette pour le grand tout, telles étaient mes prières habituelles. J'avais heureusement l'âme honnête, et vous verrez qu'elle triompha du mal, quelque insuffisantes que fussent mes doctrines. On peut être peintre détestable et homme d'esprit, mon oncle Longin le prouvait bien. Il se moquait volontiers de son prochain, et me corrompait en me faisant rire. Aussi, à mes tendances mystiques, je joignais quelques théories sceptiques, qui combattirent toujours en moi à armes égales, et qui, tour à tour victorieuses, me firent souffrir à la fois par trop de clairvoyance et trop d'illusions.

J'appris, grâce à mon oncle, tout ce qu'il faut savoir, rien de plus. Il tenta de m'apprendre à des-

siner ; mais , comme je n'avais nulle disposition , il me laissa là.

Imaginez quelle figure devait faire cette fille des champs , très-experte en cidre et en fromages , lorsqu'elle venait passer chaque année quelques jours à Paris , chez sa mère. Le salon de ma mère , c'était une porte ouverte sur l'Institut. Quels événements pouvais-je raconter ? quelle conversation tenir ? Ma sœur Valentine , déjà grande , me traitait de haut. Elle ne s'intéressait qu'à la politique. Que ces dîners , où je restais muette , me semblaient longs ! Mon pauvre Honfleur était bien loin ! J'avais heureusement une ressource , et j'usais d'une faculté que le temps et les malheurs ne firent qu'accroître. Je m'absorbais dans une rêverie si profonde , qu'insensible aux objets extérieurs , je revivais du passé. Le chalet , mon oncle , un coucher de soleil , une matinée de printemps , autant de joies recouvrées ! Je ne m'ennuyais plus , et le dîner finissait. Lorsqu'on me pressait de parler , si j'avais dit l'objet de ma pensée , si j'avais confessé mon amour pour la divine mère , la nature , combien j'aurais scandalisé les philosophes spiritualistes et les néo-chrétiens , qui peuplaient le salon maternel et qui faisaient à Valentine une cour pudique ! Avec quelle joie je me taisais ! Valentine , elle , discourait autant qu'Armande , tandis que moi , pauvre Henriette en sabots , je n'entendais pas le grec.

J'avais pour ma mère une bien vive affection.

Quand je la revoyais , je me jetais dans ses bras avec toute l'effusion de la jeunesse. Le malheur est que je l'ennuyais. Mes histoires de ferme ou mes descriptions de nature ne pouvaient l'intéresser. Et puis, elle travaillait toute la journée, lisait, écrivait. A quelle heure aurait-elle eu le temps de m'aimer?

Quel coup pour moi lorsqu'un matin mon père me signifia que je ne retournerais plus à Honfleur, et que , dorénavant, je passerais ma vie à Paris! Soit amour pour Rousseau , soit mépris pour le monde, mon oncle avait épousé sa servante, une bonne grosse fille du nom de Prudence, qui m'avait fort bien soignée. Je ne pus jamais la considérer comme un monstre abominable; c'est ainsi que je l'entendais désigner chaque jour. Ma mère ne pardonna jamais à son frère. Quand je connus la résolution de mes parents, je fus prise d'un violent accès de désespoir. Ce fut ma première entrevue avec le chagrin. Je songeais à m'enfuir; je ne pouvais croire que mon oncle consentit à mon exil. J'irai le trouver seule, à pied; je demanderai mon chemin. Enfin, je pris un moyen plus simple. Je lui écrivis. Quelle lettre! Que de passion! Que d'éloquence! Comme il serait touché! Peut-être viendrait-il me chercher lui-même. Je calculais combien de temps lui était nécessaire. Au bout de trois semaines, il me répondit la lettre la plus froide du monde; du moins elle me parut telle.

Quel surcroît de chagrin ! J'appelais la mort et j'avais quinze ans !

La Révolution de 1848, mes passions républicaines, tout cela fit diversion et me rattacha à l'existence. Pourtant, les années qui suivirent comptent comme une triste phase dans ma vie. Je m'ennuyais et je n'étais pas aimée. Cette contrainte que j'éprouvais pendant un court séjour, je l'éprouvais à présent pendant toute l'année. J'admirais ma mère et ma sœur sans pouvoir les égaler. Mon père, tout absorbé par la politique, par les travaux qui nous faisaient vivre, paraissait à peine au logis. Quoique très-affectueux pour nous, il parlait peu. Un baiser ou une tape sur la joue, voilà toute sa conversation avec moi. Je voyais bien les efforts qu'on tentait pour me rendre brillante. On me faisait lire, on m'emmenait aux cours du collège de France, on me conduisait au Conservatoire. De temps à autre, je subissais un examen ; hélas ! je n'en sortais qu'avec des boules noires. Ma mère disait de moi en souriant : C'est une campnarde ; elle n'osait pas dire : C'est une sotte. Mon crime était grand ; je ne pouvais figurer sur le perchoir du salon en perruche bien apprise, débiter quelque phrase bien faite sur le dernier discours de réception de l'Académie ou me pâmer décemment au finale de la symphonie en *ut mineur*. Au printemps, il est vrai, lorsque je voyais l'arbre du voisin se couvrir de tendres pousses, ou lorsque

les hirondelles arrivaient, j'essuyais une larme furtive : à quoi bon ? qui la voyait ?

Tout ce que je vous dis là, je le remarquais, et j'en souffrais sans me plaindre. Peut-être, si j'avais eu le courage de m'expliquer avec ma mère ou avec Valentine, peut-être la glace se serait-elle rompue ; mais j'ai le caractère fâcheux. Je n'ai pas besoin d'expansion et je cache sous un visage froid des sentiments passionnés. Ainsi, pour cette mère qui me considérait comme une sotte, je me serais dévouée jusqu'à la mort. Je l'admirais ; à mes yeux, elle était une femme de génie, et je ne savais pas le lui dire. Une fausse honte me glaçait. Tout chez moi tournait en rêveries. A force de méditer, je ne gardais pour l'action ni courage ni résolution. Je vivais ainsi d'une existence que réglait ma fantaisie, tandis que dans la réalité je me montrais craintive et maussade. J'exigeais en ce monde d'autres joies que d'entendre bien causer, et je n'avais nulle envie de prononcer mes vœux chez les sœurs du Bel-Esprit. Je ne vous raconterai pas mes impressions pendant le voyage que nous fîmes en Suisse. Ce fut un ravissement perpétuel. Nous y passâmes trois mois, pendant que mon père était exilé. C'était l'hiver ; mais je devinais les montagnes sous les nuages. D'ailleurs le lac de Genève était aussi bleu qu'au mois d'août. Deux mois heureux en cinq ans, ce n'est pas trop. Pardon, monsieur le docteur, de tant insister ; mais il faut bien vous

expliquer comment et pourquoi j'ai aimé et épousé M. Eugène Dubois.

Mon père nous annonça un jour à dîner qu'un de ses collègues, administrateur de chemins de fer comme lui, avait sollicité l'honneur d'être présenté à ma mère.

« Je l'ai invité à venir ce soir prendre une tasse de thé, » ajouta-t-il.

Ma mère se récria. Comment ! M. Marion devait faire une lecture : il était impossible d'introduire un profane.

« Que parlez-vous de profane ? reprit mon père avec humeur. M. Dubois est homme du monde, bien placé partout, fort intelligent. De plus, il a une grande fortune et il n'est pas marié. »

Ma mère se tut ; en effet, mon père fit du coin de l'œil un petit signe qui voulait dire : « Ce serait un bon parti. » Valentine demanda s'il était distingué, quelle opinion politique il avait ; ma mère, qui devait prêcher la fusion, demanda s'il était de bonne famille, question légitimiste s'il en fut.

« Son père est mort depuis longtemps. Il est l'artisan de sa fortune. Je ne lui connais pas de parents, » reprit mon père.

Voilà toute la préface qu'on fit à M. Dubois. Dès neuf heures, le salon de ma mère regorgeait de monde. On causait debout ; on regardait la porte ; on attendait M. Marion. C'est M. Dubois qui entre ; mon père nous le présente. Blond, un peu chauve,

le nez aquilin, très-grand, l'air anglais, cette distinction des gens qui n'en ont pas d'autre, tel vous le connaissez, tel il était. Il a très-peu changé depuis. Il ne fit nulle attention à moi, tandis qu'il se montra très-empressé pour Valentine. Je me souviens qu'elle était fort en beauté. Des rubans de velours noir dans ses beaux cheveux d'or, une longue robe blanche trainante; cette parure modeste convenait à sa taille élevée, à son visage régulier. Elle causait debout, les mains jointes, le menton relevé. Quel grand air et quelles belles lignes! Que lui avait demandé M. Dubois? Je l'ignore, mais je l'entendis répondre d'une voix saccadée :

« Pour moi, je ne suis sensible qu'aux beautés de l'art. Il n'y a que la pensée de l'homme que j'admire en ce monde, et je donnerais tout le Mont-Blanc pour un pan de draperies dessiné par Raphaël. »

M. Dubois écoutait la tête penchée; cependant de temps à autre ses paupières battaient, ce qui indique parfois une tension de l'intelligence. L'arrivée de M. Marion mit fin aux conversations particulières et rendit le calme aux paupières de M. Dubois.

M. Marion, membre de l'Institut, section des sciences morales, avait une grande pratique des lectures. Il rangea ses feuillets un à un, puis il ouvrit la bouche; tout le monde tendit l'oreille. Ce n'était qu'un faux départ : une toux sèche au lieu d'un exorde. Enfin, il porta son manuscrit jusqu'à

son nez, le repoussa violemment, le reposa sur la table et, comme pour l'empêcher de s'envoler, il croisa les mains dessus.

« Quelques mots de préambule sont nécessaires, dit-il, et ce que je vais vous lire est le fragment d'une histoire générale, feuillet détaché d'un grand livre. A quelle part de liberté l'homme a-t-il le droit de prétendre? la détermination de cette part, voilà le but de l'ouvrage. Ce que je me permettrai de vous lire ce soir n'est qu'un chapitre intitulé *le Libéralisme des Pères de l'Église*. »

Je me rappelle le préambule, qui était une improvisation; mais pour le reste, monsieur le docteur, je vous renvoie au livre.

La lecture durait depuis une heure et n'était interrompue que par quelques « Très-bien! Que c'est beau! Quel style incomparable! Qu'il a d'esprit! » Tout à coup on entendit à la voix aigre du lecteur un accompagnement sourd et régulier. On hésita d'abord, bientôt la monotonie du son ne laissa d'illusions à personne, puis, enfin, un chapeau, en tombant sur le parquet, rendit un bruit sec. La fatalité le poussait; il roula et ne s'arrêta que contre un des pieds de la table sur laquelle M. Marion s'appuyait.

Quel scandale! Le lecteur s'arrêta. Il y avait dans l'auditoire trop de philosophes pour qu'on ne remontât bien vite de l'effet à la cause. Or, la cause, c'était M. Dubois, qui, cessant d'être bercé par la

lecture, éveillé par le silence, ouvrit les yeux. Il ne parut pas autrement troublé de l'horreur de sa situation ; il se baissa pour ramasser son chapeau, et reprit sa place avec résignation. M. Marion allait-il continuer ?

« Je savais que vous arriviez d'un voyage, dit ma mère, qui inventait ce pieux mensonge. Vous avez passé plusieurs nuits en chemin de fer, vous n'avez pu résister au désir d'entendre M. Marion, et malgré la fatigue... enfin, vos forces vous ont trahi. Nous vous excusons. »

Cette phrase dite à l'intention de M. Marion ne suffit pas à le calmer, il plia bagage et se retira.

La porte n'était pas fermée que je m'abandonnais à la plus folle, à la plus éclatante envie de rire. Je dus quitter la place ; les froncements de sourcils de ma mère et de Valentine m'en intimèrent l'ordre.

Singulière aventure, n'est-ce pas, pour enflammer le cœur d'une jeune fille ? Mais ce sommeil était une protestation, ce chapeau l'étendard de la révolte. Je n'étais donc pas seule à m'ennuyer de ces éternelles et froides lectures ! Je le tenais pour un héros, ce dormeur ; je l'admirais : il m'avait vengée.

Le lendemain, je m'étonnai de voir ma mère si indulgente pour M. Dubois. Elle tentait même de l'excuser auprès de Valentine, qui l'accablait de toutes les foudres de sa colère. Pourquoi cette bienveillance ? Le mot de l'énigme me fut vite révélé. M. Dubois demandait la main de Valentine, et on

l'autorisait à faire sa cour. J'étais tenue, bien entendu, à l'écart de tous ces débats, et la grande résolution fut prise sans que j'en fusse informée. Valentine me l'annonça sous le sceau du plus grand secret.

« Ah! tu vas nous quitter, » lui dis-je en éclatant en sanglots. Pourquoi ce désespoir? Pourquoi ces mouvements haineux contre ma sœur? Elle partait; est-ce que je l'aimais au point de la regretter si fort? Non, j'aimais M. Dubois et j'étais jalouse de Valentine. Je ne m'ennuyais plus, je m'étais fait un malheur.

Peut-on donner le beau nom d'amour à ce sentiment aveugle, irréfléchi, insensé, qui envahit tout à coup le cœur d'une jeune fille? Si on l'analysait minutieusement qu'y trouverait-on? Beaucoup de dégoût de l'existence présente, beaucoup d'aspirations vers l'existence à venir. Ma vie me répugnait; je valais mieux qu'elle, et mon oisiveté d'esprit me pesait. J'étais altérée de sentiments, de jalousies, de luttes et de victoires. Si j'avais vu Valentine éprise, peut-être me serais-je tue et aurais-je gardé mon secret; mais elle avait le cœur trop superbe, l'esprit trop difficile, elle ne pouvait s'exalter pour M. Dubois. « Il sera malheureux avec elle, me disais-je. Il lui faut une femme moins brillante, plus tendre, » et je pensais à moi.

Un soir, M. Dubois avait écouté Valentine jouer

du piano; il ne s'était pas endormi cette fois. Quand elle eut fini, il s'approcha d'elle et la remercia avec plus de tendresse qu'il n'en montrait habituellement. Cette vue me fit mal; je remontai dans ma chambre pour pleurer tout à mon aise. Lorsque j'entendis le pas de Valentine : « C'est trop souffrir, me dis-je, il faut que je lui parle. »

J'avouai tout : mon amour, ma jalousie. Les larmes me coupaient la parole : je suffoquais. Valentine me consola en m'assurant qu'elle n'aimait pas M. Dubois, et qu'elle serait fort heureuse de ne pas l'épouser. Elle ne se mariait que pour complaire à sa mère.

« Que tu es bonne ! » lui dis-je, et je me jetai à ses genoux, je pris ses mains et je les couvris de baisers. « Mais comment feras-tu pour qu'il m'aime, lui ? Il ne t'oubliera pas ! il ne voudra pas de moi ! »

Et les larmes redoublèrent ; mais Valentine les sécha, et elle me renvoya dans ma chambre en me répétant que je pouvais compter sur elle. J'avais confiance, je souriais et je m'abandonnais à la joie la plus folle. Ah ! la mobilité de la jeunesse, qui me la rendra ?

Valentine avait dit vrai. Tout s'arrangea comme elle l'avait prévu. Ma mère ne pouvait se lasser d'admirer son dévouement, sa résignation. M. Dubois ne fut ni surpris ni affligé de la substitution ; il mit quelques jours d'intervalle entre ses bonnes grâces pour Valentine et pour moi. Rachel n'eut

pas lieu d'être jalouse, et Lia se résigna de bon cœur. Ce fut un virement d'amour, voilà tout. Même bouquet, même sourire, même regard; il n'y eut de changé que la fiancée. Et j'étais au comble du bonheur! quelle grâce d'état! Si quelqu'un d'indiscret m'eût demandé pourquoi j'aimais M. Dubois, j'aurais été bien embarrassée de répondre, et le portrait que j'aurais fait de lui eût été bien peu ressemblant. Je lui prêtais tous les mérites que me suggérait mon imagination. Puis je pensais à moi, je formais de beaux projets. Quelle épouse docile je ferais! quelle affection sérieuse j'apporterais dans le ménage! Il fallait d'abord faire oublier Valentine.

M. Dubois me parlait plus volontiers de l'organisation matérielle de notre existence, des chiffres de notre budget, que du courant de mes idées et de la tournure de mon esprit. Il avait loué une petite maison rue d'Anjou; plus tard il m'en promettait une plus grande. La couleur des voitures, la coupe des livrées étaient matière à discussion. Pour moi, je ne m'intéressais ni aux unes ni aux autres. Par politesse, je faisais semblant, après de longues méditations, d'avoir préféré le vert, quoique le bleu m'eût fait tout autant de plaisir. Étonnée parfois de sa froideur, surprise du peu d'intérêt qu'il prenait à mon être moral, j'avais pour me rassurer un raisonnement sans réplique : Puisqu'il me prend si pauvre, c'est qu'il m'aime.

Je fais tous mes efforts, monsieur le docteur,

pour vous retracer mes impressions, mon état d'esprit au moment dont je vous parle; mais il m'est difficile de me soustraire à l'influence du temps. Le malheur est arrivé, l'expérience m'a éclairée, et rien n'est plus difficile que de retrouver dans le cœur la trace des sentiments que la douleur en a chassés. Représentez-vous donc une jeune fille, comme elles le sont presque toutes, éprise et heureuse sans savoir ni comment ni pourquoi.

Vous ai-je dit que j'avais perdu mon oncle quelques années auparavant? Quoique séparée de lui, j'avais eu de sa mort un cruel chagrin, et jamais je n'avais prié sur sa tombe. Lorsque M. Dubois me demanda si je voulais faire un petit voyage, je proposai une course à Honfleur, il accepta d'autant plus volontiers qu'il redoutait l'Italie. « J'ai beaucoup d'amis là-bas, lui dis-je, je veux vous les présenter. »

Ai-je besoin de vous décrire la cérémonie de mon mariage à Saint-Thomas-d'Aquin? toutes se ressemblent; une grande foule, beaucoup de félicitations, des serremments de mains, des embrassades. Du reste, je ne vis rien. J'étais émue et je pleurais. Mon père, ma mère et ma sœur m'embrassèrent lorsque je partis. Quelles froides étreintes! Je n'emportais pas l'âme du foyer : ce fut une impression poignante. Un couvert de moins à table, une chambre de plus dans l'appartement, telles devaient être les seules marques de mon absence. Je crois

bien que ma mère ne me pardonnait pas d'avoir imposé un sacrifice à sa favorite; elle se figurait que Valentine avait été l'ange du dévouement. Pourquoi donc ne m'aimait-on pas? Une fée malfaisante m'avait sans doute maudite en naissant. Elle m'avait refusé le charme. Là ne se borna pas sa vengeance.

II.

Avez-vous jamais vu un acteur sortir de scène et rentrer dans la coulisse? on dit que les muscles de son visage se détendent, que sa physionomie se décompose et se recompose. C'est un changement à vue de figure et d'âme. Ainsi fit M. Dubois dès que nous fûmes seuls en chemin de fer : plus de sourire, une bouche aux lèvres minces; plus de regard tendre, un œil pâle et terne. Jusque-là, c'était un fiancé; en face de moi je n'allais plus voir qu'un mari et un banquier. Lorsque je le conduisis devant le chalet où s'était écoulée mon enfance, j'étais émue jusqu'aux larmes. Je demandai au nouveau propriétaire la permission de me promener. C'eût été de l'ingratitude de ne pas montrer à mon mari ce lieu où j'avais été si heureuse.

« C'est mal tenu, me dit-il ; cela ne doit pas rapporter grand'chose. »

Moi, je cherchais à cacher mon émotion ; une sorte d'instinct me faisait craindre qu'on ne la trouvât ridicule.

Je me savais peu expansive, et j'avais attribué à ce défaut de ma nature la petite place que j'occupais dans le cœur de mes parents. Je m'efforçai avec mon mari de ne pas donner dans le même travers, Je m'étais d'ailleurs fait un idéal du mariage ; j'y rêvais une confiance absolue, une mise en commun d'impressions, de sentiments et d'idées. J'eus tort : mon bavardage le fatigua. Eh quoi ! rien ne le touchait, ni mon amour naïf, ni le beau pays dans lequel nous nous promehions. Cependant, que pouvait-on imaginer de plus riant que la Normandie en son costume printanier ? de toutes parts, on ne voyait que bouquets roses et blancs. C'étaient les pommiers en fleurs.

Tout le monde n'est pas obligé d'aimer la nature ; mais un mari de huit jours n'est-il pas tenu de se prêter aux caprices de sa femme, n'est-il pas tenu de respecter ses souvenirs ? Quelque mesquine que semble la vie qu'elle a menée, quelque rétréci que soit le champ de ses pensées, il faut écouter sa parole comme le babil d'un oiseau, et ne pas être insensible à cette musique harmonieuse et bien-aimée, dont chaque note pénètre le cœur.

Je lui parlai de mes relations avec ma mère ; je

lui dis combien elles avaient été froides, mais que j'espérais que ma dignité de femme mariée me rapprocherait d'elle.

« Nous vivions éloignées, lui dis-je, de toute la distance qui sépare son esprit du mien. Elle a tant de savoir, tant de talent, tant de sensibilité. Je crois bien qu'elle m'aime; pourquoi nos cœurs ne se sont-ils jamais fondus? »

Il m'interrompit.

« Faites tout ce que vous voudrez, me dit-il brusquement; mais tâchez de ne pas devenir un bas-bleu comme votre mère. »

M. Dubois ne me rendait pas confidences pour confidences, et, s'il m'en faisait, elles n'étaient pas de même sorte. Il me contait comment il avait fait sa première opération de bourse, comment peu à peu il s'était enrichi, comment après avoir été commis principal il était devenu associé de la maison Claveron, Dubois et C^e. J'avais beau ouvrir de grands yeux, écouter de toutes mes oreilles, hélas! je ne comprenais rien aux secrets de l'escompte, et je ne pouvais pénétrer les mystères des reports. Il était bien un des fanatiques de la religion de l'or, régulier dans ses pratiques, assidu au temple. Qu'était-ce que ces mots vides de sens : l'amour, la jeunesse, l'art, la nature? Ici-bas, il n'y avait qu'un but digne de l'homme : les affaires.

Je ne le jugeais pas si sévèrement lorsque je gravissais la côte de Grâce, appuyée sur son bras. Je

l'aimais, et, par une sorte de miracle dont tous les maris pourraient profiter, je m'accusais au lieu de le condamner. Mon incapacité me faisait honte, et comme une vassale en face de son seigneur, devant lui je rougissais et je balbutiais. De mon humble frayeur, l'amour, ce merveilleux chimiste, savait extraire je ne sais quel subtil parfum de tendresse dont j'aimais à m'enivrer.

L'inexorable liquidation nous ramena à Paris. Je quittai Honfleur sans regrets, car je songeais que mon mari allait retrouver ses affaires et ses amis. Peut-être ne s'ennuierait-il plus? J'étais heureuse de cette espérance. Habitée à la rusticité chez mon oncle, à la simplicité chez mon père, je faisais peu de cas de ce qui est le bonheur de mon temps : le luxe et l'élégance. Je pris possession de ma maison de la rue d'Anjou comme du plus modeste appartement. Peu m'importe qu'une boiserie soit dorée si la sculpture est vulgaire. Une étoffe d'une belle couleur et d'un beau dessin réjouit mes yeux, mais qu'ai-je besoin de savoir ce qu'elle coûte? Pour M. Dubois, le plus beau de ses salons était le plus riche. Il me fit faire à travers la maison une tournée de commissaire-priseur, et finit par me désigner la pièce que je devais occuper tous les jours : c'était la moins chère. La place où je devais me tenir avec mon ouvrage me fut aussi fixée par lui. Le grand salon de réception ne devait s'ouvrir qu'une fois par se-

maine, et tout le reste du temps obscur, protégé par des housses, il serait considéré comme une pièce vide, où l'on n'avait que faire. Hélas! je n'avais pas de vanité, et tout ce luxe me laissait froide. Ah! si j'avais pu borner mes désirs aux joies du monde, quel champ libre s'ouvrait devant moi! D'abord je pouvais, si je voulais, donner des bals et voir chez moi les grands dignitaires, les ministres; mon mari pouvait faire gagner tant d'argent à ses amis! Enfin, si mon ambition ne se trouvait pas satisfaite, je pouvais, à force de luxe et de platitude, faire agréer ma maison par les nomades du faubourg Saint-Germain. Ce groupe de filles de banquiers, de gentils-hommes enrichis par le mariage, de flaireurs de dot, qui représente l'aristocratie de nos jours, eût peut-être consenti à manger mes soupers, à user mes meubles et à danser au son de mon orchestre. On m'eût saluée une fois sur trois, invitée une fois sur dix, et, en retour de ces faveurs, je me serais considérée comme la plus fière et la plus heureuse des femmes. Je n'étais pas assez humble pour goûter de pareilles joies, et je voulais consacrer ma vie à un labeur plus fécond. Vivre de vanité quand on peut vivre d'amour, quel blasphème! M. Dubois avait de tout autres principes. L'économie lui semblait le plus saint des devoirs après le labeur des affaires. Elles venaient avant tout; puis, à la suite, bien loin, le mariage, la famille et le monde. A ses yeux, une femme était une sorte de domestique

qui, une fois au fait du service, n'avait nul prétexte pour faillir. En échange de sa soumission et de sa ponctualité, on lui accordait, entre midi et six heures, une liberté relative ; on lui confiait la responsabilité des comptes et l'ordonnancement des menus. Elle devait en plus, par-dessus le marché, faire le bonheur du maître ; mais de tous les engagements pris par elle, c'est celui auquel on tenait le moins.

J'avais, vous le pensez bien, d'autres idées sur le mariage ; aussi, bien que je fusse convaincue que j'adorais mon mari, je passai ces premiers mois en proie à une mortelle tristesse. J'eus le chagrin de ne retrouver à Paris ni mon père, ni ma mère ; ils étaient partis avec Valentine pour le Midi. Mon père avait hérité là d'une petite terre. Je leur écrivais, mais on me répondait peu ; d'ailleurs la terre entière eût pu décacheter les lettres de ma mère ; elles étaient adressées à la postérité. J'aurais payé si cher un témoignage de tendresse !

Ma vie était d'une régularité désespérante. A six heures, M. Dubois reptrait, m'accusait d'être en retard pour le dîner, me demandait si j'avais de bonnes nouvelles de mon père ; parfois il variait. C'était ma mère alors dont il s'informait. Après un dîner rapide, nous allions nous promener au bois de Boulogne.

« Je déteste parler en voiture, » me dit-il à notre première sortie.

Je me le tins pour dit, et je gardai le silence.

Quoique Paris fût désert, il y passait encore de temps à autre quelques humains, attirés par les chasses et par les affaires, qui ne tarissent jamais. Alors M. Dubois m'amenait ses amis, des Parisiens dans l'âme, habitués des boulevards et des théâtres, bornés, épicuriens, amateurs de bonne chère, débitants de nouvelles scandaleuses. De tous, M. Dubois me disait : « C'est un bon garçon. » Ils faisaient de lourdes plaisanteries, dont ils riaient très-fort, devenaient rouges après dîner, et demandaient un cigare en s'en allant. J'avais peine à les reconnaître, encore plus à les distinguer, tant ils étaient tous taillés sur le même patron. Malgré mon désir d'être aimable, ils étaient contrainsts avec moi ; et dans le fumoir, où je ne les suivais pas, de loin j'entendais leurs gros éclats de rire.

« Faites donc un peu plus de frais pour mes amis, me dit un jour mon mari. De quoi, je vous le demande, allez-vous leur parler ? de vos lectures, de George Sand, de Shakspeare, que sais-je ? C'est de la folie. Ils se soucient bien de toutes ces balivernes. On leur parle de ce qui les intéresse. »

Je profitai de la leçon, et au premier ami venu, un gourmand émérite, je parlai cuisine. Il me raconta tout ce qu'il avait mangé depuis qu'il était au monde. Involontairement je faisais des comparaisons ; je me rappelais les habitués du salon maternel ; quel malheur de les admirer le jour même

où je ne pouvais que les regretter? Quoi! j'avais pu m'ennuyer dans ce petit coin où la première place était pour le talent; où l'on mettait la gloire avant le succès, l'honneur avant l'argent!

Le silence est l'ennemi du bonheur, et je ne pouvais, pendant ces longues promenades où M. Dubois restait muet, recouvrer mon sang-froid. Émue, troublée, je prêtais à cette figure impassible je ne sais quel dessein sinistre. A la lueur des lanternes, ce profil anguleux prenait des aspects sévères qui me faisaient trembler. Lui avais-je déplu, lui étais-je odieuse? Et cet éternel silence que rien ne venait troubler. Alors je demandais d'une voix timide à descendre, à faire quelques pas à pied. Un soir, nous suivions la longue avenue des acacias :

« Eugène, lui dis-je d'une voix bien douce, vous ne m'avez jamais parlé de votre enfance. Est-ce que vous habitiez Paris? Et votre mère, vous n'avez jamais prononcé son nom. Pourquoi? »

Il s'arrêta, et resta quelques instants immobile sans répondre. En ce moment, une voiture qui passait éclaira son visage. Il était d'une pâleur effrayante.

« Ne me parlez jamais de ce sujet, Élise, je vous le défends, vous m'entendez. Qui vous a suggéré une pareille idée?... Avez-vous rencontré quelqu'un?... Mais il suffit... Rappelez-vous seulement que je vous interdis de me questionner. »

Il reprit sa marche d'un pas précipité, et moi,

j'avais peine à le suivre. Quelle heureuse inspiration j'avais eue là!

Sont-ce bien là des chagrins? me direz-vous, monsieur le docteur; vous ne me contez que les infortunes d'un enfant gâté. Votre mari est riche, il a de grandes affaires qui le préoccupent. Il ne cause pas volontiers. Le grand malheur! les femmes ne songent qu'à parler!

A merveille, je vous accorde tout cela; mais aimer quelqu'un qui ne vous aime pas, c'est un malheur, je vous jure, et le plus grand qu'il y ait en ce monde. En arriver à douter de soi, se croire un objet rebutant, une sotte presque indigne de vivre, ah! je vous le jure, c'est un supplice de toutes les minutes, une vive angoisse qu'il faut bien du courage pour supporter. Ceci n'était que le prélude.

Lorsque mes parents furent revenus de la campagne, M. Dubois fut plein d'empressement pour eux. Ils dînaient souvent chez moi, et nous allions régulièrement chez ma mère. Cette intimité ne fut pas de longue durée. M. Dubois était le collègue de mon père dans un conseil d'administration de chemins de fer. Mon père y jouissait d'une considération méritée et d'une haute autorité. Un soir d'hiver, M. Dubois arrive fort en retard pour dîner, lui l'exactitude même. Il gronde les domestiques, mange à peine, trouve le dîner exécrable. Heureusement, il rattrape le temps perdu, et, en un quart d'heure, il a diné.

« J'ai à vous parler, me dit-il en se levant de table, voulez-vous me suivre dans mon cabinet. »

J'obéis, le cœur serré, j'avais peur. Dès que je suis assise en face de lui :

« Je vous défends, dit-il, de jamais remettre les pieds chez votre mère ; et, quant à votre père, il sera consigné à ma porte et ne franchira jamais le seuil de ma maison.

— Que voulez-vous dire ?

— Il vient de se conduire avec moi de la manière la plus indigne. C'est une trahison, une perfidie. »

J'étais plus morte que vive, je ne savais que dire, que penser. Je risquai une phrase de conciliation, je fis allusion à l'honneur, à la délicatesse bien connus de mon père.

« Ne parlez donc pas de choses que vous ignorez, me répondit-il durement. Tenez, voici le fait : j'avais soumis à l'approbation du conseil un projet, peu vous importe lequel. Vous n'avez pas assez de dispositions pour les affaires pour pouvoir le comprendre. Contentez-vous seulement de ce détail. Cette affaire me faisait gagner de cinq à six millions. Il me suffisait de l'approbation du conseil. Mon projet a été rejeté ce matin à la majorité d'une voix, et cette voix est celle de votre père.

— En êtes-vous bien certain ?

— Là, il n'y a pas de scrutin secret.

— Mon père a voté contre vous. Une pareille conduite...

— Est révoltante, n'est-il pas vrai? Vous ne vous étonnez plus de ma résolution maintenant. Elle est irrévocable. Je ne veux pas voir un homme qui me fait perdre six millions. »

Malgré mes efforts pour disculper mon père, j'étais de l'avis de mon mari. Au fond du cœur, j'étais mortellement irritée. M. Dubois sortit, et dès que j'entendis se fermer la porte de la rue, je demandai un châle et un chapeau, et je courus chez mon père. Si je pouvais le ramener à de meilleures dispositions, peut-être rétracterait-il son vote? Ah! si je pouvais être utile à mon mari, si je pouvais le servir dans ses affaires! Tout le long du chemin, la fièvre du dévouement me soutenait; mais, en montant l'escalier, la peur me prit. Je n'osais aborder la question avec mon père. On poussa un cri d'étonnement en me voyant entrer à pareille heure et en pareille toilette.

« Qu'as-tu donc, Élise? tu es toute pâle, me dit ma mère.

— Je voudrais parler à mon père.

— Il est dans son cabinet. Ne le garde pas longtemps; il doit nous conduire chez madame d'Heu-neval. »

Une fois dans le cabinet de mon père, je lui dis ce qui m'amenait. Le courage m'était revenu, et je parlai avec éloquence, je plaidais la cause de M. Du-

bois, je m'étonnais que mon père ne l'eût pas soutenu, et je trouvais placée, moi, dans la situation la plus fausse et le plus délicate.

« Je regrette, me répondit mon père avec un visage sévère, que tu te sois dérangée, ma chère enfant. J'ai un système que ton mari ne partage point, à mon grand regret, et qui m'a toujours paru excellent. Passé sept heures du soir, je ne parle jamais d'affaires. Si ton mari faisait comme moi, il ne t'aurait pas mise au fait d'un dissentiment survenu entre nous et auquel tu ne dois pas prendre part. Cependant, je veux bien te dire, car je vois que tu es irritée contre moi, que j'ai agi en cette circonstance comme je devais le faire. Rien ne m'empêchera de faire mon devoir, je l'ai fait aujourd'hui.

— Savez-vous, mon père, que M. Dubois est tellement irrité contre vous, qu'il ne veut plus que je vous voie ! Sa défense est formelle, et je la brave en venant ici. Ah ! s'il me faut renoncer à voir les seules personnes qui m'aiment... »

Et je tombai dans un fauteuil, où j'éclatai en sanglots.

« Mon enfant, reprit mon père, que mon désespoir semblait émouvoir plus que je n'aurais cru, c'est un malheur, mais rien ne me fera transiger avec mon devoir. Depuis soixante-cinq ans que je suis au monde, je n'ai jamais agi contre ma conscience et je me suis trouvé trop bien de ce principe pour y déroger aujourd'hui. »

Mon père était doux, mais inébranlable. Rien ne pouvait le toucher, ni supplications ni reproches ; je me retirai. J'avais échoué ; et je comptais cacher à mon mari la tentative que je venais de faire. Jugez de mon effroi en apercevant de la rue les fenêtres du salon éclairées, et en entendant le valet de chambre me dire :

« Monsieur attend madame au salon. »

Je me débarrassai à la hâte de mon châle et de mon chapeau.

« Vous êtes sortie, d'où venez-vous ? » me dit M. Dubois sans quitter son journal des yeux.

L'idée d'un mensonge ne me vint même pas.

« De voir mon père.

— Ne vous avais-je pas défendu de retourner chez lui ?

— C'est vrai, mais j'espérais... je comptais sur mon influence.

— Allons donc, il se moque bien de vous. Qué vous a-t-il répondu ?

— Il n'a voulu entrer avec moi dans aucune explication. Il s'est contenté de me dire : « J'ai fait mon devoir. »

— Son devoir, son devoir, reprit M. Dubois avec une fureur concentrée, toute prête à éclater ; et se levant brusquement, il jeta son journal. Son devoir, la bonne plaisanterie ! Les voilà bien, ces puritains de l'autre règne. On dirait qu'ils n'ont fait d'affaires qu'avec M. Necker. Aujourd'hui, nous sommes des

hommes nouveaux, et nous procédons autrement. Voyons, est-ce bien vrai d'abord? M. Vallier ne vous a-t-il pas dit autre chose? Il est bavard, c'est de son temps. Que vous a-t-il raconté? quelque histoire à son honneur sans doute? quelle est-elle? je ne me fâcherai pas.

— Lorsque je vous répète une chose, tenez-la pour vraie. Le langage de mon père est textuel. »

Il parut convaincu de ma sincérité, et cette conviction calma un peu sa colère. Un moment de silence s'écoula pendant lequel il cessa de se promener, et venant s'asseoir dans un fauteuil près de moi :

« Puisque vous êtes si fière, me dit-il, je vais vous faire juge; vous verrez si je n'ai pas lieu de me plaindre, et si M. Vallier... enfin vous allez voir. Depuis quelques années, j'ai formé une combinaison qui doit me faire gagner des millions; j'obtiens une prolongation de concession, et je fais avec un entrepreneur un marché très-avantageux pour lui et pour moi. Il ne manquait que l'approbation du ministre, elle m'est accordée. Je sou mets mon projet à mes collègues. Savez-vous quel motif invoque votre père pour le rejeter? Il prétend que cette combinaison est nuisible aux intérêts des actionnaires; il prononce de grands mots; il monte à cheval sur sa délicatesse, sur ses trente ans de vie publique et de probité. Que votre père se crût autorisé à rejeter mon projet, je l'admets au point de

vue de l'administrateur. Il a reçu un mandat, il croit le remplir; mais comme beau-père, n'est-il pas aussi engagé envers moi? Quand je vous ai épousée, j'ai été imprudent, j'aurais dû lu faire prendre un engagement écrit. Il aurait dit oui ou non, et j'aurais su à quoi m'en tenir. Comment aussi supposer qu'un père qui a donné à sa fille soixante mille francs en dot pour faire un mariage magnifique, inouï, ne saisit pas l'occasion qu'on lui offre de parfaire cette dot et de lui donner six millions? Ne pleurez pas; parbleu, je ne vous en veux pas. Ce n'est point votre faute. »

En effet, je pleurais et je n'avais pas un mot à répondre. La vérité s'était faite; elle m'était apparue comme par un coup de théâtre. Tout maintenant était clair, et la conduite de M. Dubois s'expliquait avec une netteté désespérante. Il m'avait épousée pour assurer le succès d'une entreprise indélicate. La voix de mon père, c'était ma dot. Valentine l'eût apportée comme moi dans sa corbeille. Voilà pourquoi il s'était prêté de si bonne grâce à la substitution, mais le calcul était faux, la spéculation mauvaise. Je faisais banqueroute.

Jusqu'ici, j'avais cru M. Dubois la probité même; quel voile se déchirait! Ah! c'est une des plus dures leçons de l'expérience. N'avoir plus d'estime pour quelqu'un qu'on aime, l'horrible découverte! Mon premier mouvement fut de me sauver. Pouvais-je vivre auprès d'un homme capable d'une ac-

tion si noire? Ce projet que mon père avait fait rejeter devait être un tissu d'indélicatesses. Maintenant je comprenais la réserve, l'embarras, la tristesse de mon père. Le premier moment donné à l'angoisse, à la douleur même, je repris des forces. Quel était mon devoir? Partir? non sans doute; rester, me faire aimer, ramener au bien cette âme égarée, purifier cet esprit corrompu. Telle fut la tâche que je m'imposai, et certes elle était rude.

Après beaucoup de luttes et de querelles, j'obtins la permission de voir de temps à autre mes parents, chez eux, sans qu'ils vinssent jamais chez moi. J'avais grand'peur que cet arrangement ne fût point accepté par ma mère, qui était fort hautaine. Je lui peignis en termes si vifs le besoin que j'avais de sa tendresse qu'elle se laissa toucher. Cependant elle fut toujours convaincue que si j'avais montré plus d'énergie, la rupture n'aurait pas eu lieu. La société de M. Dubois lui semblait précieuse parce qu'elle craignait que la mésintelligence où elle vivait avec son gendre n'en écartât un second.

Valentine se maria. Elle épousa un gentilhomme du Poitou, propriétaire, légitimiste, bien vu à Rome, futur zouave du pape. Pour plaire à ma mère et à ma sœur, il faut écrire un peu; aussi M. le baron de Créseilles, tel était le nom de mon beau-frère, rédigeait, dans un journal de son opinion, une chronique agricole. Il défendait les droits des races pures, et flétrissait les mésalliances des mérinos ou

des charolais. « Ses doctrines sont saines et son style excellent, » disait ma mère.

M. Dubois, malgré toutes mes instances, ne voulut pas d'une réconciliation que le mariage de Valentine rendait fort opportune. C'est dans le salon de ma mère que M. de Créseilles me fut présenté, et je n'eus ni le pouvoir ni le plaisir de l'attirer chez moi.

« Il va me faire tort, votre charmant beau-frère, me dit M. Dubois; moi qui ai souvent besoin de l'administration, si on allait savoir que j'ai pour allié un dévot, un papiste! »

Il s'inquiétait à tort. L'administration, comme il l'appelait, avait grande confiance en lui, et il s'enrichissait à vue d'œil.

Afin de pénétrer dans le cœur de mon mari, je m'étais faite l'esclave docile et soumise qu'il rêvait d'avoir pour femme. Je cherchais à lui inspirer de la confiance; j'écoutais l'historique de ses spéculations. En retour de cette obéissance, il me jetait un regard où se lisait plus d'étonnement que de tendresse. J'allais dans le monde : encore une preuve de docilité. On me voyait dans les bals officiels, assise dans la pièce la plus éloignée de la danse, échangeant des saluts, donnant des poignées de main. Ah! le petit salon de la rue de Verneuil, comme il était loin! On y causait en ce moment même, on y écoutait des hommes d'esprit et je n'entendais que des hommes, d'or. M. Marion lui-

même, ses lectures ne valaient-elles pas mieux que la chanteuse de gaudrioles à la mode faisant pâmer de rire le milliard qui l'applaudissait?

M. Dubois était plus empressé pour moi. Quoique je gagnasse peu de terrain dans le domaine des idées, je pouvais cependant croire aux progrès de la conversion. C'était encore une illusion.

Un soir, j'étais chez des amis de M. Dubois. On jouait la comédie. Arrivée un peu tard, je m'assis dans un second salon, à moitié cachée par les plis d'une portière. Deux femmes placées devant moi causaient.

« Oui, disait l'une, il paraît qu'il dépense pour cette maîtresse un argent fou.

— Je l'ai entendu dire à mon bijoutier. Qui est-elle?

— Une ancienne actrice qu'il avait aimée jadis.

— Sa femme est trop ennuyeuse, et puis elle a si peu de bijoux; tandis que l'autre est intelligente; elle entend les affaires. Elle a mis de côté cinq cent mille francs. »

Les propos de ces commères me déplaisaient; je voulais changer de place. En me levant, je soulevai un pan de tapisserie qui me cachait. J'apparus devant mes voisines, et j'entendis encore, maudite oreille :

« Chut! c'est sa femme, madame Eugène Dubois. »

Dès que je fus seule dans ma voiture, j'éprouvai un tel sentiment de dégoût que je fondis en larmes.

En rentrant à la maison, je trouvai une dépêche de Valentine. Ma mère était fort malade; on était inquiet. Je fis mes préparatifs et je partis dès l'aube sans revoir M. Dubois. Son valet de chambre m'assura qu'il dormait; mais il n'était pas rentré, je le devinai à l'air troublé du domestique.

Cruel voyage! je me vois encore au chevet du lit de ma mère, prosternée, les yeux remplis de larmes, la poitrine soulevée par les sanglots. Avant de mourir, elle recouvra toute sa raison : elle m'aperçut.

« Élise, me dit-elle, c'est un chagrin pour moi de penser que je te laisse ici-bas, mariée à un homme qui n'est pas digne de toi. Mais rappelle-toi que tu l'as voulu. Écoute les conseils d'une mourante. Parle davantage, fais plus de frais, surtout ne songe jamais à quitter ton mari. Ne juge pas la vie comme si tu la connaissais, et demande toujours conseil à ta sœur. Lis souvent mes *Lettres aux Époux chrétiens*. Tu y trouveras mes idées sur le mariage. Prends modèle sur Valentine : elle est si distinguée. »

Cette pensée amena un sourire sur ses lèvres décolorées, elle rappela Valentine, et deux heures après nous n'avions plus de mère. Ai-je besoin de vous peindre mon désespoir? Parmi les cumuls, celui des douleurs est toujours permis. Un appui me manquait encore. Valentine, mon père restaient, mais leur vie était organisée sans moi. En quittant cette maison propre, vêtue de plantes grimpantes, couronnée d'arbres séculaires, en entendant le

chant monotone de la nourrice qui endormait mon neveu :

« Ah ! me disais-je en soupirant, là on pourrait se consoler, mais chez moi !

Je pensai en revenant au parti que j'allais prendre, à la conversation que j'aurais avec M. Dubois. Il s'était excusé de ne pas venir à l'enterrement sous un prétexte quelconque. Il mettait sans doute son veuvage à profit. Comment pouvais-je en douter ? Cette conversation surprise, les paroles de ma mère tout ambiguës qu'elles fussent, tout cela ne me laissait aucune illusion. Je ne l'aimais plus ; ce n'était pas un chagrin de cœur, mais je ressentais la tristesse qu'éprouve toute âme honnête à la vue des vices humains. Je voulais prendre avec M. Dubois l'attitude la plus digne. Tout en méditant sur le langage que j'aurais à lui tenir, je ne pouvais m'empêcher de sourire de mon projet de conversion. Où était-il, mon plan de réforme ?

« Vous m'avez fait, dis-je à M. Dubois, la situation d'une épouse ridicule et délaissée. Vous avez repris votre liberté ; moi, je reprends mon indépendance. Par déférence pour vous, par respect pour mes devoirs, je me croyais obligée à vivre à votre gré. En ce moment, un grand malheur m'éloigne du monde ; mais je fais serment de n'y rentrer jamais. Dites à vos amis que je suis folle, malade, luna-tique (il devait se souvenir du conseil), peu m'importe. Vous avez, en m'épousant, fait une très-

mauvaise affaire, tâchons d'en tirer le moins mauvais parti. »

M. Dubois voulut protester ; il tâcha de se justifier comme s'il avait une conscience.

« C'est inutile, repris-je, je sais que vous avez une liaison. Ne niez pas. Eh bien, vivons chacun chez nous : moi bien obscure et bien cachée, vous riche et heureux. Matin et soir, vous me trouverez à table ; je tiendrai toujours votre maison ; mon devoir m'y oblige. Recevez vos amis ; ils n'auront qu'à se louer de mon accueil. On vous plaindra d'avoir une femme si triste, mais on pensera que vous êtes riche et que vous vous consolez. Peut-être un jour reconnaîtrez-vous que vous avez mal compris vos intérêts. Je vaudrais mieux que vous ne pensez, et je vous ai aimé plus que vous ne vous en êtes jamais douté. Ce jour-là, il ne sera plus temps. Ma vie est finie ; je me suis trompée, mais je n'ai trompé que moi. »

M. Dubois m'avait écoutée avec cette figure impassible qui devait lui être si utile dans les affaires.

« Allons, me dit-il, je vois qu'on vous a fait la leçon là-bas ; je reconnais les conseils de...

— Rappelez-vous, monsieur, que ma mère est morte. N'insultez pas sa mémoire. Regardez mes habits noirs ; c'est son deuil que je porte.

— Du mélodrame. Je m'en vais. Bonsoir. »

Il ferma la porte ; c'était fini.

Je m'efforçai de vivre en étrangère au milieu de

ce luxe qui ne m'appartenait point. M. Dubois, après quelques jours sombres, parut s'accommoder fort bien de nos nouveaux rapports; je cherchai un refuge là où on en trouve toujours, aux pieds de l'autel. J'étais peu fervente. Mes lectures, les leçons de mon oncle, l'indifférence de mon mari, Dieu qui... je ne vais pas refaire la profession de foi du vicaire savoyard, soyez tranquille, monsieur le docteur. Vous attendez de savoir quel est ce jeune homme dont je vous parlais tout à l'heure, et dont vous avez su la mort avant l'existence. Excusez-moi, j'ai écrit à la hâte; je ne suis conteuse que par nécessité; vous devez bien vous en apercevoir.

III.

Depuis un an environ, ma mère était morte, et j'avais habitué M. Dubois à ma vie de recluse. J'avais pris des maîtres, et j'apprenais l'italien et l'allemand. Je m'étais aussi remise à la musique. Mon temps se passait, grâce à des occupations régulières; mes journées s'écoulaient avec une telle uniformité, que je ne savais plus distinguer la veille du lendemain. Comment pouvais-je me douter que le hasard le plus inattendu allait donner à ma vie de nouveaux éléments de malheur? Ma sœur de lait, à qui je

m'étais toujours intéressée, avait épousé un forgeron. Des enfants, peu d'ouvrage; en faut-il davantage pour être misérable! Je la trouvai un jour plus découragée que de coutume; l'atelier où son mari travaillait était fermé; elle était malade et retenue dans son lit.

« Ah! si je pouvais, me dit-elle, j'irais chez une dame, qui demeure dans le voisinage. Elle et son fils se chargent de placer les ouvriers sans ouvrage. En m'adressant à eux, Fournel serait occupé immédiatement. »

Je pouvais donner à ma sœur de lait de l'argent, mais du travail, il m'eût été impossible d'en procurer à son mari; je lui offris donc de faire cette démarche en son nom, et je me rendis à l'adresse qu'elle m'indiqua, chez madame Roncelet, rue du Val-Sainte-Catherine.

On me montra, dans le fond d'une cour, une petite porte bâtarde située au rez-de-chaussée. On me fit entrer dans un salon très-modeste. L'aspect en était riant; à travers les vitres, on voyait ce qu'on appelle à Paris un jardin, c'est-à-dire un carré de gazon, des bordures de violettes, trois rosiers et une touffe de lilas. L'intérieur était brillant de propreté, ce luxe des pauvres. Au bout d'un instant, j'entendis un pas léger, une porte s'ouvrit et une femme âgée entra. Ses cheveux, lissés sur le front, étaient presque blancs; elle avait de grands yeux bleus d'une douceur extraordinaire, le nez droit, la bouche

finement dessinée. Une robe de laine noire toute simple et tout unie, un col blanc, des manchettes pareilles; tel était son costume, j'allais dire son uniforme. Elle avait enroulé autour de sa tête un voile de gaze noire. Elle m'accueillit avec une bonne grâce indifférente, qui ne dénotait ni la préoccupation de soi, ni la curiosité du prochain qu'on trouve dans le monde à chaque pas.

Après m'être assise auprès d'elle, je lui exposai l'objet de ma visite et le désir que j'avais de voir bientôt placé Fournel, le mari de ma sœur de lait.

« Je donnerai à mon fils, madame, le nom de votre protégé, et je vous promets qu'il fera tous ses efforts pour lui procurer de l'ouvrage.

— Pensez-vous, madame, que ce soit long?

— Je n'en sais rien; mais je vous promets d'aller voir la femme et les enfants. Ne dites-vous pas qu'ils sont malheureux?

— Oui, certes. Vous faites beaucoup de bien, madame?

— Pas autant que je le voudrais. Nous sommes entourés de tant de misère. »

On vint demander madame Roncelet. Le but de ma démarche était atteint. Madame Roncelet se leva et je fis comme elle, sans être choquée de cet oubli des convenances. Il se débattait là des intérêts plus sérieux que ceux du savoir-vivre.

Je demandai à madame Roncelet à quelle heure on la trouvait sans la déranger.

« Vers la fin de la journée, me répondit-elle. Mon fils rentre de son bureau, moi de mes visites. C'est l'heure de nos audiences, ajouta-t-elle en souriant, et vous serez toujours la très-bien venue. Je n'oublierai pas vos protégés, soyez tranquille. »

Je me retirai charmée de la simplicité de madame Roncelet. J'aime à donner carrière à mon imagination et à faire le roman des inconnus. Qui était-elle, cette femme si modeste et si généreuse ? Quelle empreinte la douleur avait laissée sur son visage ! Les gens du monde sont portés à croire qu'ils ont le monopole de la distinction. En dehors d'eux, point de salut. Je vivais trop peu parmi eux pour partager leurs travers ; je me demandais cependant avec étonnement par quelle série de catastrophes madame Roncelet avait pu échouer dans ce quartier désert et consacrer sa vie à de mystérieuses bonnes œuvres.

Fournel trouva de l'ouvrage, et je résolus d'aller remercier madame Roncelet. Un secret penchant ou une curiosité inavouée m'attirait vers elle. Je me figurais, les malheureux sont sujets à ces illusions, que la Providence m'avait conduite là, et que je trouverais dans cette compagnie je ne sais quelle ressource féconde. Si elle voulait me prendre avec elle, que je me consacrais volontiers au service des pauvres ! Ma vie pouvait trouver un emploi utile. Pour attendrir madame Roncelet, pour l'engager à m'associer à elle, j'imaginai une scène

mélodramatique : je me jetais à ses pieds, je lui confiais tous mes chagrins et je lui disais avec effusion : « Prenez-moi avec vous, adoptez-moi. Qui sait ? notre œuvre prendra de l'extension, nous ferons des prosélytes, nous sauverons de l'oisiveté les âmes égarées, nous ramènerons au bien les femmes frivoles. »

Voici comment j'exécutai mes projets : quelques mots d'éloge sur le bien qu'elle faisait, ce fut tout.

« Vous êtes trop bonne, madame, dit-elle avec cette voix dont le timbre était ravissant. Je ne mérite pas tant de louanges. La charité est, à mes yeux, le plus impérieux des devoirs ; mais j'aime qu'on accomplisse son devoir en silence. Aussi, ai-je horreur de la bienfaisance à la mode : les quêtes, les concerts, les ventes, c'est de la charité de salons. Ici, je fais de la charité d'amis. Je n'ai pas de fortune, et mes aumônes sont peu considérables ; mais je puis rendre quelques services en donnant des conseils, en travaillant moi-même, enfin je ne fais pas tout ce que je veux, mais au moins tout ce que je peux. Mon fils m'aide beaucoup. Mais je crains vraiment de vous importuner.

— Continuez, de grâce, madame, vous ne savez combien tout ce que vous me dites m'intéresse.

— Il y a des moyens légaux pour les pauvres de se tirer d'affaire. L'État fait beaucoup de bien ; mais pour ramasser les miettes de sa table, il faut connaître l'heure de ses repas. Que de pauvres gens

pour qui rédiger une demande, solliciter un secours représentent une tâche surhumaine. Mon fils et moi, nous sommes des écrivains publics volontaires. Notre plume et notre encre sont au service des indigents, s'il s'agit d'écrire ; nos pas et notre peine s'il s'agit de demander. Ainsi, nous obtenons des secours aux bureaux de bienfaisance, des admissions dans les hôpitaux, des visites du médecin des pauvres.

— Oh ! madame, dis-je, si vous avez besoin d'un employé supplémentaire, plein de bonne volonté, très-désireux de bien faire, prenez-moi ; me voilà toute à vos ordres, dévouée, empressée.

— Je suis très-touchée de votre offre, madame, et vous trouverez peut-être que je réponds avec trop de franchise ; mais, je vous l'ai dit tout à l'heure, je n'aime pas les associations de charité. Imitiez-nous, faites-nous concurrence, j'en serai charmée. Je vous donnerai tous les renseignements, vous livrerai tous mes secrets. Ah ! voici mon fils, je vous le présente. »

Maurice Roncelet était entré pendant que sa mère parlait. Il lui ressemblait en laid ; il était petit, portait de longs cheveux. Ses yeux bleus avaient juste la même limpidité et la même profondeur que ceux de sa mère. Il me salua avec embarras. Madame Roncelet voulut me nommer, elle ne savait pas mon nom. Étions-nous assez loin du monde !

« Madame Dubois, » lui dis-je.

Il me sembla qu'un nuage passait sur son front.

« Maurice, dit-elle à son fils, vois la femme Lebeau, qui est là, et reviens tout de suite. »

Ce que j'avais appris de ce jeune homme me prévenait en sa faveur, et il paraissait digne de sa mère. Je savais gré à sa gaucherie d'être si différente de l'aplomb qui me coudoyait chaque jour.

Ma voiture, que j'avais envoyée faire une course sans moi, ne revint pas à l'heure indiquée : un malentendu sans doute. Six heures ! il fallait une demi-heure au moins pour aller de la rue du Val-Sainte-Catherine à la rue d'Anjou, et je devais être exacte. Madame Roncelet m'offrit d'envoyer chercher une voiture. Je refusai.

« Prenez au moins le bras de mon fils.

— Mille grâces ; je n'ai pas peur, et je trouverai bien vite une voiture.

— La nuit tombe. Maurice, prends ton chapeau et accompagne madame.

— Bien volontiers, reprit Maurice ; et il revint au bout d'une seconde, son chapeau à la main.

— J'espère ne pas vous garder longtemps. Soyez tranquille, madame, je vous renvoie bientôt votre fils. »

En passant dans l'antichambre, je vis plusieurs personnes qui attendaient. Toutes se levèrent en voyant Maurice.

« Ne vous dérangez pas, mes amis, leur dit-il avec douceur.

— Combien je suis indiscrete, monsieur ! je vous enlève à vos occupations.

— Ce quartier-ci est désert, madame, et je ne voudrais à aucun prix vous savoir seule dans les rues. »

La voiture que nous cherchions fut longue à venir. De quel sujet entretenir ce jeune homme inconnu ? Je lui parlai de sa mère, pour lui dire tout le bien que je pensais d'elle.

« Vous avez pris la bonne voie en ce monde ; allez, monsieur, rien ne vaut le bel usage que vous faites de votre vie.

— Pour ma part, je n'y ai pas grand mérite. Je suis comme les rois ; il m'a suffi de naître. Quoique je fusse bien jeune lorsque j'eus le malheur de perdre mon père, je me souviens de lui comme s'il était encore de ce monde ; il était le meilleur des hommes. Si vous l'aviez connu, madame, mais vous le connaîtrez... »

Et M. Roncelet, sans emphase, tout naturellement, m'exposa son système sur la vie et sur la mort avec une véritable ardeur. Je l'écoutais parler, j'étais touchée de son éloquence. Quelles idées élevées, quelle nouveauté d'aperçus ! Le sujet était un peu grand pour être traité à six heures, dans les rues de Paris, par des gens en quête d'un fiacre ; mais tel était le penchant naturel de son esprit, il parlait de ce qui le touchait. Cette menue monnaie de la conversation, qui remplit la bourse des gens du

monde, il ne l'avait pas, et il me faisait penser à ces mineurs californiens qui payent leur dîner avec un lingot d'or.

M. Dubois avait ramené deux amis. Je ne pus m'empêcher de comparer la conversation de mon compagnon de route avec les plaisanteries de coulisses et de bourse que mes convives assaisonnaient du rire le plus retentissant. Quel jeu bizarre du sort ! C'est avec ceux-ci que je dois vivre, et celui-là, qui sait si je le reverrai jamais ?

Il me semblait qu'un hasard providentiel m'avait rapprochée de madame Roncelet et de son fils pour me montrer la voie droite. Au milieu de mon abandon et de mon isolement, j'entrevois des devoirs, un idéal, des modèles. Chez moi, toutes leurs idées dormaient à l'état latent. En les trouvant mises en pratique, je pouvais croire que je n'étais point une folle, une lunatique, une socialiste, un cerveau brûlé. C'est ainsi que m'avait surnommée mon mari lorsque j'avais été assez naïve pour lui exposer mes théories. Surtout, monsieur le docteur, gardez-vous de croire à une inclination naissante, à un désir de plaire. Je ne songeais pas que Maurice Roncelet fût un jeune homme ; et d'ailleurs depuis longtemps l'amour était banni de mon cœur ; non, j'éprouvais plutôt les premiers tressaillements d'une mère, les sublimes ardeurs d'une néophyte. Lorsque Agar vit apparaître dans le désert l'ange qui lui apportait la vie pour son fils, elle dut pousser le

même cri de joie. J'allais donc me consacrer au culte des déesses modernes : la Charité et l'Égalité. J'allais vivre, puisque j'allais donner.

Mon mari remarqua sans doute la joie qui brillait sur mon front. Il me proposa de me conduire au bal. Je le fis répéter, je ne comprenais pas. Je restai seule; j'avais à penser.

Si je n'avais suivi que mon penchant, j'aurais couru dès le lendemain chez madame Roncelet. La discrétion me retint, mais je ne pus attendre plus de deux jours. Madame Roncelet était sortie. Je voulais lui laisser mon nom; ma femme de chambre s'était trompée, et m'avait donné des cartes de mon mari, cartes professionnelles où l'on pouvait parcourir l'interminable liste de toutes les compagnies de chemins de fer, canaux, paquebots, etc., qu'il administrait. Avec un crayon, de monsieur je fis madame, et je remis la carte à la personne qui m'avait ouvert la porte. Le soir, on me remettait une lettre qu'un commissionnaire venait d'apporter. Elle était de madame Roncelet, et voici ce qu'elle contenait :

« Au nom du ciel, madame, oubliez nos courtes relations. Ne venez plus chez moi. Il y a une mystérieuse nécessité à laquelle je vous supplie de vous soumettre. Je regrette de vous voir si peu connue et de ne pouvoir vous aimer davantage. Au revoir! où? hélas! ce ne sera pas sur cette terre! »

Que voulait dire cet étrange billet? Pourquoi ce

congé donné en si douce forme? On devine des regrets dans sa lettre. Pourquoi donc cet ordre cruel et incompréhensible? Je ne voulais pas accepter l'arrêt sans appel. Aller trouver madame Roncelet, solliciter une explication, c'était peut-être la conduite la plus naturelle; mais j'avoue que ma dignité s'en effrayait un peu. Je fus tentée un instant d'écrire à Maurice Roncelet, et de lui demander l'éclaircissement que je désirais; mais cette démarche ne déciderait pas sa mère à revenir sur sa décision. Je conçus un projet qui, s'il réussissait, me permettrait de rentrer rue du Val, non pas en suppliante, mais en bienfaitrice. Rendre le bien pour le mal, c'était donner satisfaction à mon amour-propre et à mon cœur.

La première fois que M. Dubois ne fut pas trop maussade :

« J'ai une faveur à vous demander, lui dis-je.

— Vraiment?

— Promettez-moi de me l'accorder.

— Je ne m'engage jamais sans savoir. De quoi s'agit-il?

— D'une place de beaucoup d'avenir, que je vous demande pour un jeune homme à qui je m'intéresse.

— Ah! ah! vous vous intéressez à des jeunes gens! »

J'eus la lâcheté de sourire, mon métier de sollicitieuse m'y obligeait.

« Ne soyez pas jaloux ; il n'y a pas de quoi. Ce jeune homme aide sa mère à vivre et à faire vivre bien des malheureux. Elle donne les trois quarts du peu qu'elle possède.

— Un vrai manteau bleu femelle.

— Une sainte femme ! Le fils l'assiste dans ses bonnes œuvres ; mais il n'a qu'une très-petite place. Si vous vouliez le prendre dans vos bureaux , je vous réponds de son zèle. Sa mère m'a dit qu'on était enchanté de lui dans la maison de commerce où il travaille ; mais ses chefs eux-mêmes gagnent peu d'argent, et il n'a pas d'avenir.

— Je monte justement une affaire nouvelle , et peut-être aurai-je une place pour votre protégé. Comment s'appelle-t-il ? »

M. Dubois se chauffait devant la cheminée.

« Maurice Roncelet, » répondis-je.

M. Dubois se pencha vers moi d'un mouvement si brusque, que je tressaillis, et il me dit avec un visage bouleversé :

« Roncelet !... Maurice Roncelet !... C'est bien le nom, n'est-ce pas ?... Je ne me trompe point ?... »

— Oui, repris-je, Maurice Roncelet. »

Je ne comprenais rien à ce débordement de colère, à ces paroles entrecoupées, à ces yeux en feu.

— « Et sa mère demeure ? »

— Rue du Val-Sainte-Catherine.

— C'est bien cela. Quel hasard ! quelle fatalité ! Qui vous a conduit là ?

— Le hasard, comme vous dites. J'allais solliciter des secours pour ma sœur de lait, madame Fournel, vous savez bien. On m'avait parlé de madame Roncelet comme d'une personne très-bien-faisante. »

Il m'écoutait à peine; il marchait à travers la chambre en faisant de grands pas et en jetant violemment de côté les meubles qui lui barraient le passage. Il murmurait entre ses dents :

« Comment ! malgré toutes mes précautions, ma femme chez ma... chez madame Roncelet. »

Afin de le calmer, je lui dis que d'elle-même elle avait mis fin à nos relations.

« Je crois bien, reprit-il, toujours en se promenant; je voudrais bien voir qu'il en fût autrement. »

Enfin, poussé par une résolution subite :

« Élise, me dit-il d'un ton un peu radouci, puisque des circonstances impossibles à prévoir vous ont mise en présence d'une personne que je désirais que vous ne connussiez jamais, sachez la vérité. Madame Roncelet est ma mère. Je ne veux pas insister sur les tristes événements qui nous ont à jamais séparés. Qu'il vous suffise de savoir que lorsque mon père est mort, j'étais seul auprès de lui. C'est lui qui m'apprit que ma mère vivait sous un autre toit que celui de son mari. M. Roncelet l'avait enlevée. Veuve, elle l'épousa. Je sais que j'ai un frère beaucoup plus jeune que moi. Mon

père me fit jurer d'oublier que j'avais une mère; je tiens mon serment. Lors de mon mariage, j'ai conté toute cette histoire à votre père et à votre mère. Ils furent d'avis, comme moi, qu'il était plus sage de vous laisser dans l'ignorance. Vous êtes romanesque, votre imagination se serait exaltée; vous auriez voulu me réconcilier, amener un rapprochement. Je connais les femmes. Madame Roncelet, au reste, craint autant que moi votre intervention, puisqu'elle vous prie de ne plus venir chez elle. Il y a eu entre nous des scènes qui ne se peuvent oublier. M. Roncelet était un songe creux, un de ces rêveurs qui veulent tout bouleverser. A les entendre, il faudrait que tout le monde fût heureux sur cette terre. Il nous a fait bien du mal. Vous le voyez, Élise, ne songez plus à madame Roncelet et à son fils. Que cet épisode n'ait pas de suite. Vous ne pouvez vous douter combien tous ces souvenirs me sont pénibles. J'ai le sang à la tête; je dois être très-rouge. Rien n'est mauvais comme une émotion après le dîner. Je vais me promener, faire un tour sur le boulevard. »

Il prit son chapeau, puis, avant de sortir, il revint et me dit :

« Plus un mot sur ce sujet, c'est bien entendu. Tâchez de vous remettre, vous; vous êtes pâle à faire peur. »

Quelle découverte! cette femme, vers qui mon cœur m'avait si vivement poussée, ce jeune homme...

c'étaient ma belle-mère, mon beau-frère. Je ne pouvais croire que cette sainte adorable, aux mains pleines d'aumônes, fût une marâtre et une épouse coupable. Sa conduite actuelle n'était-elle pas pour racheter toutes les fautes? Pauvre femme! elle avait dû être, au début de sa vie, aussi malheureuse que moi. Son visage était sillonné par les traces du désespoir. Si je ne l'avais pas connue, peut-être aurais-je ajouté foi aux odieuses imputations de son fils; mais j'avais vu cet œil si profond et si pur, j'avais vu ce sourire naïf et charmant. La vertu a des traits qu'on ne peut méconnaître. Et Maurice, l'aimerait-il comme il l'aime si elle méritait les reproches amers de son fils Eugène? C'est lui qui est le mauvais fils; elle ne peut pas être une mauvaise mère. N'est-il pas dur, impitoyable? Ah! il n'a pas attendu d'être mon mari pour répandre autour de lui le désespoir et les larmes!

Le sort m'accablait. Cette société si chère m'était ravie. J'avais à peine entrevu le but, et il me fallait renoncer à l'atteindre. J'écrivis à madame Roncelet une longue lettre, où je lui ouvrais mon cœur; je l'appelais du doux nom de mère; je lui déclarais mon affection, mon admiration. Je la priais de compter sur moi à tout jamais comme sur la fille la plus tendre et la plus dévouée. Pas de réponse; un bouquet de violettes, ce fut tout. J'avais espéré qu'elle me pousserait à la rébellion, et qu'elle m'engagerait à venir la voir, malgré la défense de mon

mari. Quelle folle espérance! elle avait trop de sagesse, peut-être trop de justes rancunes, pour me donner un pareil conseil.

A la suite de cette découverte, je tombai dans un état nerveux qui inspira de l'inquiétude. A une langue étrange succédaient des crises effrayantes. Tout me manquait. Valentine était partie pour Rome avec son mari. Mon père ne quittait presque plus le Midi, où il s'occupait d'agriculture. S'il venait à Paris, je ne pouvais le recevoir chez moi; je ne le voyais donc qu'un instant à la dérobée. M. Dubois prit prétexte de ma santé pour acheter une terre. Depuis longtemps, il avait le désir de posséder une chasse à lui; mais comme il aimait à faire rendre aux placements le plus d'intérêts possible, il voulait, outre l'agrément qu'il en tirait, se donner les apparences de la générosité. Une bonne occasion se présentait; il acheta Balange, le plus vilain lieu du monde, ainsi que vous avez pu en juger, mais la plus belle chasse de France. N'importe, j'ai tort d'en médire, car après tout c'est le grand air et c'est le silence. Je m'y installais de très-bonne heure, et j'y vivais un peu comme un animal, aspirant l'air, pensant le moins possible, étendue sur un grand fauteuil, qu'on portait dehors lorsque le soleil était assez chaud. Près de deux ans se passèrent ainsi.

J'étais donc bien malade, bien découragée, bien nerveuse, lorsque cette lettre m'arriva de Pologne.

Ah ! l'horrible nuit ! Que faire ? que devenir ? On s'était tué pour moi. J'avais enlevé à madame Roncelet son fils unique, son fils bien-aimé. Permettez-moi, monsieur le docteur, de passer un peu rapidement sur ces horribles angoisses. Je vais laisser parler les faits.

En présence d'un pareil malheur, j'oubliai toutes les consignes de M. Dubois. Il était absent d'ailleurs ; en Italie pour des affaires. Dès le matin, je partis de Balange. Aussitôt arrivée, je cours chez madame Roncelet ; je la rencontre à quelques pas de sa porte ; je fais arrêter ma voiture et je descends chancelante, brisée par l'émotion.

« Je suis heureuse que le hasard nous réunisse, mon enfant, dit-elle en m'embrassant sur le front. Nous sommes condamnées à nous aimer de loin. »

Quel calme ! je ne comprenais pas. Est-ce qu'elle est folle ?

« Mon pauvre fils ! vous savez que je ne l'ai plus. Il est parti pour se battre en Pologne. C'est beau, n'est-ce pas ? Quel brave cœur ! »

Elle ne savait rien encore. Quels efforts il me fallut pour que rien ne me trahît. Les larmes étaient à mes yeux, et je sentais mes dents claquer. Vite, je baisai sa main et je remontai en voiture. La nouvelle n'était pas arrivée. Pauvre mère ! elle avait encore quelques heures de sursis. Je devais être avertie la première, puisque je savais l'événement avant qu'il fût consommé. Peut-être y avait-

il quelque espoir ? Ah ! s'il n'avait pas exécuté son funeste dessein !

Je ne retournai pas à Balange ; à Paris j'étais plus à portée des nouvelles. Je fis prendre des informations au Comité franco-polonais, à l'ambassade russe, partout où j'espérais être renseignée... rien,... rien.

L'idée me vint, idée horrible, perverse, qu'il m'avait trompée. Cette lettre était peut-être un moyen de m'intéresser à lui. Peut-être n'avait-il pas rencontré les Russes ? Peut-être n'était-il pas mort ? Oh ! quel espoir !

J'étais depuis deux jours en proie à cette anxiété, lorsque l'on me dit qu'une femme, qui avait l'air d'une servante, demandait à me parler. Je la fis entrer. C'était la domestique de madame Roncelet.

« Ah ! ma bonne dame, me dit-elle, venez à notre secours. Ma maîtresse est dans un état à faire pitié. On lui a écrit de ce vilain pays, où M. Maurice a été se battre, qu'il était mort. On l'a tué. Madame, venez vite. »

Je ne la laissai pas achever et je partis. Le malheureux ! moi qui l'avais soupçonné.

Quel spectacle que celui de cette mère, folle de douleur ! Je tremblais devant elle. Quand je me jetai dans ses bras, elle m'y reçut. Nul éclair de haine ne brillait dans ses yeux. Tout le monde peut deviner le désespoir d'une mère. Vous, docteur, vous en avez tant vu, je vous épargne le récit de cette

douleur, de ces sanglots ; mais ce que vous n'avez jamais vu, c'est un pareil courage et une telle résignation. Elle reprit à la vie ; elle retourna à ses pauvres, à ses aumônes. Son visage était devenu d'une pâleur effrayante. Nous relisions souvent la lettre du camarade de Maurice.

« Mon ami est mort comme un héros, disait-il ; le matin même on s'attendait à une rencontre. Quoique fort gai, Maurice semblait prévoir que l'issue de la journée serait fatale pour lui. Si je succombe, me dit-il, tu écriras à ma mère, tu lui remettras cette mèche de cheveux, elle est si fière de ma crinière ; puis il m'embrassa. Les Russes nous ont attaqués dans la cabane où nous avions passé la nuit. Maurice se jeta sur la porte, qui fut vite enfoncée. Il reçut sans doute un coup de baïonnette. Avec un petit détachement, nous sortîmes par derrière pour prendre les assaillants de côté. J'appelai Maurice pour l'engager à sortir avec nous ; pas de réponse ; je ne le revis plus. Une fois maîtres du terrain, les Russes mirent le feu à la chaumière et toutes mes recherches furent vaines. »

La mèche de cheveux était dans la lettre ; je la vis et je la touchai.

En arrivant d'Italie, M. Dubois remarqua mes vêtements noirs.

« Vous êtes en deuil ?

— Oui.

— De qui ? Vous ne me l'avez point écrit.

— De votre frère, de Maurice Roncelet, qui a été tué en Pologne.

— Ah !... ah !... »

Il pâlit beaucoup ; chez lui, c'était signe d'émotion et de colère.

« Vous auriez pu me demander permission. C'est inconvenant.

— Eugène, ne vous emportez pas. Vous êtes bien vengé si vous avez à l'être. Votre pauvre mère, songez à son désespoir. J'ai passé toutes mes journées près d'elle. Je vous demande permission de l'assister dans sa douleur. »

Et j'appuyai sur ce mot permission avec une ironique fermeté. Je le vis pâlir encore.

« Faites comme bon vous semble, mais ne me parlez jamais d'eux, entendez-vous ? jamais. »

Il sortit et jeta la porte vivement. Il était en colère d'être ému. Que m'importait ? S'il m'avait défendu de voir sa mère, qu'aurais-je fait ? Ah ! je lui aurais certainement désobéi.

Rien n'échappe à l'œil d'une mère. Quelle fut son angoisse le jour où madame Roncelet me dit :

« Maurice avait une passion. Comme il aimait ! avec quel feu ! avec quelle discrétion ! j'ai classé hier toutes ses paperasses ; j'ai trouvé là des poèmes commencés, des écrits politiques, philosophiques. Dans les dernières années, il écrivait tous les jours, non ce qu'il avait fait, mais ce qu'il avait pensé.

Eh bien, je ne puis deviner l'objet de sa passion. Nous ne connaissions personne. »

Que j'avais eu peur ! Je respirais à peine, et l'émotion de ma voix n'allait-elle pas me trahir, lorsque je lui dis :

« Vous me prêterez ce journal, n'est-ce pas ?

— Gardez-moi tout cela comme ce que je possède de plus précieux ! » répondit-elle en me remettant plusieurs cahiers.

Je les emportai. Je passai ma nuit à les lire, mes jours à les copier. Comment, moi la pauvre déshéritée, j'avais été aimée par quelqu'un. Aimée, moi que mon oncle avait trahie, que mes parents avaient négligée, qu'on avait épousée par spéculation. Avais-je vu le regard tendre d'un enfant se fixer sur moi ? Avais-je jamais senti l'enivrante caresse de ses petites mains sur mon visage ? Avais-je entendu une voix murmurer à mon oreille ce doux mot : « Maman ? » Non, j'avais vécu comme j'étais née : abandonnée. Pourtant, j'avais un cœur comme les autres femmes. Pourquoi le ciel avait-il fait de moi un objet d'aversion ? Et cependant je relisais ces lignes, qui m'étaient adressées :

« Vous avez passé aujourd'hui en voiture découverte. Il faisait beau temps ; le soleil était en fête. Où alliez-vous ainsi ? Votre front était penché mélancolique. Vous m'avez vu, et je vous ai saluée. Vous avez souri. Me voilà donc heureux pour bien des jours ! Quel sourire que le vôtre ! il n'est pas

l'expression d'un devoir de politesse. Non; votre sourire semble me dire : « Vous êtes bon, continuez à bien faire. » Quel encouragement! me voilà bon pour toute ma vie. »

Dans ce journal inachevé, dans ces débris de confidences, il y avait plus ou moins qu'un amoureux, il y avait un homme. Outre les déclarations, j'y lisais des jugements sur nos intérêts quotidiens, sur la vie, sur la mort, sur la politique. A chaque page, je rencontrais des opinions bien nettes et bien tranchées. Les cendres de son corps avaient été jetées au vent de la Pologne, mais son âme, je la tenais là toute vivante, palpitante encore.

Je m'étais d'abord laissée aller à un sentiment un peu puéril, un peu personnel, la joie d'être aimée; puis bientôt succéda l'admiration pour ce héros obscur, mort loin de son pays pour ses idées et pour son amour. Sa mère ne me parlait jamais assez de lui; je l'interrogeais sans cesse. La pauvre femme trouvait, à me répondre, une certaine consolation. Il était l'unique objet de nos entretiens. Tantôt son enfance, tantôt ses premières années de collège, tantôt sa jeunesse. Tout m'intéressait. Madame Roncelet revenait volontiers sur un voyage en Suisse qu'elle avait fait avec son mari et son fils.

« Nous marchions à pied tous les trois, disait-elle. Comme Maurice allongeait ses petits pas! A l'entendre, nous n'étions jamais fatigués; il voulait toujours marcher. Il avait pris la Suisse en adoration. Debout le pre-

mier, il nous réveillait par ses éclats d'admiration. Je me souviens de sa fureur à Interlaken. M. Roncelet, qui avait le goût délicat, soutint que la Jungfrau n'était belle qu'au point de vue stérile du touriste, mais que l'artiste n'y pouvait rien recueillir. Maurice, qui n'avait que dix ans, voulait battre son père. J'eus toutes les peines du monde à le calmer. Nous riions de sa colère; il était déjà passionné. »

La plupart du temps, les récits de madame Roncelet se terminaient par de longs accès de larmes.

Peu à peu naissaient en moi des sentiments aussi bizarres que passionnés; je pensais constamment à l'amour que j'avais inspiré, et le souvenir de Maurice ne me quittait point. Je ne l'avais vu qu'une fois chez sa mère, et je l'avais rencontré de loin dans la rue; je n'avais gardé nul souvenir de ses traits. Un jour, sa figure m'apparut avec une si grande netteté, que je poussai un cri. Heureusement, j'étais seule. Je le vis et je le reconnus. En même temps, tous les termes de la seule conversation que nous avions eue me revinrent en mémoire. J'entendis le son de sa voix. Enfin, à force de songer à lui, je parvins à le ressusciter. Dès que j'étais seule, je fermais les yeux; aussitôt je le voyais et je l'entendais. Cela m'arrivait également dans un cercle nombreux. C'est de cette époque que datent ces longues périodes de silence, puis ces mots entrecoupés, dits à voix hante, dont mon mari vous a

certainement parlé, et qu'il considérait comme des signes de démente.

Je ne nie pas que mon état ne fût singulier, mais je conservais, malgré mes accès de rêverie, un sens droit et une parfaite connaissance des choses. J'avais encore assez de raison pour souffrir horriblement, je vous jure; ce semblant de bonheur me coûtait cher. Celui que j'aimais était mort sans savoir que je l'aimais, et c'est moi qui l'avais tué. Je ne pouvais vivre loin de madame Roncelet, et lorsque j'étais près d'elle, les remords me torturaient. Ce fils, que nous pleurions ensemble, qui le lui avait enlevé? moi. Vingt fois, je fus sur le point de me jeter aux pieds de madame Roncelet et de tout lui avouer. Le courage me manqua, et je continuai à vivre à l'abri de cette dissimulation. Vivre! était-ce vivre que de pleurer sans cesse et de regretter toujours? J'avais des moments de révolte; mais l'amour ne pénètre pas dans les âmes sans les ennoblir. Or, je voulus me rendre digne de Maurice. Son journal, les confidences de madame Roncelet, les idées qu'il avait exprimées devant moi, tout cela m'aidait à reconstituer une figure d'une grande élévation. Je résolus, en l'imitant, de me rendre digne de lui. Madame Roncelet avait besoin d'un secrétaire; je devins le sien. C'est moi qui écrivais, c'est moi qui rédigeais les pétitions; je portais les secours à domicile. Le champ de mes lectures s'était élargi; je voulais connaître tous les au-

teurs dont il parlait. Dans ces papiers, il y avait plus d'un projet charitable. Un me plaisait particulièrement : celui d'une construction destinée aux ouvriers. L'étude en avait été poussée très-loin. Un de ses amis, un jeune architecte, avait tracé les plans; il n'y avait plus qu'à exécuter. Pourquoi ne pas me charger de cette partie de la besogne? n'était-ce pas la plus simple? Ce qui me manquait, c'était l'argent. J'avais d'assez beaux bijoux; en les engageant, je recueillerais la somme nécessaire. Je le fis sans hésiter. M. Dubois me les avait donnés; ils étaient ma propriété; n'avais-je pas droit d'en disposer?

Voilà tout le secret de ce fait que mon mari a grossi outre mesure, lorsqu'il a prétendu que je me ruinais pour faire construire des bâtiments destinés on ne sait à quel usage. Cependant, vous voyez, monsieur le docteur, que rien n'est plus naturel. Je ne vous parle plus des difficultés de caractère de mon mari; elles n'avaient fait qu'augmenter; mais je les supportais avec une résignation dont vous savez le secret. Relativement, je me trouvais heureuse, parce que j'avais le cœur occupé. L'activité de ma vie me laissait pourtant le loisir de rêver et de penser à Maurice; pendant mes longues courses, il était mon compagnon; pendant les heures que je passais à copier, c'est lui qui dictait.

J'avais beaucoup changé. On s'étonnait de ma maigreur : je pleurais tant. Quelquefois je me de-

mandais si j'avais le droit de donner mon cœur, même à un mort. N'étais-je pas infidèle à mon tour? J'avais du mensonge une telle horreur que j'avais parfois envie d'éclairer M. Dubois sur l'état de mon âme. Il m'avait abandonnée bien vite et bien cruellement pour oser m'adresser des reproches; ses infidélités me rendaient libre; mais à l'école de Maurice j'avais appris une morale plus sévère que celle du talion. Quand je songeais aux sentiments que je détournais du ménage, je m'efforçais alors de paraître plus aimable. Madame Roncelet n'avait pas oublié qu'Eugène était son fils, et elle m'engageait à ne pas trop l'abandonner.

« Ne vous éloignez pas trop du monde, me disait-elle; il y a aussi une charité à faire là : celle de l'exemple. »

Toutes ces raisons me déterminèrent à céder à la prière de M. Dubois, qui me demandait de venir à Balange pour une partie de chasse. Il m'y arriva une aventure qui me prouva combien j'étais loin du monde et de la vie ordinaire.

IV.

Balange était plein de chasseurs, amis pour la plupart de M. Dubois. Je vous ai déjà parlé d'eux. A leur conversation habituelle, ils ajoutaient la

nomenclature de leurs coups de fusil, et les récits de perdreaux manqués. Soit l'ennui de mes compagnons, soit le changement de lieu, je me sentis envahie par une noire tristesse. J'avais la faculté bizarre de ressusciter Maurice, et je transformais ainsi le présent au bénéfice du passé; mais à Balange cette puissance s'évanouit. Si je n'avais eu ses manuscrits, je n'aurais rien gardé de lui. Je lisais et je me promenais, en proie à la plus sombre mélancolie. Pendant les longs dîners de chasse je faisais une étrange figure. Il survint un invité que M. Dubois me présenta avec beaucoup de solennité. C'était un jeune homme de bonne tournure, qui se nommait M. Bourcy. Je demandai qui il était et mon ignorance fit sourire. Ne pas connaître M. Bourcy, l'homme à la mode de ce temps-ci, le héros des joies officielles! Attaché à un ministère, celui des affaires étrangères, je crois, le plus grand avenir l'attendait. Tout le destinait au succès; ses yeux, sa taille, ses protectrices, plus nombreuses que ses protecteurs. Il parlait avec un mépris superbe des amis de ma pauvre mère : il fallait bien insulter aux vaincus, telle était la consigne. Cette générosité d'âme complétait les munitions de guerre. Les raisins du faubourg Saint-Germain étaient trop verts pour son palais roturier; il les dédaignait ouvertement. Comme le personnage devait me plaire! Il ne s'en aperçut pas cependant. Un jour, on avait goûté dans les bois, et j'avais

moi-même porté les vivres. Je devais revenir seule dans une petite voiture que je conduisais. M. Bourcy s'était pris le pied dans une souche, et il se plaignait d'une entorse. Il me demanda une place à mes côtés. Refuser eût été d'une prudence ridicule, et me voilà en tête-à-tête dans une voiture très-basse et assez étroite avec M. Bourcy.

« Croyez-vous sérieusement à mon entorse? me dit-il dès que nous fûmes hors de portée.

— Pourquoi n'y croirais-je pas ? repris-je assez sèchement.

— Vous êtes bien jeune. Je ne le suis pas autant que vous, heureusement ou malheureusement. »

Que ce ton était choquant!

« Je ne comprends rien à ce que vous me dites. »

J'avais parlé de ma voix la plus rude, sans m'apercevoir que j'avais l'air de le pousser à s'expliquer.

« Voyons, soyez franche.

— Je le suis toujours.

— Ne vous attendiez-vous pas à ce que je reviens avec vous?

— Oh ! pas le moins du monde.

— Depuis que je suis ici, je remarque votre air de mélancolie. Vous ne parlez pas, je le comprends. Sont-ils assez ennuyeux, tous ces bonnes gens! Vous n'avez vu personne qui soit digne de vous, et, si je n'avais point été là, vous seriez morte d'en-

nui. Je ne me fais pas grand compliment en me disant que je vaux mieux que cette cour qui vous entoure. Je peux causer et surtout je sais aimer. »

Je ne puis rendre l'impertinence de son sourire, de son œil en coulisse. Il continua :

« Vous me trouvez, tranchons le mot, fat. Je le vois bien et je vous pardonne. Il y a en ce monde je ne sais combien de mots qui valent mieux que leur réputation ; fat est du nombre. Jugeons à un point de vue absolu, sans préjugés, la démarche que je tente aujourd'hui, et vous verrez si ce que vous appelez ma fatuité n'est pas le meilleur sentiment du monde. Comment ! je rencontre à la campagne une pauvre femme, belle à ravir. Elle s'ennuie ; elle est mélancolique. De grossiers chasseurs l'entourent ; parmi eux se trouve un homme plus intelligent et plus sensible. Le cœur de cet homme est vide ; il n'aspire qu'à aimer. Mille circonstances peuvent empêcher une femme de voir que le bonheur est prochain. Si quelqu'un l'avertit, si quelqu'un cherche à l'éclairer, est-il un fat ? Je vous le demande. »

Tout en disant ces mots, M. Bourcy avait rapproché sa main des miennes. Je tenais les rênes, et je ne pouvais me dégager comme je l'aurais voulu. Irritée, ne sachant comment me défendre, je jetai les guides et je sautai à terre. M. Bourcy y fut aussitôt que moi. Il ne semblait ni surpris ni intimidé.

« Pourquoi me fuyez-vous ? N'êtes-vous pas blessée ? Qu'avez-vous contre moi ?

— Rien ; je vous méprise. Courez à la voiture ; revenez dedans au château ; moi, je connais un chemin qui m'y ramènera. »

Ceci dit, je me perdis dans les bois. Je ne sais s'il courut après moi, mais il ne me retrouva point. Si je vous conte cette petite aventure, monsieur le docteur, c'est que je sais que M. Bourcy l'a contée, lui, d'une tout autre façon. Lorsque le bruit a couru que j'avais la tête dérangée, il fut des premiers à l'accueillir. Sa vanité était trop intéressée à le croire pour qu'il ne se fit pas l'écho des rumeurs du monde. Peu m'importe, au reste. Cette scène brutale eut une autre conséquence. La figure de Maurice m'apparut tout à coup ; je retrouvai mon compagnon fidèle, pur et discret. Imaginez un amateur de musique, les oreilles pleines de Beethoven, à qui l'on chante brusquement un refrain à la mode. Quelle souffrance ! quelle indignation ! Comme il retournera avec joie à son maître chéri ! C'est ce que je fis en marchant lentement dans ce sentier tout jonché de feuilles, la figure caressée par un tiède brouillard ; je me redisais à moi même ce fragment du journal de Maurice :

« Je vous aime à un point que vous n'imaginerez jamais. Ce que j'éprouve pour vous est un respect religieux. Chaque fois que je vous vois, je suis tenté de me mettre à genoux et d'adorer. Lorsqu'il m'ar-

rive d'arranger ma vie à mon gré, c'est à vous que je la consacre. Alors, j'imagine je ne sais quelle existence folle où vous seriez comme ces idoles indiennes perpétuellement adorées par un prêtre muet et prosterné. Le prêtre, ce serait moi. A quoi sert le langage des hommes? il est insuffisant. Aussi faut-il le laisser. De mon cœur s'échapperait quelque divine harmonie qui monterait jusqu'à vous ; mais je me tais et j'adore. »

M. Bourcy, en me revoyant, ne marqua nul embarras. Il s'approcha de moi avec un sourire sur les lèvres ; je lui tournai le dos. Cependant il partit le lendemain matin pour Paris, où il se disait appelé par une dépêche.

Je n'avais assisté à cette chasse que pour complaire à M. Dubois ; je n'y parvins point. Il ne pouvait s'accommoder, me dit-il, de mon visage triste et de mon air austère. Il me permit, si je m'ennuyais trop, de retourner à Paris. J'étais libérée du service ; je partis. Je ne pouvais plus vivre que dans le salon uni et modeste de madame Roncelet. Là, je revoyais Maurice ; je le retrouvais vivant. « S'il nous voit d'en haut, me disais-je, il aime à nous voir réunies. Mon affection pour sa mère doit le toucher, et puisque je lui rends une fille, peut-être se console-t-il de lui avoir enlevé un fils ? »

J'étais revenue depuis deux jours à Paris, lorsque je reçois de madame Roncelet un billet ainsi conçu :

« Accourez, mon enfant. Je suis folle de joie et

d'espérance ; j'aurai peut-être une bonne nouvelle à vous annoncer. »

Mon Dieu ! il s'agissait certainement de Maurice. Vivrait-il ? Comment je fis le trajet de la rue du Val, je ne puis me le rappeler. En voyant la figure de madame Roncelet, je m'écriai : « Il est vivant ! »

On n'avait encore aucune certitude, rien que des présomptions. Le camarade de Maurice, celui même qui avait annoncé sa mort, revenait. On lui avait affirmé que Maurice avait été fait prisonnier et conduit en Sibérie. Un Polonais, qui était parvenu à s'échapper, affirmait avoir eu pour compagnon de prison un Français qui n'avait jamais voulu dire son nom, et dont le signalement répondait exactement à celui de Maurice. L'âge, la figure, tout s'accordait.

« Je pars, me dit madame Roncelet, mes malles sont faites.

— Seule ? Je vous accompagne.

— Y pensez-vous, ma chère enfant ! vous êtes folle. Et votre mari ? vous ne pouvez le quitter. Votre devoir vous retient ici. D'ailleurs, qui sait ? tout ceci n'est peut-être qu'une fausse joie. Si Maurice vivait, il m'eût écrit. »

Pouvais-je lui dire : « Votre fils voulait être mort ; il avait renoncé à la vie ? »

Et pourtant je le lui dis. Cet aveu que j'avais eu si longtemps sur les lèvres, je le fis au milieu des sanglots.

« J'ai le droit de partir avec vous, disais-je, je

l'aime; il m'aime. C'est pour moi qu'il est parti, qu'il est mort. Emmenez-moi. Il vit, laissez-moi être la première à sa rencontre. J'obtiendrai sa grâce, moi. Je lui porterai l'espérance et l'amour. »

Mon excitation était telle, je suppliai si ardemment madame Roncelet, qu'elle me promit de m'emmener et de m'aider à organiser ma fuite. Nous partirions le lendemain au soir, et je devais m'occuper de mes préparatifs.

Je ne puis dire que je dormis cette nuit-là, tant mon sommeil fut agité. Des hallucinations, d'horribles cauchemars me tinrent éveillée. Vers neuf heures, on entra dans ma chambre pour m'apporter une lettre de madame Roncelet.

« Je pars sans vous, me disait-elle, malgré ma promesse; je devais vous tromper. Ce voyage est au-dessus de vos forces. Je ne suis pas seule. Le camarade de Maurice m'accompagne. Comptez sur moi; je vous écrirai. »

Ah! elle m'avait trompée, elle! je ne pus achever. Qu'avait-elle contre moi? Pendant que j'étais à ses pieds, pendant que je lui ouvrais mon cœur, il m'avait semblé voir dans ses yeux quelques éclairs de haine. La jalousie, peut-être? Je voulus me lever; j'avais le frisson, mes jambes ne pouvaient me soutenir. Malgré tout, j'ordonnai les préparatifs du départ. Je comptais prendre le train du soir, et rejoindre madame Roncelet à Saint-Pétersbourg. Ma femme de chambre, effrayée de mon état, rappela

M. Dubois. Il arriva de Balange, vous envoya chercher. On mit sur le compte de la fièvre et du délire ces projets de départ que personne ne pouvait comprendre. Cependant j'étais malade, j'avais réellement la fièvre, et je gardai le lit pendant huit jours. Enfin la maladie quitta prise, et je revins à la raison et à la santé. Je fus obligée de me raconter ma vie à moi-même ; je l'avais oubliée. Maurice était vivant. Cette pensée dominait toutes les autres ; mais j'étais si faible, que je cédaï bientôt au découragement. C'était trop de joie pour cette terre. Je retournai à la campagne, où vous m'engagiez à prendre l'air. J'y étais seule, car M. Dubois était en Angleterre pour la négociation d'une affaire. Il n'avait pas été autrement inquiet de mon délire et de mon accès de fièvre, puisqu'il était parti le lendemain du jour où je m'étais alitée. Balange me sembla moins laid, et pourtant quelles angoisses ! Ces alternatives continues d'espoir et de désespoir m'épuisaient. Je devenais superstitieuse ; je croyais aux signes mystérieux que j'invoquais. S'il pleut, c'est que Maurice est mort ; s'il fait soleil, il vit. Quand on ouvrait mes fenêtres et que je voyais la pluie, je tâchais de me persuader que ce n'était pas la pluie. Le soleil va se lever, me disais-je.

Un matin, le courrier m'apporta deux lettres. Il y en avait une de madame Roncelet, écrite à la hâte, deux mots à peine ;

« J'ai la grâce de Maurice ; je pars pour la Sibérie,

je le ramènerai, et nous débarquerons en France à la fin d'octobre. L'ambassade de France m'a beaucoup aidée. Merci de votre bonne et affectueuse lettre. Mon compagnon est excellent; il ne me quitte pas. Il restera en Russie probablement, et me laissera revenir avec mon fils. J'en ai donc encore un! Adieu.»

L'autre lettre était de M. Dubois, fort laconique, comme toujours. Il m'annonçait son retour pour le lendemain.

Vous exprimer la joie folle que j'éprouvai en lisant la lettre de madame Roncelet est au-dessus de mes forces. Je tombai à genoux, et je remerciai Dieu avec une ferveur que je ne m'étais jamais connue. Je me sentais si forte, que je sortis seule à pied. Je me dirigeai vers un petit bois que j'aimais; il y avait des arbres, des mousses par terre, et un coin de ciel bleu. Je m'assis là et je pensai. Toute à la joie d'abord, j'arrivai bientôt à me demander quel était mon devoir? Maurice vivait; j'étais donc coupable. Si j'avais pu sans remords aimer une ombre, aujourd'hui, je ne le pouvais plus. Et mes serments, ma parole donnée? Moi qui étais si heureuse et si fière d'avoir gardé au milieu de mes malheurs ma conscience pure. Fallait-il ne plus m'estimer moi-même? J'aimais un autre homme que mon mari, et celui que j'aimais était mon beau-frère. Un lien de parenté ajoutait encore à ma faute. Je m'adressais tous ces reproches; mais, loin d'être attristée, j'éprouvais une joie sourde qui se trahit

bientôt par des larmes de ravissement. C'est que, tout en m'accusant, je pensais à l'amour que nous avions l'un pour l'autre, et que je me répétais sans cesse : « Maurice est vivant ! »

M. Dubois ne revint pas comme il me l'avait annoncé. Son absence se prolongea de quinze jours. Je mis ce temps à profit pour prendre une résolution. J'avais ma dignité à sauvegarder, et je voulais, dans l'avenir, que personne ne pût m'accuser de lâcheté ou de fourberie. Je résolus de tout dire à M. Dubois ; je voulais qu'il fût juge de la situation. Au besoin, il me donnerait conseil.

Vous êtes un sceptique, monsieur le docteur, et vous ne croyez sans doute pas à ces mouvements de généreuse confiance. Vous les attribuez à quelque besoin d'activité, à quelque secret désir d'occuper de soi. Les femmes ont le goût des scènes, vous me l'avez dit souvent, et je vous le prouve une fois de plus. Eh bien, appelez comme vous voudrez les motifs qui m'ont déterminée ; selon vous, que ce soit du mélodrame ; selon moi, un devoir accompli ; peu importe. Il ne s'agit pas ici de savoir si je suis une femme de bien, mais de décider si j'ai ma raison. Voici mot pour mot cette conversation. Je crains bien que vous n'ayez su une autre version.

« Je veux vous parler longuement, dis-je à M. Dubois le soir même de son retour à Balange. Ici, où vous n'avez rien à faire, vous pouvez bien m'écouter sans perdre de temps. »

M. Dubois s'assit et acheva un cigare.

« Eugène, je m'excuse tout d'abord de vous parler de moi. C'est un sujet dont je n'abuse pas. Pardonnez-moi, vu la rareté du fait. Je ne crois rien vous apprendre en vous disant que depuis que nous sommes mariés, je n'ai pas été heureuse. Vous m'aviez épousée par une combinaison d'affaires, et, comme la spéculation a échoué, vous m'avez trahie bien vite. C'était justice; je le méritais. Cependant, comment tenir des engagements qu'on ignore, et comment deviner que la voix de mon père...? Enfin c'est fini. Vous avez repris une liaison que le mariage avait interrompue et qu'il a renouée. Vous me l'avez avoué jadis.

— Je vous jure que...

— Oh! pas de justification; je ne vous adresse aucun reproche; j'établis notre situation, notre bilan, pour employer un terme qui vous plaira. Ainsi, après la seule mauvaise affaire que vous ayez jamais faite, vous en avez heureusement conjuré les résultats désastreux. Vous m'avez supprimée comme un client douteux, et je n'ai plus compté pour rien dans votre existence. Il fallait bien me subir à table, vous êtes entré dans un cercle où vous diniez souvent. Mes parents savaient pourquoi vous m'aviez épousée; cela suffit à les perdre dans votre esprit. Vous avez cessé de les voir, sans vous soucier de ma peine.

— Avec cela qu'ils vous aimaient, vos chers parents!

— C'était une raison pour me donner un peu de l'affection qui m'avait été refusée.

— Assez de sensiblerie, je vous en prie. Je déteste les lamentations. Je ne comprends pas que vous ayez à vous plaindre de moi. Je vous ai épousée sans dot. Vous avez un hôtel, un château, des voitures. Comparez votre existence à celle de votre sœur, qui végète à Rome en tirant le diable par la queue. Vous êtes très-riche, et vous ne pouviez pas rêver une pareille existence dans votre soupente de la rue de Verneuil. »

A ce moment, je perdis un peu courage. Je retrouvais comme toujours cet éternel dithyrambe en l'honneur du luxe. L'or ne pensait-il pas toutes les plaies ? Cependant je poursuivis :

« Soyez tranquille, je n'oublie pas vos richesses. Le luxe dont vous vous entourez, je n'ai qu'à ouvrir les yeux ou à tourner la tête pour le voir. Il est à mes côtés, autour de moi ; je ne le méconnais pas. Que voulez-vous ? je suis malheureusement née. Toutes ces joies futilles, ce bonheur de pacotille acheté au coin de la Bourse, ne me suffisent pas. J'avais plus ou moins d'ambition. Un hasard me rapprocha de votre mère.

— Dites madame Roncelet, je vous prie.

— Soit, de madame Roncelet. C'est dans cette maison que je trouvai l'affection à laquelle je pouvais prétendre. Madame Roncelet m'aime comme une mère. Vous le savez, et dernièrement vous

m'avez permis d'essuyer ses larmes. Vous avez été bon ce jour-là et je vous en remercie de toute mon âme. Ce que vous ne savez pas, c'est que ce jeune homme, votre frère...

— Dites M. Roncelet.

— M. Roncelet s'est engagé, il est parti pour la Pologne, il s'est fait tuer parce qu'il m'aimait.

— Ah ! le misérable. Pourquoi venez-vous me conter cela ? est-ce pour me mettre en colère ? Eh bien, j'y suis. Je vous jure que c'est un bonheur pour lui que d'être mort, sans quoi...

— Il n'est pas mort ; il vit.

— Que voulez-vous dire ?

— Laissez-moi parler, et ne m'interrompez plus. Il ne m'avait vue qu'une fois, mais il s'était pris pour moi d'une passion si violente, que la vie lui devint insupportable. Il est allé au secours des Polonais.

— Les Polonais ! je connais la rengaine, reprit M. Dubois, chez qui l'ironie remplaçait la colère.

— Oui, la rengaine est un peuple vaillant qui se meurt ; rengaine aussi que les braves cœurs qui ont été mourir avec eux. Cela ne rapporte pas d'argent ; nous ne nous entendrons jamais sur cette affaire. Un dévouement inutile ! est-ce pour cela que vous ne l'admirez point ? Enfin Maurice chercha et trouva la mort dans une escarmouche. Avant de mourir, il m'écrivit pour me confier son amour et sa funeste résolution. En même temps que j'apprenais qu'il

m'avait aimée, j'apprenais sa mort. On pouvait donc m'aimer, moi ! Cette découverte me fit battre le cœur. Bientôt, le souvenir de cette affection fut mon secours, mon soutien, mon appui ; peu à peu, l'amour s'insinuait dans mon âme. Madame Roncelet m'aidait à faire revivre cette figure évanouie. La beauté de son âme, la générosité de ses idées, tout cela était sans cesse présent à mon esprit. Mon amour posthume l'avait ressuscité.

— Je ne vous comprends pas ; ma parole d'honneur, vous êtes folle », s'écria M. Dubois, en proie à la colère la plus violente. Il s'arrêta subitement. Le mot folle lui avait suggéré une idée, et il me dit, en se radoucissant : « Continuez, continuez.

— Maurice est vivant. On a constaté sa présence en Sibérie. Sa mère est partie ; elle va le ramener. Il revient, et je l'aime. Je vous déclare donc que je veux quitter votre maison, et que, le jour où Maurice Roncelet touchera le sol de France, c'est lui qui prononcera sur mon sort. Il en est le maître.

— Je vous le répète, reprit M. Dubois, qui était au fond moins en colère qu'il ne voulait le paraître, et qui ne manquait pas d'observer sur moi l'effet de chacune de ses paroles : je ne comprends rien à tous vos beaux sentiments. Quel est ce galimatias ? ce mort qui ressuscite, ces passions d'outre-tombe ? Vous voulez me quitter, aller vivre avec M. Roncelet, et vous venez me dire cela à moi ! Il faut que vous ayez perdu l'esprit. Croyez-vous que je tolérerai

une pareille conduite? Je suis, moi, votre maître, et vous aurez à m'obéir. »

En effet, j'avais perdu l'esprit; je m'étais figuré que mon mari, repentant, aurait eu pitié de moi, de ma situation, qu'il m'aurait consolée. Rien en ce monde n'est immuable comme le caractère. Pourquoi donc M. Dubois aurait-il changé d'âme? Parce que cela me convenait? L'étrange et inutile raison!

Cette scène m'avait vivement émue. Mes larmes, que j'avais tout fait pour retenir, coulèrent avec abondance. Cette explosion dégénéra bientôt en crise nerveuse. On courut chercher le médecin du village, et, le lendemain, appelé par M. Dubois, vous aviez avec lui une longue consultation. Vous me faisiez subir une sorte d'interrogatoire à la suite duquel vous ordonniez un repos complet, des douches, pas de lectures. Vous deviez revenir tous les deux jours. C'est à ce moment qu'éclata l'affaire des bijoux engagés et des constructions ouvrières. Un entrepreneur, inquiet sur un paiement, vint tout révéler à M. Dubois. Quelle fureur! Quand je lui avais appris que j'avais disposé de mon cœur, ce n'était rien; mais disposer d'un argent donné, d'une valeur confiée! Au reste, vous savez mieux que moi ce qui se passa, et, sans votre intervention, je crois bien qu'il m'aurait tuée.

Il ne me fallut pas beaucoup de clairvoyance pour deviner où M. Dubois voulait en venir. Il entreprenait de me faire déclarer folle. Oh! mon Dieu, je ne

lui en veux pas, et je crois qu'il est de bonne foi. A ses yeux, toutes mes idées ne sont-elles pas mal-saines? Cette lamentable histoire d'amour, ces crises nerveuses causées par le désespoir; le sentiment de la charité; le dédain profond de l'argent, quels signes de folie manifestes et évidents! Pour moi, dès que j'eus pénétré ce plan, je me gardai bien de le laisser voir. On me surveillait, et je voulais recouvrer ma liberté. Si Maurice ne m'avait pas trouvée en débarquant, qu'aurait-il pensé de moi?

Je vécus pendant des semaines comme une malade; je sortais un peu en voiture ou je marchais soutenue par ma femme de chambre. Chaque matin, je demandais s'il y avait des lettres pour moi; on me répondait régulièrement qu'il n'y en avait point. L'idée ne me vint pas qu'on les interceptait. C'était vous qui en aviez donné l'ordre. La fin d'octobre approchait; j'étais bien surprise de n'avoir pas de nouvelles de madame Roncelet. Elle n'a pas le temps, me disais-je, ou la lettre se sera égarée; mais il est certain qu'elle viendra le plus vite possible. Je serai là.

C'est alors que je méditai ma fuite. Afin de n'éveiller aucun soupçon, je me fis plus faible et plus malade. Je prétendis ne pouvoir pas marcher. Une nuit, je n'avais que ma femme de chambre auprès de moi; elle s'était endormie d'un profond sommeil. La pendule sonna trois heures. Je me levai et je m'habillai. Je descendis les escaliers dans l'obscur-

rité. Mon sac de voyage tomba : je crus ne pouvoir le retrouver.

Quand j'ouvris la fenêtre du rez-de-chaussée et que j'aspirai l'air de la nuit, je me sentis tout à coup forte et vaillante. Que c'était beau ! Sous la lumière trompeuse de la lune, le paysage vulgaire qui nous entourait s'était ennobli. A perte de vue s'étendaient les longues prairies voilées par un brouillard argenté. Des bois s'exhalaient un parfum humide et des senteurs fortifiantes. Que le silence était majestueux ! Je jetai mon sac par la fenêtre et je sautai après lui... Rien... je n'étais pas blessée ; ni entorse, ni contusion. Je marchai d'un pas rapide ; un détour m'était nécessaire pour gagner une brèche que je connaissais. J'aimais à entendre résonner mon pas sur le terrain ferme des allées. Je marchais vers le but, vers la vie. Quels obstacles n'aurais-je pas surmontés ?

Au bout d'une heure, j'arrivais à la station. Cachée sous mon voile, je ne fus pas reconnue. Je ne fis que traverser Paris, et je partis immédiatement pour le Havre. Là, j'appris que le bateau de Russie arrivait à Dunkerque. Que faire ? retourner sur mes pas en arrière. Oh ! non ! si l'on me rattrapait ! Il y a un service de bateaux entre le Havre et Dunkerque, je retins ma place et je partis. M. Dubois ne viendrait pas me chercher là. Quelles souffrances ! je les supportai sans me plaindre. Lui aussi, il était sur mer.

Je débarquai à Dunkerque vingt-quatre heures

avant l'arrivée probable du paquebot de Saint-Petersbourg. Je pris une chambre modeste dans un hôtel, et j'attendis. Toujours attendre ! Le long supplice ! Là, j'eus un moment de coquetterie enfantine. Je me regardai dans un miroir, et en voyant ma pauvre figure ridée, quelques fils blancs dans mes cheveux noirs, je me mis à pleurer. Comme il va me trouver laide ! Je me souvins de M. Bourcy et je me mis à sourire ; je redevenais femme.

Le soir, j'allai me promener sur la jetée. Je restai là longtemps assise sur un banc, enveloppée dans mon châle. La lune se mirait dans les flots, et je m'amusais à suivre le sillon d'argent ballotté par les vagues. Rien ne me rattachait plus à la terre. Je vivais d'une vie supérieure, bercée dans l'infini. Mon cœur était plein de chants et d'hymnes. Plus de misères en ce monde, plus de larmes ; d'éternels sourires et un bonheur perpétuel.

Le lendemain, on signala l'arrivée du paquebot russe. La mer était basse et il fallait attendre la marée. J'allai tout au bout de la jetée. Le vent soufflait ; mais le ciel était pur de nuages, et un soleil resplendissant éclairait les flots bleus. Mon œil distinguait au loin une ligne noire ; au-dessus, je voyais le panache de fumée que le vent dissipait. Ils sont là, il est là, et je ne puis le voir ! Par moments je m'asseyais ; j'étais prête à défaillir. Trois heures encore d'attente ! J'essayai de retourner à l'hôtel, de travailler, de manger. C'était impossible. Je revins

au bout de la jetée et je regardais toujours. Que la mer montait lentement ! J'entendais au loin le murmure régulier des flots ; enfin, le murmure se fit bruit, et je sentis sur mes lèvres l'âcre parfum du sel. Le bateau approchait ; de gros flocons de fumée allaient se perdre dans les nuages. Il allait entrer dans le port. Moi qui tout à l'heure l'accusais de marcher trop lentement ! Quelle vitesse à présent ! Comme je souffrais ! On voyait déjà les passagers, mais on ne distinguait pas leurs traits... J'agitais mon mouchoir... pas un signal ne répondait au mien. Ils étaient encore trop loin. Enfin, les voilà ! que de figures inconnues !... Maurice, où est-il ? Là-bas, quelle est donc cette forme noire ? elle se détache sur l'azur de la mer. Est-ce madame Roncelet ? pourquoi ces longs crêpes ? Elle n'a pas songé à quitter le deuil. Comme elle est changée ! c'est la fatigue du voyage... Mais Maurice... Maurice, où est-il donc ? Madame Roncelet ne me voit pas ; elle ne regarde même pas. . .

Enfin on débarque. Je me presse, je me mêle à la foule des portefaix. Chaque passager sort un à un ; je les examinetous. Que c'est long !... quel supplice ! C'est elle, enfin... appuyée au bras d'un matelot. Pourquoi Maurice ne la soutient-il pas ?

« Ma mère ! ma mère ! parlez-moi, regardez-moi. Comment ! elle se tait ?

— Ne savez-vous pas que je n'ai plus de fils ? Pourquoi me braver ? »

Les sanglots l'interrompent, et elle ajoute sans me regarder :

« Emmenez-moi, monsieur; cette femme a tué mon fils. »

J'entendis et je compris, car je tombai raide sur le pavé. Ce que je devins après, vous le savez mieux que moi; vous savez qu'une ressemblance de visage avait fait concevoir une fausse espérance, et que Maurice était bien mort. Madame Roncelet me l'avait écrit, mais votre prudence avait soustrait la lettre.

Vous savez tout : mon histoire est finie, et ma vie aussi, je l'espère.

Madame Dubois, après un séjour de trois mois, sort d'une maison de santé, où elle a été d'autant mieux guérie qu'elle n'était pas malade. M. Dubois augmente sa fortune tous les jours. On le plaint beaucoup dans le monde.

FIN.

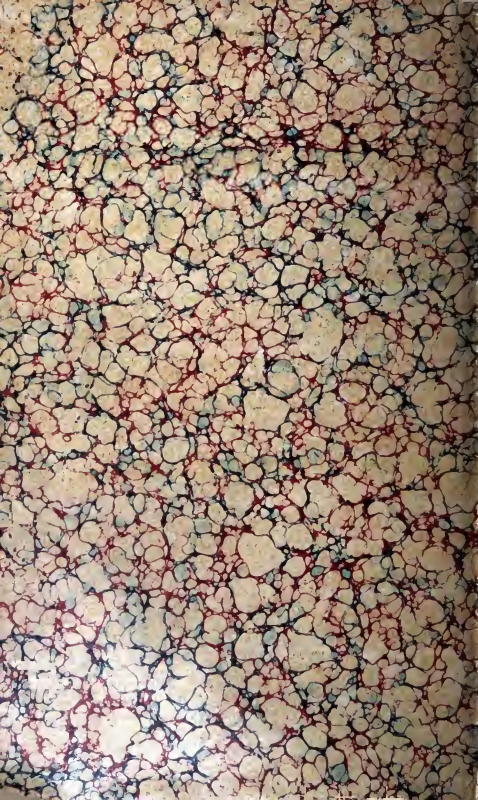


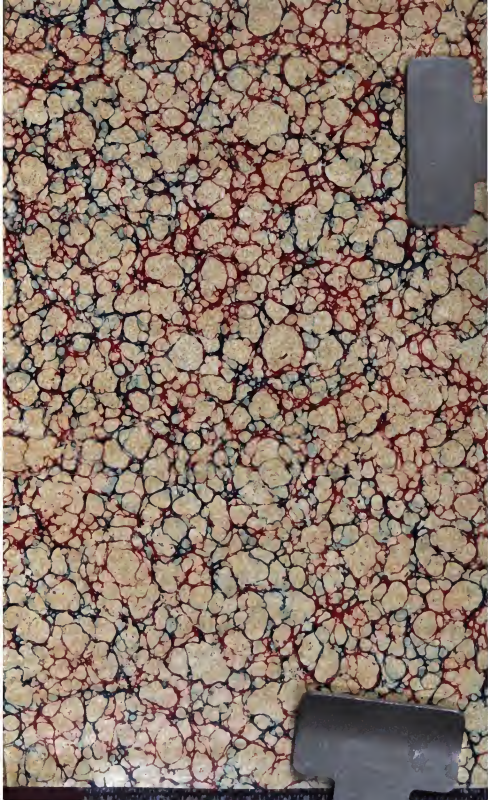
TABLE

	Pages.
<u>FAUSSE ROUTE.</u>	<u>1</u>
<u>UNE ÉLÈVE DE LAVATER.</u>	<u>139</u>
<u>LOUIS FRANGETOT.</u>	<u>181</u>
<u>MORT OU VIVANT?.</u>	<u>243</u>









BIB